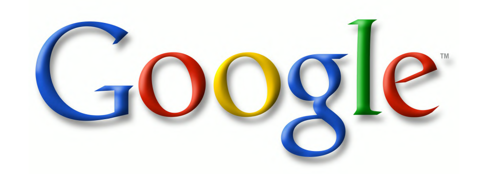
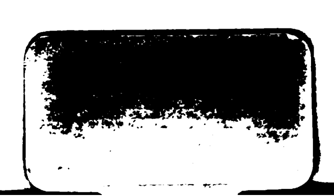


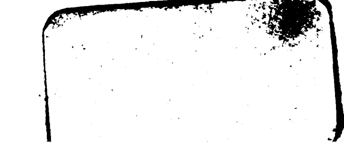



HARVARDIANA
ACADEMIA
IN NOV·ANG
ET
CHRISTO
ECCLESIAE
VE RI
TAS



C. A. Barnard
Architectural Depart.
Inst. of Technology
Boston


HARVARDIANA
ET
VE RI
TAS
CHRISTO
ECCLESIAE
ACADEMIA
IN NOV·ANG



C. A. Barnard
Architectural Depart.
Inst. of Technology
Boston





PROGRESSIVE

FRENCH READER.

With Copious Notes,

PHILOLOGICAL AND GRAMMATICAL; AND NUMEROUS REFERENCES TO OTTO'S FRENCH CONVERSATION GRAMMAR.

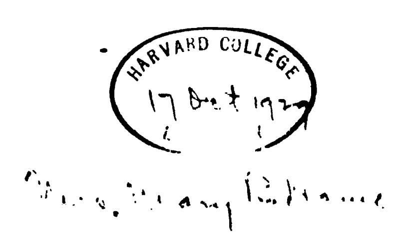
BY

FERDINAND BÔCHER,

PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES, MASS. INSTITUTE OF TECHNOLOGY.



NEW YORK
LEYPOLDT & HOLT
F. W. CHRISTERN.
BOSTON: S. R. URBINO.
1871.



PRESS OF
THE NEW YORK PRINTING COMPANY,
81, 83, *and* 85 *Centre Street*,
NEW YORK.

TABLE OF CONTENTS.

PROGRESSIVE FRENCH READER.

I. L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX, POUR CHOISIR UN ROI.

Le lion étant mort,[1] tous les animaux accoururent[2] dans son antre pour consoler la lionne sa veuve qui faisait retentir[3] de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs compliments,[4] ils commencèrent l'élection d'un roi : la couronne du défunt était au milieu de l'assemblée. Le lionceau[5] était trop jeune et trop faible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux.[6] Laissez-moi croître, disait-il,[7] je saurai bien[8] régner et me faire craindre à mon tour. En attendant,[9] je veux[10] étudier l'histoire des belles actions de mon père pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le léopard, je prétends être[11] couronné ; car je ressemble plus au lion, que tous les autres prétendants : et moi, dit l'ours, je soutiens[12] qu'on m'avait fait une injustice, quand on me préféra le lion ;[13] je suis fort, courageux, carnassier, tout autant que[14] lui ; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut[15] me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, et le plus grave de tous les animaux. Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. Et moi le plus fin,[16] dit le renard ; et moi le plus léger à la course,[17] dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingénieux que moi ? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même

à l'homme, qui est le véritable roi de toute la nature. Le perroquet alors harangua ainsi: Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme je puis m'en vanter aussi.[18] Tu ne lui ressembles que[19] par ton laid visage, et par quelques grimaces ridicules. Pour moi je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison, et le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit causeur,[20] lui répondit le singe: tu parles, mais non pas comme l'homme; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis.[21] L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme; et on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres, qui veulent[22] toujours paraître ce qu'elles ne sont pas.

FÉNELON (born 1651, died 1715).

II. PROCLAMATION À L'ARMÉE DANS SA MARCHE SUR L'ADIGE.[1]

SOLDATS! vous vous êtes précipités[2] comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France. Milan est à vous,[3] et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie.[4] Les ducs de Parme et de Modène ne doivent[5] leur existence politique qu'à votre générosité. L'armée qui vous menaçait avec orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage; le Pô, le Tésin,[6] l'Adda n'ont pu[7] vous arrêter un seul jour; ces boulevards tant vantés de l'Italie ont été insuffisants; vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin. Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie: vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrées dans toutes les communes[8] de la république.

Là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se réjouissent de vos succès, et se vantent avec orgueil de vous appartenir. Oui, soldats, vous avez beaucoup fait..... mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire?[9] ... Dira-t-on de nous que nous avons su[10] vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue[11] dans la Lombardie! Mais je vous vois[12] déjà courir aux armes.... Eh bien! partons! Nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger. Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent! l'heure de la vengeance a sonné; mais que les peuples soient sans inquiétude; nous sommes amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants des Brutus, des Scipions, et des grands hommes que nous avons pris[13] pour modèles. Rétablir le capitole, y placer[14] avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre; réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage, tel sera le fruit de nos victoires. Elles feront époque dans la postérité![15] vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe. Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse, qui l'indemnisera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits[16] depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers,[17] et vos concitoyens diront en vous montrant: *Il était de l'armée d'Italie.*

NAPOLÉON I. (1769–1821).

LE 23 juillet, 1798, Bonaparte, plein d'enthousiasme, parcourut au galop le front de son armée, et, montrant les pyramides: "Soldats! dit-il, vous allez combattre les dominateurs de l'Égypte; songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent."

III. LA PETITE MENDIANTE.

C'EST la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain ;
Donnez à la pauvre innocente,
Donnez, donnez, car elle a faim.[1]
Ne rejetez point ma prière ;
Votre cœur vous dira pourquoi :
J'ai six ans,[2] je n'ai plus de mère,
J'ai faim, ayez pitié de moi.

Hier, c'était fête au village,[3]
A moi personne n'a songé.
Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas ! et je n'ai pas mangé.
Pardonnez-moi, si je demande,
Je ne demande que du pain,
Du pain, je ne suis pas gourmande,[4]
Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim.

N'allez pas croire que j'ignore [5]
Que dans ce monde il faut souffrir ;
Mais je suis si petite encore,
Ah ! ne me laissez pas mourir.
Donnez à la pauvre petite,
Et pour vous comme elle priera !
Elle a faim ; donnez, donnez vite,
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune,
Eh bien ! je vais rire et chanter : [6]
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister.

Quand je pleure, l'on[7] me rejette,
Chacun me dit : Éloigne-toi.[8]
Écoutez donc ma chansonnette,
Je chante, ayez pitié de moi.

BOUCHER DE PERTHES (1788–1868).

IV. LES HOMMES DOIVENT S'AIDER.[1]

LORSQU'UN arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.[2]

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise absorbe la sève qui le nourrit.

Tant que vous serez désunis,[3] et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'aurez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus faible[4] que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle ? Cependant quand paraît l'oiseau de proie,[5] les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied[6] près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : " Combien êtes-vous ? " " Nous sommes un, car nos frères, c'est nous,[7] et nous, c'est nos frères."

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves : il a fait tous les hommes égaux.

Mais, entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps, ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont ceux-là [8] qui cherchent à assujettir les autres, lorsque l'orgueil ou la convoitise étouffe en eux l'amour de leurs frères.

Et Dieu savait qu'il en serait ainsi,[9] et c'est pourquoi il a commandé aux hommes de s'aimer, afin qu'ils fussent [10] unis, et que les faibles ne tombassent point sous l'oppression des forts.

Car celui qui est plus fort qu'un seul, sera moins fort que deux, et celui qui est plus fort que deux sera moins fort que quatre ; et ainsi les faibles ne craindront rien lorsque, s'aimant les uns les autres, ils seront unis véritablement.

LAMENNAIS (1782–1854).

V. ÉLOGE FUNÈBRE DE FRANKLIN.

A l'Assemblée Constituante (Séance du 11 juin, 1790).

MESSIEURS, — Franklin est mort ! . . . Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique, et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires,[1] tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

Assez longtemps [2] les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre. Assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le Congrès a ordonné dans les quatorze États de la Confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête[3] sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans.[4] La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

MIRABEAU (1749–1791).

VI. INDÉPENDANCE DE DUCIS.[1]

UN trait distinctif du caractère de Ducis, c'était quelque chose de fier, de libre, d'indomptable. Jamais il ne porta, ne subit aucun joug, pas même celui de son siècle; car dans son siècle il fut constamment[2] très-religieux.

Quand l'ordre social se rétablit[3] avec pompe, lorsqu'on fit l'empire, l'homme qui voulait être la gloire publique de la France et s'occupait d'attirer, d'absorber dans l'abîme de sa renommée toutes les célébrités secondaires, tourna les yeux vers Ducis; il voulait le faire sénateur, Ducis n'en avait nulle envie.[4] Le maître de la France le chercha donc, et voulut l'honorer, le récompenser, *l'avoir* enfin. En général, il séduisait si facilement, qu'il était tout étonné de trouver quelqu'un qui osât[5] résister, ou même échapper à ses bienfaits.

Un jour, dans une réunion brillante, il l'aborda[6] comme on aborde un poète, par des compliments sur son génie; ses louanges n'obtiennent[7] rien en retour; il va[8] plus loin, il parle plus nette-

ment; il parle de la nécessité de réunir toutes les célébrités, toutes les gloires de la France, autour d'un pouvoir réparateur. Même silence, même froideur. Enfin, comme il insistait, Ducis, avec une originalité toute shakspearienne, lui prend fortement le bras et lui dit: "Général, aimez-vous la chasse?" Cette question inattendue laisse le général embarrassé. "Eh bien, si vous aimez la chasse, avez-vous chassé quelquefois aux canards sauvages? C'est une chasse difficile, une proie qu'on n'attrape guère,[9] et qui flaire de loin le fusil du chasseur. Eh bien, je suis un de ces oiseaux, je me suis fait[10] canard sauvage." Et, en même temps, il fuit à l'autre bout du salon, et laisse le vainqueur d'Arcole et de Lodi fort étonné de cette incartade.

VILLEMAIN (born 1790).

VII. LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté
  Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:[1]
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine[2]
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'oût,[3] foi d'animal,[4]
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut.

Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour, à tout venant[5]
Je chantais, ne vous déplaise.[6] —
Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Hé bien! dansez maintenant.

LA FONTAINE (1621–1695).

VIII. LA SOURIS.

LA souris, beaucoup plus petite que le rat, est aussi plus nombreuse, plus commune et plus généralement répandue: elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel et n'en diffère guère que[1] par la faiblesse et par les habitudes qui l'accompagnent: timide par nature, familière par nécessité, la peur ou le besoin font[2] tous ses mouvements; elle ne sort[3] de son trou que pour chercher à vivre,[4] elle ne s'en écarte guère,[5] y rentre[6] à la première alerte; ne va[7] pas, comme le rat, de maisons en maisons,[8] à moins qu'elle n'y soit forcée,[9] fait[10] aussi beaucoup moins de dégâts,[11] a les mœurs plus douces,[12] et s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans s'attacher: comment aimer en effet[13] ceux qui nous dressent des embûches?[14] Plus faible, elle a plus d'ennemis auxquels[15] elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire que par son agilité, sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre; on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit à milliers;[16] elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

Ces petits animaux ne sont point laids; ils ont l'air vif[17] et même assez fin: l'espèce d'horreur qu'on a pour eux n'est fondée que sur les petites surprises et sur l'incommodité qu'ils causent. Toutes les souris sont blanchâtres sous le ventre, et il y en a de blanches sur tout le corps;[18] il y en a aussi de plus ou moins

brunes, de plus ou moins noires. L'espèce est généralement répandue en Europe, en Asie, en Afrique; mais on prétend[19] qu'il n'y en avait point en Amérique, et que, celles qui y sont actuellement[20] en grand nombre, viennent[21] originairement de notre continent; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il paraît que ce petit animal suit[22] l'homme et fuit[23] les pays inhabités,[24] par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard,[25] l'huile, le beurre et les autres aliments que l'homme prépare pour lui-même.

BUFFON (1707–1788).

IX. CONFIANCE EN DIEU.

DEUX hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.[1]

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même en disant: Si je meurs, ou que[2] je tombe malade, que deviendront[3] ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue[4] à l'autre père, il ne s'y était point arrêté;[5] "car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures, et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants."

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait[6] aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit[7] quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché,[8] il vit deux nids posés côte à côte,[9] et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos[10] et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné[11] à son travail, de temps en temps il

levait les yeux et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient,[12] portant la nourriture à leurs petits.[13]

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée: un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre,[14] jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; "car, pensait-il, la mort de la mère est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils[15] si je leur manque?"

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs,[16] il se dit: "je veux voir les petits de cette pauvre mère: plusieurs sans doute ont déjà péri;" et il s'achemina vers[17] le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants;[18] pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha, pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement,[19] et il y en eut pour tous,[20] et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta, le soir, à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit: "Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens.[21] Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs[22] avant vous, vous serez le père de mes enfants, si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge[23] de pourvoir à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux."

LAMENNAIS (1782–1854).

X. LE CORBEAU ET LE RENARD.

Maitre corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:[1]
Hé! bonjour, Monsieur du corbeau,[2]
Que vous êtes joli![3] que vous me semblez beau!
Sans mentir,[4] si votre ramage
Se rapporte à [5] votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes [6] de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;[7]
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit,[8] et dit: Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit[9] aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien [10] un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fontaine (1621–1695).

XI. LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite[1] est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait [2] au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs: à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter[3] à son feu, il sait réprimer ses mouvements:[4] non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impres-

sions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère[5] ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire.[6] C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir,[7] qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on le veut;[8] qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède,[9] et même meurt pour mieux obéir. . . .

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps: car, en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra[10] que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse,[11] que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire,[12] que des masses informes.[12] Le grand allongement des mâchoires est la principale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes et celle de l'homme: c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous; cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort allongées, il n'a pas comme l'âne un air d'imbécillité, ou de stupidité comme le bœuf. La régularité des proportions de sa tête lui donne, au contraire, un air de légèreté qui est bien soutenu[13] par la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état[14] de quadrupède en élevant sa tête: dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face. Ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur,[15] sans être courtes comme celles du taureau ou trop longues comme celles de l'âne; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou et lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue[16] couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps; mais l'attitude de la tête et du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien.[17]

BUFFON (1707–1788).

XII. LA CONSULTATION.

"Tous mes voisins parlent de consultation. Jacques[1] a consulté son avocat; Pierre a consulté son avoué; Mathieu a consulté son notaire. J'ai de l'argent; je veux consulter aussi, moi."[2]

Ainsi raisonnaít Jean-Paul. Il va à la ville, demande l'adresse d'un homme de loi, se présente chez lui et, jetant une pièce de monnaie sur le bureau du jurisconsulte, "donnez-moi une consultation d'un écu, dit-il; voici votre argent."

"Sur quoi désirez-vous avoir mon avis? demanda l'avocat. Avez-vous une difficulté avec un voisin?" — "Oh! non! Je vis[3] très-bien avec mes voisins: Je les laisse faire ce qu'ils veulent." — "Avec un parent,[4] alors!" — "Oh! que non.[5] Je leur donne ce qu'ils me demandent et je ne leur demande rien." — "Mais enfin avez-vous à vous plaindre de quelqu'un,[6] ou quelqu'un se plaint-il de vous?" — "Non! non!" — "Mais alors pourquoi voulez-vous une consultation?" — "Je ne sais pas; mais j'en veux une."

L'avocat prit une feuille de papier timbré, écrivit quelques mots dessus et le remit à Jean-Paul, en empochant l'écu. Le paysan s'en alla content.

Revenu à la maison,[7] il entendit sa femme discuter avec les domestiques. Les uns prétendaient[8] qu'il fallait rentrer les foins ce soir là, les autres qu'il fallait ne les rentrer que le lendemain. La dispute allait s'échauffer,[9] et Jean-Paul allait y prendre part, car la question était difficile:

"Le foin doit-il[10] être rentré aujourd'hui ou demain?"

"Que je suis niais! s'écria-t-il; j'ai une consultation dans ma poche et je l'ai payée un écu. Voyons ce qu'elle dit. Il tire son papier timbré, le déploie et lit: "Ne remets jamais au lendemain ce que tu peux faire la veille."

"Voilà la solution, claire et nette, s'écria-t-il. Qu'on rentre les foins ce soir."

XIII. LE GRILLON.

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître,[1] il court de fleurs en fleurs,[2]
Prenant et quittant les plus belles.
Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! Dame nature
Pour lui fit[3] tout et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encore moins de figure ;[4]
Nul ne prend garde à moi,[5] l'on m'ignore ici-bas !
Autant vaudrait n'exister pas.[6]
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants ;
Aussitôt les voilà courants[7]
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.[8]
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient[9] bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient,[10] et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts[11]
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher[12] pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché ![13]

Florian (1755-1794).

XIV. VERNET.[1]

VINGT-CINQ tableaux, mon ami ! vingt-cinq tableaux ! et quels tableaux ! c'est comme le Créateur, pour la célérité ; c'est comme la nature, pour la vérité. Il n'y a presque pas une [2] de ces compositions à laquelle un peintre, qui aurait bien employé son temps, n'eût donné les deux années qu'il a mises [3] à les faire toutes. Quels effets incroyables de lumière ! les beaux ciels ! quelles eaux ! quelle ordonnance ! quelle prodigieuse variété de scènes ! Ici, un enfant échappé du naufrage est porté sur les épaules de son père ; là, une femme étendu morte sur le rivage, et son époux qui se désole. La mer mugit, les vents sifflent, le tonnerre gronde, la lueur sombre et pâle des éclairs perce la nue, montre et dérobe la scène. On entend craquer les flancs d'un vaisseau qui s'entr'ouvre ;[4] ses mâts sont inclinés, ses voiles déchirées : les uns, sur le pont, ont les bras levés vers le ciel ; d'autres se sont élancés dans les eaux. Ils sont portés par les flots contre des rochers voisins, où leur sang se mêle à l'écume qui les blanchit. J'en vois qui flottent ; j'en vois qui sont prêts à disparaître dans le gouffre ; j'en vois qui se hâtent d'atteindre le rivage, contre lequel ils seront brisés. La même variété de caractères, d'actions et d'expressions règne parmi les spectateurs : les uns frissonnent et détournent la vue,[5] d'autres secourent ; d'autres, immobiles, regardent. Il y en a qui ont allumé du feu sous une roche ; s'occupent à ranimer une femme expirante, et j'espère qu'ils y réussiront.

Tournez vos yeux sur une autre mer, et vous verrez [6] le calme avec tous ses charmes. Les eaux tranquilles, aplanies et riantes, s'étendent en perdant insensiblement de leur transparence,[7] et s'éclairent [8] graduellement à la surface, depuis le rivage jus qu'où l'horizon confine avec le ciel.[9] Les vaisseaux sont immobiles ; les matelots, les passagers ont tous les amusements qui peuvent tromper [10] leur impatience. Si c'est le matin, quelles

nuées légères s'élèvent ! comme ces vapeurs éparses sur les objets de la nature les ont rafraîchis et vivifiés ! Si c'est le soir, comme la cime de ces montagnes se dore ! de quelles nuances les cieux sont colorés ! comme les nuages marchent, se meuvent,[11] et reflètent ainsi dans les eaux la teinte de leurs couleurs ! Allez à la campagne, tournez vos regards vers la voûte des cieux, observez alors sa physionomie, et vous jurerez qu'on a détaché une partie de la grande toile lumineuse que le soleil éclaire, pour la transporter sur le chevalet de l'artiste ; ou fermez votre main, et faites-en[12] un tube qui ne vous laisse apercevoir qu'un espace limité de l'horizon, et vous jurerez que c'est un tableau de Vernet, qu'on a pris[13] sur son chevalet et transporté dans le ciel.

Quoique de tous nos peintres celui-ci soit le plus fécond aucun ne me donne moins de travail. Il est impossible de rendre ses compositions ; il faut les voir.[14] Ses nuits sont aussi touchantes que ses jours sont beaux ; ses ports sont aussi beaux que ses morceaux d'imagination sont piquants. Également merveilleux, soit que le pinceau captif s'assujettisse à l'imitation d'un modèle, soit que sa muse, dégagée d'entraves, s'abandonne à elle-même ; incompréhensible, soit qu'il emploie pour éclairer ses tableaux l'astre du jour ou celui de la nuit, la lumière naturelle ou les lumières artificielles ; toujours harmonieux, vigoureux et sage, tel que[15] ces grands poëtes, ces hommes rares, en qui le jugement gouverne si parfaitement la verve, qu'ils ne sont jamais ni exagérés ni froids. Ses fabriques,[16] ses édifices, les vêtements, les actions, les hommes, les animaux, tout est vrai. De près il vous frappe, de loin il vous étonne plus encore.

DIDEROT (1713–1784).

TOUT le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

LA ROCHEFOUCAULD (1613–1680).

XV. LA ROSE ET LE PAPILLON.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques, teinte de la plus [1] riche des couleurs, contrastée par un feuillage [2] du plus beau vert, et balancée par le zéphyr; le papillon la surpasse en harmonies de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui les recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes, armées de griffes, avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée [3] dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs; les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête; et le réseau admirable d'yeux dont elle [4] est entourée au nombre de plus de douze mille. Mais ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr,[5] d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin, une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein;[6] c'est pour en protéger les œufs,[7] collés [8] comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé [9] sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche, et, après s'être joué du chasseur,[10] il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

Bernardin de Saint-Pierre (1737–1814).

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

La Rochefoucauld.

XVI. ROMANCE.[1]

COMBIEN j'ai douce souvenance[2]
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O! mon pays, sois mes amours!
Toujours.

Te souvient-il[3] que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son sein joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux.[4]

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,[5]
Et de cette tant vieille tour
Du More,[6]
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?[7]

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,[8]
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne[9] de ma vie?

Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine;
Mon pays sera mes amours
Toujours!

CHATEAUBRIAND (1768–1848)

XVII. LE CHEVAL ARABE.

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas;[1] la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de[2] cette caravane, fondirent à l'improviste[3] sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent[4] à Acre pour en faire présent au pacha. Le chef arabe avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier.

Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre,[5] ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes: l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu[6] près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure,[7] il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux: il reconnut sa voix, et, ne

pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois [8] au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier.[9] "Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs! tu seras emprisonné avec les chevaux d'un aga ou d'un pacha; les femmes ne t'apporteront plus le lait de chameau ou l'orge dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert comme le vent d'Égypte, tu ne fendras plus du poitrail [10] l'eau du Jourdain, qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume: qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! Tiens,[11] va, retourne à la tente que tu connais: va dire à ma femme que je ne reviendrai plus, et passe ta tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants." En parlant ainsi, il avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves aux chevaux arabes, et l'animal était libre; mais voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer: il baissa la tête, flaira son maître, et, l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop, et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue: toute la tribu l'a pleuré, les poëtes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe.

LAMARTINE (1792–1868).

UN homme, voyant passer son médecin, se détourne; on lui en demande la raison. Je suis honteux, dit-il, de paraître devant lui: il y a si longtemps que je n'ai été malade!

XVIII. LE PAYS DE GENÈVE.[1]

COMME le voyageur est ravi d'admiration[2] lorsque, dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura, il arrive à cette gorge où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève, qu'il voit d'un coup d'œil[3] ce beau lac dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond; cette vaste campagne, si bien cultivée, peuplée d'habitations si riantes;[4] ces coteaux qui s'élèvent par degrés, et que revêt une si riche végétation; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes; la crête sourcilleuse[5] des Hautes-Alpes, ceignant[6] ce superbe amphithéâtre, et le Mont-Blanc, ce géant des montagnes européennes, le couronnant de cet immense groupe de neiges,[7] où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'aucune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu![8] Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poëte ou de l'artiste, l'est peut-être encore davantage[9] à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien.[10] C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la nature qui les nourrit; le lac y forme pour le physicien une sorte de mer, par sa profondeur, par son étendue, et même par la violence de ses mouvements; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce extérieure du globe, en trouve là les masses centrales[11] relevées et perçant de toutes parts leurs enveloppes pour se montrer à ses yeux; enfin, le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans leur intérieur, ou s'élever au-dessus d'eux.

CUVIER (1769–1832).

XIX. L'EMPEREUR ET LE SERGENT.

JOSEPH II, empereur d'Allemagne, n'aimait ni la représentation ni l'appareil.[1] Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé, dans une voiture à deux places, qu'il conduisait[2] lui-même, faire une promenade du matin,[3] aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.[4]

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi[5] la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II fait aussitôt. — Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous? cela ne vous gênerait pas prodigieusement,[6] puisque vous êtes seul dans votre voiture, et ménagerait mon uniforme, que je mets aujourd'hui pour la première fois. — Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous? — Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis,[7] où j'ai fait un fier déjeuner.[8] — Qu'avez-vous donc mangé de si bon?[9] — Devinez. — Que sais-je, moi; une soupe à la bière?[10] — Ah! bien, oui,[11] une soupe; mieux que ça. — De la choucroute?[12] — Mieux que ça. — Une longe de veau? — Mieux que ça, vous dit-on.[13] — Oh! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph. — Un faisan, mon digne homme, un faisan tué sur les plaisirs de Sa Majesté,[14] dit le camarade, en lui frappant sur la cuisse. — Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté! il n'en devait être que meilleur. — Je vous en réponds.[15]

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendît.[16] — Monsieur, c'est trop de bonté, je craindrais d'abuser de . . . — Non, non, dit Joseph, votre rue? — Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont[17] il recevait tant de politesse. — A votre tour, dit Joseph, devinez. — Monsieur est militaire,[18] sans doute? — Comme

dit monsieur. — Lieutenant ? — Ah ! bien, oui, lieutenant ; mieux que ça. — Capitaine ? — Mieux que ça. — Colonel, peut-être ? — Mieux que ça, vous dit-on. — Comment ! dit l'autre en se rencognant [19] aussitôt dans la voiture, seriez-vous feld-maréchal ? [20] — Mieux que ça. — Ah ! est-ce possible ? c'est l'Empereur ! — Lui-même, dit Joseph, déboutonnant sa redingote pour montrer ses décorations. Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture ; le sergent se confond en excuses [21] et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. — Non pas, lui dit Joseph, après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarasser de moi aussi promptement ; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte. — Et il l'y descendit.

XX. A LA GRÂCE DE DIEU.[1]

Tu vas quitter notre montagne
Pour t'en aller, bien loin, hélas !
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas.
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays,[2]
En lui disant : Adieu !
A la grâce de Dieu !
Adieu, à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage !
Si tu n'allais pas revenir ![3]
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir !

Travaille bien, fais ta prière,[4]
La prière donne du cœur,[5]
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur ![6]
Va, mon enfant, adieu !
A la grâce de Dieu !
Adieu, à la grâce de Dieu !

Elle s'en va, douce exilée,
Gagner son pain sous d'autres cieux ;
Longtemps, longtemps dans la vallée
Sa mère la suivit des yeux.
Mais, lorsque sa douleur amère
N'eut plus sa fille pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère !
L'enfant[7] qui lui disait de loin :
Ma bonne mère, adieu !
A la grâce de Dieu !
Adieu, à la grâce de Dieu !

HENRI IV aimait les réponses faites rapidement et sans préparation. Il rencontra un jour un ecclésiastique à qui il dit : D'où viens-tu ? où vas-tu ? que demandes-tu ? L'ecclésiastique lui répondit sur-le-champ : De Bourges ; à Paris ; un bénéfice. — Tu l'auras, dit le prince, qui voulut répondre aussi vite que lui.

UN jeune enfant, au milieu d'un grand repas, n'ayant plus d'appétit, se prit à pleurer.

On lui demanda la cause de ses larmes : — Je ne puis plus manger, répondit-il. — Eh bien ! mettez dans votre poche, lui dit tout bas son voisin. — Elles sont pleines, répliqua l'enfant avec une naïveté charmante.

XXI. UN PRINCE PIQUE-ASSIETTE.

Le prince P..., — qui est, je crois, Milanais, — mais qui passe une grande partie de sa vie à Paris, — possède une des plus grandes fortunes de l'Italie; il s'en sert[1] pour être avare. L'avarice en effet est une passion qui n'est nullement à la portée[2] des pauvres gens. On ne méprise que la pauvreté involontaire et dont on souffre, mais la pauvreté volontaire dont on jouit,[3] c'est-à-dire l'avarice, obtient facilement l'estime des hommes.

Voici une des inventions du prince P...

Il entre à la Maison d'or[4] à l'heure où on dine, parcourt[5] les salles jusqu'à ce qu'il ait avisé quelques personnes de connaissance.[6] En sa qualité[7] d'Italien, il hante un certain nombre de jeunes écrivains et de jeunes artistes. Quand il en aperçoit un ou deux ou trois à une table, il s'approche, et lui tend la main d'un air bienveillant, protecteur et paternel. — Eh! vous voilà, mon bon![8] il y a longtemps que je ne vous ai vu.[9] Que faisons-nous? Travaillons-nous? Le dîneur répond quelques mots. Le prince s'assied en face de lui.

— Il faut travailler, mon bon, il ne faut pas s'endormir sur un succès.

Il prend négligemment un radis et le croque.

— Les jeunes gens se fient à leur facilité.[10] — Voilà d'excellents radis. — Il prend un second radis, — puis une bouchée de pain sur laquelle il étend du beurre.

— Je sais bien qu'on aime mieux dîner à la Maison d'or, aller à l'Opéra et faire l'amour que de travailler... Garçon, donnez-moi un verre. — J'ai avalé ce radis de travers, il m'étrangle. — Un peu de vin et d'eau, mon bon.

— Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi?

— Non, je n'ai pas faim, j'ai déjeuné très-tard. Je ne dis pas de mal de[11] l'amour... Qu'est-ce que c'est que ces côtelettes là?[12]

— Côtelettes Soubise.

— A la purée d'ognons ?[13]

— Oui.

— Ah ! parbleu ! vous êtes plus heureux que moi : j'en demande tous les jours à mon maître d'hôtel, mais bast ! c'est comme si je chantais. . . .[14] Elles paraissent très-bien réussies.[15]

— Voulez-vous les goûter ?

— Seulement la purée, pour voir.

— Garçon, une assiette.

— Et un couvert. . .[16] Eh bien ! cette purée est excellente. Donnez-m'en encore un peu.[17] Allons, vous avez ajouté une côtelette ; je ne la mangerai pas.

Il mange la côtelette et en reprend une seconde ; puis un peu de purée ; puis il demande du pain, le garçon lui apporte en même temps une serviette.

— Oh ça ! mes gaillards, vous vous nourrissez bien pour des jeunes gens.[18] — Qu'avez-vous mangé avant cela ?

— Un potage à la bisque d'écrevisses.[19] Voulez-vous qu'on vous en serve ? Il est excellent.

— Non pas,[20] je n'ai pas faim. C'était pour goûter cette purée. — Donnez-moi à boire.

— Garçon, du vin de Chambertin ![21]

— Ça n'est pas pour moi, je ne mange ni ne bois plus.

— Le vin est versé. . . C'est pour avoir votre avis.[22]

— Il n'est pas mauvais.[23]

— J'ai demandé ensuite quelque chose dont vous mangerez, j'en suis sûr.

— Pas une bouchée.

— Vous ? un chasseur et un gourmet ? un amateur de gibier ?

— C'est donc une bécasse ?

— Oui.

— Ah ! si c'est une bécasse. . . mais un peu de la croûte rotie[24] seulement.

On lui donne la croûte et une aile ; il fait semblant[25] de ne

pas s'en apercevoir. Un peu après, tout en parlant d'autres choses, il fait glisser [26] sur son assiette la seconde aile et une cuisse.[27]

Et il finit par dîner. Après quoi il dit: je vous inviterai quelque jour à venir faire chez moi — un petit dîner soigné.[28]

Il appelle cela aimer les écrivains et les artistes, et, peut-être aussi, protéger les arts et la littérature.

KARR (b. 1808).

XXII. L'OISEAU-MOUCHE.[1]

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme [2] et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux, polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature: elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux:[3] légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure,[4] tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits;[5] il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants;[6] il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs: il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent [7] toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent[8] les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*... Les petites espèces sont au-dessous de la grande mouche asile pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur.[9] Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus:[10] ils en font peu d'usage; ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs;[11] leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Le battement de leurs ailes est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action.[12] On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; ils les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes,[13] sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés[14] jusqu'à ce qu'ils aient assouvi[15] leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats:[16] l'impatience paraît être leur âme; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée,[17] ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp*, *screp*, fréquent et répété; ils le font entendre[18] dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

BUFFON (1707–1788).

XXIII. LE BOURGEOIS GENTILHOMME.[1]

Acte II. Scène 6.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. Venons à notre leçon. Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN. Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde[2] d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

LE MAÎTRE DE PHIL. Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. JOURDAIN Oui; mais faites comme si je ne le savais pas: expliquez-moi ce que cela veut dire.[3]

LE MAÎTRE DE PHIL. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN. Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHIL. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN Oh! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHIL. Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAÎTRE DE PHIL. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN. Qui sont-elles ces trois opérations de l'esprit?

LE MAÎTRE DE PHIL. La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, etc.*[4]

M. JOURDAIN. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs.[5] Cette logique-là ne me revient point.[6] Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHIL. Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN. La morale!

LE MAÎTRE DE PHIL. Oui.

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAÎTRE DE PHIL. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes a modérer leurs passions, et...

M JOURDAIN. Non, laissons cela: je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.[7]

LE MAÎTRE DE PHIL. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN. Qu'est-ce qu'elle chante,[8] cette physique?

LE MAÎTRE DE PHIL. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants,[9] les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre,[10] la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN. Il y a trop de tintamarre [11] là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE DE PHIL. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN. Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE DE PHIL. Très-volontiers.

M. JOURDAIN. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHIL. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe,[12] il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus, j'ai à vous dire [13] que les lettres sont divisées en

voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer [14] les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN. J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHIL. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

M. JOURDAIN. A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHIL. La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut: [15] A, E.

M. JOURDAIN. A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHIL. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre,[16] et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

M. JOURDAIN. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHIL. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

M. JOURDAIN. O, O. Il n'y a rien de plus juste.[17] A, E, I, O; I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAÎTRE DE PHIL. L'ouverture de la bouche fait justement comme [18] un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de [19] savoir quelque chose!

LE MAÎTRE DE PHIL. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait: U.

M. JOURDAIN. U, U. Il n'y rien de plus véritable. U.

LE MAÎTRE DE PHIL. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.[20]

M. JOURDAIN. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt pour savoir tout cela?

LE MAÎTRE DE PHIL. Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHIL. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant [21] du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

M. JOURDAIN. DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHIL. L'F, en appuyant [22] les dents d'en-haut sur la lèvre de dessous: FA.

M. JOURDAIN. FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal! [23]

LE MAÎTRE DE PHIL. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; [24] de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA.

M. JOURDAIN. R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAÎTRE DE PHIL. Je vous expliquerai à fond [25] toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence.[26] Je suis amoureux d'une personne de grande qualité,[27] et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHIL. Fort bien!

M. JOURDAIN. Cela sera galant, oui.[28]

LE MAÎTRE DE PHIL. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. Non, non, point de vers.

LE MAÎTRE DE PHIL. Vous ne voulez que de la prose.

M. JOURDAIN. Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHIL. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre

M. JOURDAIN. Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHIL. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN. Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHIL. Non, monsieur, tout ce qui n'est point prose est vers: et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHIL. De la prose.

M. JOURDAIN. Quoi! quand je dis: Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

LE MAÎTRE DE PHIL. Oui, monsieur.

M. JOURDAIN. Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien;[29] et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHIL. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. JOURDAIN. Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHIL. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN. Non, vous dis-je; je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut.[30] Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHIL. On peut les mettre premièrement

comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos beaux yeux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN. Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAÎTRE DE PHIL. Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup.[81] Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHIL. Je n'y manquerai pas.[82]

MOLIÈRE (1622-1673).

ON dit qu'à la vue de l'Apollon, le corps se redresse et prend une plus digne attitude ; au souvenir d'une belle vie, l'âme doit se sentir, de même, relevée et ennoblie.

QUE de choses à apprendre dans les rues de Paris ! Quel Musée ! Fruits inconnus, armes étranges, meubles d'un autre temps ou d'autres lieux, animaux de tous les climats, images des grands hommes, costumes des nations lointaines ! Le monde est là par échantillons. Aussi voyez ce peuple dont l'instruction s'est faite le long des vitres et devant l'étalage des marchands ! rien ne lui a été enseigné, et il a une première idée de toutes choses. On peut certes l'instruire, mais non l'étonner, car aucune chose n'est complétement nouvelle pour lui. Vous pouvez promener le gamin de Paris dans les cinq parties du monde, et, à chaque étrangeté dont vous croirez l'éblouir, il vous répondra par le mot sacramentel et populaire : *Connu !*

SOUVESTRE.

XXIV. LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.[1]
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,[2]
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :[3]
Je venais d'entrer en ménage.[4]
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;[5]
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.[6]

Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux,
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais, quand la pauvre Champagne [7]
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.[8]
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte.[9]
J'ouvre. Bon Dieu ! [10] c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit [11] où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours, de tous ses malheurs,
Sous Paris,[12] venger la France.

Il part ; et, comme un trésor,
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître ;
Par mer il est accouru ; [13]
L'étranger [14] va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
Dieu vous bénira, grand'mère !
Dieu vous bénira.

BÉRANGER (1780-1857).

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut, et à ne dire que ce qu'il faut.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

La Rochefoucauld.

XXV. PAUL ET VIRGINIE ÉGARÉS DANS LA FORÊT.

Le bon naturel de Paul et de Virginie se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses,[1] une négresse marronne [2] se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière [3] autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive : il y a un mois que j'erre [4] dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant [5] de la Rivière-Noire : il m'a traitée comme vous le voyez. En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : Je voulais aller me noyer ; mais sachant [6] que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. — Virginie, tout émue, lui répondit : Rassurez-vous, infortunée créature. Mangez, mangez. — Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : Pauvre misérable ! j'ai envie [7] d'aller demander votre grâce à votre maître : en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? — Ange de Dieu ! repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. — Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué.[8] Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne,[9] sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une

maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche, et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés,[10] et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord, l'habitant ne fit pas grand compte[11] de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eût remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eût entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus ; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues[12] depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : Ma sœur, il est plus de midi ; tu as faim et soif, nous ne trouverons point ici à dîner ; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave. — Oh ! non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Comment ferons-nous donc ? dit Paul ; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie ; il exauce la voix[13] des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. — A peine avait-elle dit ces mots, qu'il sentendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent ; et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent

un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre[14] s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou, que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles, est un fort bon manger, mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier[15] est si dur qu'il fait rebrousser[16] les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu[17] au pied de ce palmiste. Autre embarras: il n'avait point de briquet, et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie,[18] et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables.[19] Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds;[20] puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds; et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet[21] dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre; et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien[22] que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères.

Virginie revenait souvent sur cet objet.[23] Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser[24] leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés;[25] car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien,[26] dit à Virginie: Notre case[27] est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. — Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière, sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour le passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. — N'aie pas peur, lui disait-il; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui. — Comment, dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé! Mon Dieu, qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal de facile à faire. — Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait[28] de monter ainsi la montagne, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: Mon frère, le jour baisse;[29] tu as encore des forces, et les miennes me manquent, laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles

un ajoupa[30] pour te mettre à l'abri. — Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc. Elle se fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang;[31] car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser.[32] Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche,[33] en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement[34] à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé[35] dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et ce mit à[36] courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force: Venez, venez au secours de Virginie! — Mais les seuls échos[37] de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises:[38] Virginie! . . . Virginie!

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin: il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais

il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères.[39] Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh ! j'ai été bien imprudente ! — Et elle se prit à[40] verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. — A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. — C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût.[41] — Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix : serions-nous si près d'arriver,[42] et au pied de notre montagne ? — En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de[43] leur surprise, ils aperçurent Domingue[44] qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens :[45] O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude ! comme elles ont été étonnées[46] quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais ! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su[47] nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation,[48] ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre, je les ai fait flairer à Fidèle ; et, sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas.[49] Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais, quelle grâce ! il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un

billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force. C'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore : enfin il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la montagne, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez, et prenez des forces. — Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits et une grande calebasse[50] remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : Oh ! qu'il est difficile de faire le bien ! — Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue fit un flambeau qu'il alluma, car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher ; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. — Où est le temps,[51] leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras ? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux. — Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir[52] à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire ; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. — Alors, il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules ; et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris[53] de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à

Paul: O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense.

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient: Est-ce vous, mes enfants? — Ils répondirent avec les noirs: Oui, c'est nous. — Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au-devant d'eux [54] avec des tisons flambants. — Malheureux enfants, dit madame de la Tour, d'où venez-vous? dans quelles angoisses vous nous avez jetées! Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire, demander la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné, ce matin, le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim: et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés. — Madame de la Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit: Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert! — Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait: Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action. — Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Bernardin de Saint-Pierre (1737–1814).

On peut repousser des coups portés par des mains ennemies; mais, quand on voit parmi les assassins son ami, le poignard à la main, il ne reste qu'à s'envelopper la tête.

Tout le charme de la société qui règne entre de vrais amis, consiste dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentiments, toutes les pensées, et qui fait que chacun se sentant tel qu'il doit être, se montre à tous tel qu'il est.

J. J. Rousseau.

XXVI. LA FERMIÈRE.

Amour à la fermière ! elle est
 Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît[1]
 Loin du bruit, dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
 Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
 La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
 Là, le pauvre s'empare,[2]
Et le grand bahut de noyer
 Pour lui n'est point avare ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,[3]
 Les pieds blancs de poussière,
Un jour . . . puis en marche ![4] et bon soir
 La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,[5]
 Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
 Est du bonheur encore :
En fermant les yeux je revois
 L'enclos plein de lumière
La haie en fleur, le petit bois,
 La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
 Au prône le répète,
Paye un bienfait, même égaré,
 Ah ! qu'il songe à ma dette !

Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Ma chansonnette, prends ton vol!
Tu n'es qu'un faible hommage;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage;[6]
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière!

MOREAU (1809-1838).

XXVII. LES POURBOIRES SUR LE RHIN.[1]

LE plaisir de voir toutes ces choses belles ou curieuses, musées, églises, hôtels de ville, est tempéré, il faut le dire, par la grave importunité du pourboire. Sur les bords du Rhin, comme d'ailleurs dans toutes les contrées très-visitées, le pourboire est un moustique fort importun, lequel revient, à chaque instant et à tout propos, piquer non votre peau, mais votre bourse. Or, la bourse du voyageur, cette bourse précieuse, contient tout pour lui, puisque la sainte hospitalité n'est plus là pour le recevoir au seuil des maisons, avec son doux sourire et sa cordialité auguste. Voici à quel degré de puissance les intelligents naturels[2] de ce pays ont élevé le pourboire. J'expose les faits, je n'exagère rien.

Vous entrez dans un lieu quelconque; à la porte de la ville, un estafier s'informe de l'hôtel où vous comptez descendre, vous demande votre passe-port, le prend et le garde. La voiture s'arrête dans la cour de la poste; le conducteur, qui ne vous a

pas adressé un regard pendant toute la route, se présente, vous ouvre la portière et vous offre la main d'un air béat. Pourboire.

Un moment après, le postillon arrive à son tour, attendu que cela lui est défendu par les règlements de police, et vous adresse une harangue charabia[3] qui veut dire: Pourboire.

On débâche; un grand drôle prend sur la voiture[4] et dépose à terre votre valise et votre sac de nuit. Pourboire.

Un autre drôle met le bagage sur une brouette, vous demande à quel hôtel vous allez, et se met à courir devant vous poussant sa brouette. Arrivés à l'hôtel, l'hôte surgit et entame[5] avec vous ce petit dialogue, qu'on devrait écrire dans toutes les langues sur la porte de toutes les auberges:

— Bonjour, monsieur.

— Monsieur, je voudrais une chambre.

— C'est fort bien, monsieur. — Conduisez monsieur au n° 4.

— Monsieur, je voudrais dîner.

— Tout de suite, monsieur; etc., etc.

Vous montez au n° 4. Votre bagage y est déjà. Une homme apparaît; c'est celui qui l'a brouetté à l'hôtel. Pourboire.

Un second arrive; que veut-il? C'est lui qui a apporté vos effets dans la chambre. Vous lui dites:

— C'est bon, je vous donnerai en partant comme aux autres domestiques.

— Monsieur, répond l'homme, je n'appartiens pas à l'hôtel. Pourboire.

Vous sortez. Une église se présente, une belle église. Il faut y entrer. Vous tournez alentour,[6] vous regardez, vous cherchez. Les portes sont fermées. Les prêtres devraient tenir les portes ouvertes, mais les bedeaux les ferment pour gagner trente sous. Cependant une vieille femme a vu votre embarras; elle vient à vous, et vous désigne une sonnette à côté d'un petit guichet. Vous comprenez, vous sonnez, le guichet s'ouvre, le bedeau se montre; vous demandez à voir l'église, le bedeau prend un trousseau de clefs et se dirige vers le portail. Au

moment où vous allez entrer dans l'église, vous vous sentez tirer par la manche : c'est l'obligeante vieille que vous avez oubliée, ingrat, et qui vous a suivi. Pourboire.

Vous voilà dans l'église ; vous contemplez, vous admirez, vous vous récriez.

— Pourquoi ce rideau vert sur ce tableau ?

— Parce que c'est le plus beau de l'église, dit le bedeau.

— Bon, reprenez-vous, ici on cache les beaux tableaux ; ailleurs on les montrerait. De qui est ce tableau ?

— De Rubens.

— Je voudrais le voir.

Le bedeau vous quitte et revient quelques minutes après avec un individu fort grave et fort triste. C'est le custode. Ce brave homme presse un ressort, le rideau s'ouvre, vous voyez le tableau. Le tableau vu, le rideau se referme, et le custode vous fait un salut significatif. Pourboire.

En continuant votre promenade dans l'église, toujours remorqué[7] par le bedeau, vous arrivez à la grille du chœur,[8] qui est parfaitement verrouillée, et devant laquelle se tient debout un magnifique personnage splendidement harnaché :[9] c'est le suisse, qui a été prévenu de votre passage et qui vous attend. Le chœur est au suisse. Vous en faites le tour. Au moment où vous sortez, votre cicérone empanaché et galonné[10] vous salue majestueusement. Pourboire.

Le suisse vous rend au bedeau. Vous passez devant la sacristie. O miracle ! elle est ouverte. Vous y entrez. Il y a un sacristain. Le bedeau s'éloigne avec dignité, car il convient de laisser au sacristain sa proie. Le sacristain s'empare de vous, vous montre les ciboires, les chasubles, les vitraux que vous verriez fort bien sans lui, les mitres de l'évêque, et, sous une vitre, dans une boîte garnie de satin blanc fané, quelque squelette de saint habillé en troubadour. La sacristie est vue, reste le sacristain.[11] Pourboire.

Le bedeau vous reprend. Voici l'escalier des tours. La vue

du haut du grand clocher doit être belle, vous voulez y monter. Le bedeau pousse silencieusement la porte; vous escaladez une trentaine de marches. Puis le passage vous est barré brusquement. C'est une porte fermée. Vous vous retournez. Vous êtes seul; le bedeau n'est plus là. Vous frappez. Une face apparaît à un judas.[12] C'est le sonneur. Il ouvre, et il vous dit: "Montez, monsieur." Pourboire.

Vous montez, le sonneur ne vous suit pas; tant mieux, pensez-vous; vous respirez, vous jouissez d'être seul, vous parvenez ainsi gaîment à la haute plate-forme de la tour. Là, vous regardez, vous allez et venez, le ciel est bleu, le paysage est superbe, l'horizon est immense. Tout à coup vous vous apercevez que depuis quelques instants un être importun vous suit et vous coudoie, et vous bourdonne aux oreilles des choses obscures. Ceci est l'explicateur juré et privilégié, chargé de commenter aux étrangers les magnificences du clocher, de l'église et du paysage. Cette homme-là est d'ordinaire un bègue. Quelquefois il est bègue et sourd. Vous ne l'écoutez pas, vous le laissez baragouiner tout à son aise,[13] et vous l'oubliez en contemplant l'énorme croupe[14] de l'église d'où les arcs-boutants sortent comme des côtes disséquées, les mille détails de la flèche de pierre, les toits, les rues, les pignons, les routes qui s'enfuient dans tous les sens comme les rayons d'une roue dont l'horizon est la jante, et dont la ville est le moyeu, les plaines, les arbres, les rivières, les collines. Quand vous avez bien tout vu, vous songez à redescendre, vous vous dirigez vers la tourelle de l'escalier; l'homme se dresse devant vous. Pourboire. — "C'est fort bien, monsieur vous dit-il en empochant; maintenant voulez-vous me donner pour moi? — Comment! et ce que je viens de vous donner? — C'est pour la fabrique,[15] monsieur, à laquelle je dois deux francs par personne; mais à présent, monsieur comprend bien qu'il me faut quelque petite chose pour moi." Pourboire.

Vous redescendez. Tout à coup une trappe s'ouvre à côté de vous. C'est la cage des cloches. Il faut bien voir les cloches de

ce beau clocher. Un jeune gaillard vous les montre et vous les nomme. Pourboire. Au bas du clocher vous retrouvez le bedeau, qui vous a attendu patiemment et qui vous reconduit avec respect jusqu'au seuil de l'église. Pourboire.

Vous rentrez à votre hôtel, et vous vous gardez bien de demander[16] votre chemin à quelque passant, car le pourboire saisirait cette occasion. A peine avez-vous mis le pied dans l'auberge, que vous voyez venir à vous d'un air amical une figure qui vous est tout à fait inconnue. C'est l'estafier qui vous rapporte votre passe-port. Pourboire. Vous dînez, l'heure du départ arrive, le domestique vous apporte la carte à payer.[17] Pourboire. Un garçon d'écurie porte votre bagage à la diligence. Pourboire. Un facteur le hisse sur l'impériale. Pourboire. Vous montez en voiture, on part, la nuit tombe; vous recommencerez demain.

Récapitulons: Pourboire au conducteur, pourboire au postillon, pourboire au débâcheur, pourboire au brouetteur, pourboire à l'homme *qui n'est pas de l'hôtel*, pourboire à la vieille femme, pourboire à Rubens, pourboire au suisse, pourboire au sacristain, pourboire au sonneur, pourboire au baragouineur, pourboire à la fabrique, pourboire au sous-sonneur, pourboire au bedeau, pourboire à l'estafier, pourboire aux domestiques, pourboire au garçon d'écurie, pourboire au facteur: voilà dix-huit pourboires dans une journée. Otez l'église, qui est fort chère, il en reste neuf. Maintenant calculez tous ces pourboires d'après un minimum de cinquante centimes et un maximum de deux francs, qui est quelquefois obligatoire, et vous aurez une somme assez inquiétante. N'oubliez pas que tout pourboire doit être une pièce d'argent. Les sous et la monnaie de cuivre sont copeaux et balayures[18] que le dernier goujat regarde avec un inexprimable dédain.

Pour ces peuples ingénieux, le voyageur n'est qu'un sac d'écus qu'il s'agit de désenfler[19] le plus vite possible. Chacun s'y acharne de son côté.[20] Le gouvernement lui-même s'en mêle

quelquefois ; il vous prend votre malle et votre portemanteau, les charge sur ses épaules et vous tend la main. Dans les grandes villes, les porteurs de bagages redoivent au trésor royal douze sous et deux liards par voyageur. Je n'étais pas depuis un quart d'heure à Aix-la-Chapelle, que j'avais déjà donné pourboire au roi de Prusse.

VICTOR HUGO (b. 1802).

XXVIII. LA JEUNE SIBÉRIENNE.

VERS la fin du règne de Paul Ier, une jeune fille, Prascovie Lopouloff, partit à pied de la Sibérie, pour venir à Saint-Pétersbourg demander la grâce de son père. Parmi les situations pénibles de son voyage, il en est une [1] qui mérite d'être connue pour sa singularité. Elle marchait un soir le long [2] des maisons d'un village, pour chercher un logement, lorsqu'un paysan, qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité, la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant [3] de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba [4] qu'un femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte, et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil : [5] elles avaient un air si étrange, que Prascovie éprouvait une certaine crainte, et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairée que par des esquilles de sapin enflammées, plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ces hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence :

« D'où venez-vous ? lui demanda la vieille.

— Je viens d'Ichim, et je vais à Saint-Pétersbourg.

— Oh ! oh ! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage ?

— Il ne me reste que quatre-vingts copecs en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens ! s'écria la vieille ; oui, tu mens ! On ne se met pas en route,[6] pour aller si loin, avec si peu d'argent ! " La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir,[7] on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. " De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre-vingts copecs, disait-elle. C'est probable, vraiment ! " La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et, dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher.[8] Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle[9] où elle devait passer la nuit, laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. " Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils ; elle a sûrement des assignations.[10] — J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac ; c'est là où est l'argent." C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passe-port qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à[11] parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits[12] pour la rassurer. " Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les misérables, on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village." Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait[13] les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie,

l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent; mais l'inexorable visiteuse,[14] sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière. On examina le sac du passe-port, on lui fit ouvrir les mains; enfin le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante, et plus encore la crainte de la voir se renouveler, la tinrent longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur[15] la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver,[16] ainsi qu'à son mari, un air plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au chtchi,[17] dont elle lui servit une bonne portion: pendant ce temps, le mari soulevait une trappe du plancher, sous lequel était le seau du kvasse, et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt, et voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse, mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin Prascovie prit congé d'eux, ne sachant trop[18] si elle leur devait des remercîments, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de la maison.

Lorsqu'elle eut fait[19] quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même, en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts copecs qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Les hôtes en avaient ajouté quarante.

XAVIER DE MAISTRE (1764–1852).

XXIX. HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET.

En notre forêt de Lions, vers le hameau de la Goupillière, tout près d'un grand puits-fontaine qui appartient à la chapelle Saint-Mathurin, il y avait un bonhomme, bûcheron de son état, qui s'appelait Brisquet, ou autrement le fendeur à[1] la bonne hache, et qui vivait pauvrement du produit de ses fagots, avec sa femme qui s'appelait Brisquette. Le bon Dieu leur avait donné deux jolis petits enfants, un garçon de sept ans qui était brun, et qui s'appelait Biscotin, et une blondine de six ans qui s'appelait Biscotine. Outre cela, ils avaient un chien bâtard à poil frisé, noir par tout le corps, si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu;[2] et c'était bien le meilleur chien du pays, pour son attachement à ses maîtres.

On l'appelait la *Bichonne*, parce que c'était une chienne.

Vous vous souvenez du temps où il vint tant de loups dans la forêt de Lions. C'était dans l'année des grandes neiges, que les pauvres gens eurent si grand'peine[3] à vivre. Ce fut une terrible désolation dans le pays.

Brisquet, qui allait toujours à sa besogne, et qui ne craignait pas les loups, à cause de sa bonne hache, dit un matin à Brisquette: "Femme, je vous prie de ne laisser courir ni Biscotin, ni Biscotine, tant que Monsieur le grand louvetier ne sera pas venu.[4] Il y aurait du danger pour eux. Ils ont assez de quoi marcher,[5] entre la butte et l'étang, depuis que j'ai planté des piquets le long de l'étang pour les préserver d'accident. Je vous prie aussi, Brisquette, de ne pas laisser sortir la Bichonne, qui ne demande qu'à trotter."[6]

Brisquet disait tous les matins la même chose à Brisquette. Un soir il n'arriva pas à l'heure ordinaire. Brisquette venait sur le pas de la porte, rentrait, ressortait, et disait, en se croisant les mains: "Mon Dieu, qu'il est attardé! . ."[7] Et puis elle sortait encore, en criant: "Eh! Brisquet!"

Et la Bichonne lui sautait jusqu'aux épaules, comme pour lui dire : N'irai-je pas ?

"Paix ! lui dit Brisquette. — Écoute, Biscotine, va jusque devers[8] la butte pour savoir si ton père ne revient pas. — Et toi, Biscotin, sur le chemin au long de l'étang, en prenant bien garde s'il n'y a pas de piquets qui manquent. — Et crie fort, Brisquet ! Brisquet !...

"Paix ! la Bichonne !"

Les enfants allèrent, allèrent, et quand ils se furent rejoints à l'endroit où le sentier de l'étang vient couper celui de la butte : "Mordienne,[9] dit Biscotin, je retrouverai notre pauvre père, ou les loups m'y mangeront.

— Pardienne, dit Biscotine, ils m'y mangeront bien aussi."

Pendant ce temps-là, Brisquet était revenu par le grand chemin de Puchay, en passant à la Croix-aux-Anes sur l'abbaye de Mortemer, parce qu'il avait une hottée de cotrets à fournir chez Jean Paquier. "As-tu vu nos enfants ? lui dit Brisquette.

— Nos enfants ? dit Brisquet. Nos enfants ? mon Dieu ! sont-ils sortis ?

— Je les ai envoyés à ta rencontre jusqu'à la butte et à l'étang, mais tu as pris par[10] un autre chemin."

Brisquet ne posa pas sa bonne hache. Il se mit à courir du côté de la butte.

"Si tu menais la Bichonne ?" lui cria Brisquette.

La Bichonne était déjà bien loin.

Elle était si loin que Brisquet la perdit bientôt de vue. Et il avait beau[11] crier : Biscotin, Biscotine ! on ne lui répondait pas.

Alors il se prit à pleurer, parce qu'il s'imaginait que ses enfants étaient perdus.

Après avoir couru longtemps, longtemps, il lui sembla reconnaître la voix de la Bichonne. Il marcha droit dans le fourré, à l'endroit où il l'avait entendue, et il y entra, sa bonne hache levée.

La Bichonne était arrivée là, au moment où Biscotin et Bis-

cotine allaient être dévorés par un gros loup. Elle s'était jetée devant[12] en aboyant, pour que ses abois avertissent Brisquet. Brisquet d'un coup de sa bonne hache renversa le loup roide mort,[13] mais il était trop tard pour la Bichonne. Elle ne vivait déjà plus.

Brisquet, Biscotin et Biscotine rejoignirent Brisquette. C'était une grande joie, et cependant tout le monde pleura. Il n'y avait pas un regard qui ne cherchât la Bichonne.

Brisquet enterra la Bichonne au fond de son petit courtil,[14] sous une grosse pierre sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

C'est ici qu'est la Bichonne,
Le pauvre chien de Brisquet.

Et c'est depuis ce temps-là qu'on dit en commun proverbe : "Malheureux comme le chien à Brisquet, qui n'allit[15] qu'une fois au bois, et que le loup mangit."

NODIER (1783–1844).

XXX. UNE AVENTURE EN CALABRE.[1]

OUI, sûrement, ma chère cousine, je vous conterai mes aventures bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres.[2] En voici un petit échantillon, mais c'est du noir, prenez-y garde.[3] Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez.

Un jour, je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens,[4] qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français.[5] De vous dire pourquoi, cela serait long ;[6] suffit qu'ils nous haïssent à mort,[7] et qu'on passe fort mal son temps[8] lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier, qui lui parut plus praticable et plus court, nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour,[9]

notre chemin à travers ces bois ; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire ? [10] Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier ; [11] nous voilà mangeant et buvant, lui du moins,[12] car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers ; mais, la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire : il était de la famille,[13] il riait, il causait avec eux ; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir,[14] il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions ; Français, imaginez un peu ! [15] chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche,[16] promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît [17] au chevet de son lit ; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne.

Le souper fini, on nous laisse ; nos hôtes couchaient en bas, nous, dans la chambre haute où nous avions mangé ; une soupente élevée de sept à huit pieds,[18] où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer ; et prêtant l'oreille par la

cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari: *Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux?* A quoi la femme répondit: *Oui.* — Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu![19] quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux, douze ou quinze, qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez.[20] Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte: il ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière[21] de la lampe: *Doucement, va doucement!* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et, venu[22] à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine!... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger: on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots: *Faut-il les tuer tous deux?* et je vous crois, Cousine, assez de pénétration[23] pour deviner à présent ce que cela signifiait.

COURIER (1772–1825).

XXXI. LES INCONVÉNIENTS DE LA FORTUNE.

DEPUIS que j'ai touché le faîte[1]
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu, bonheur !
Je bâille comme un grand seigneur ;
Adieu, bonheur !
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète :
La chicane et tout ses suppôts
Chez moi fondent à tout propos,
Adieu, repos !
Et je suis surchargé d'impôts . . .
Adieu, repos !
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette ![2]
Dans un carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,[3]
Adieu, gaîté !
Et par bon ton[4] je prends du thé . . .
Adieu, gaîté !
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or[5] je suis traité ;
J'entretiens seul la faculté,
Adieu, santé !
Hier, trois docteurs m'ont visité . .
Adieu, santé !
Ma fortune est faite.

Mais je vois en grande étiquette,
Chez moi venir ducs et barons :
Lyre, il faut suspendre tes sons,
Adieu, chansons !
Mon suisse annonce, finissons . . .
Adieu, chansons !
Ma fortune est faite.

DESAUGIERS (1772–1827).

XXXII. LA PATRIE.

Octobre. — *Le* 12, *sept heures du matin.* — Les nuits sont déjà devenues froides et longues, le soleil ne me réveille plus derrière mes rideaux longtemps avant l'heure du travail, et, lors même que mes yeux se sont ouverts, la douce chaleur du lit me retient enchaîné sous mon édredon. Tous les matins il s'élève un long débat entre ma diligence et ma paresse, et, chaudement enveloppé jusqu'aux yeux, j'attends, comme le Gascon, qu'elles aient réussi à se mettre d'accord.[1]

Ce matin, cependant, une lueur qui glissait à travers ma porte jusqu'à mon chevet, m'a réveillé plus tôt que d'habitude. J'ai eu beau me retourner de tous côtés,[2] la clarté obstinée m'a poursuivi, de position en position, comme un ennemi victorieux. Enfin, à bout de patience,[3] j'ai dégagé lentement mes jambes des chaudes couvertures, en faisant une foule de réflexions maussades sur l'inconvénient des voisins.

Il y a un mois encore, je n'avais point à me plaindre de ceux que le hasard m'avait donnés ; la plupart ne rentraient que pour dormir, et ressortaient dès leur réveil.[4] J'étais presque toujours seul à ce haut étage, seul avec les nuées et les passereaux !

Mais à Paris rien n'est durable : le flot de la vie roule les destinées comme des algues détachées du rocher ; les demeures

sont des vaisseaux qui ne reçoivent que des passagers. Combien de visages différents j'ai déjà vus traverser ce long corridor de nos mansardes! Combien de compagnons de quelques jours disparus pour jamais! Les uns sont allés se perdre [5] dans cette mêlée de vivants qui tourbillonne sous le fouet de la nécessité; les autres dans cette litière de morts qui dorment sous la main de Dieu!

Pierre le relieur est un de ces derniers. Retiré dans son égoïsme, il était resté sans famille, sans amis; il est mort seul comme il avait vécu. Sa perte n'a été pleurée de personne, n'a rien dérangé dans le monde; il y a eu seulement une fosse remplie au cimetière, et une mansarde vide dans notre faubourg.

C'est elle que mon nouveau voisin occupe depuis quelques jours.[6]

A vrai dire, ce nouveau voisin, pour être plus matinal qu'il ne conviendrait à ma paresse, n'en est pas moins un fort brave homme;[7] il porte sa misère, comme bien peu savent porter leur heureuse fortune, avec gaieté et modération.

Cependant le sort l'a cruellement éprouvé. Le père Chaufour n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ses bras pend une manche repliée; la jambe gauche sort de chez le tourneur,[8] et la droite se traîne avec peine; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant son regard rayonnant d'une sereine énergie, en entendant sa voix dont la fermeté est, pour ainsi dire, accentuée de bonté, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. La forteresse est un peu endommagée, comme dit le père Chaufour; mais la garnison se porte bien.

Décidément, plus je me rappelle cet excellent homme, et plus je me reproche l'espèce de malédiction que je lui ai jetée en me réveillant.

Nous sommes, en général, trop indulgents pour ces torts secrets envers notre prochain. Toute malveillance qui ne sort pas du domaine de la pensée nous semble innocente, et, dans

notre grossière justice, nous absolvons sans examen le péché qui ne s'est point traduit par l'action !

Il ne suffit pas que les hommes ne se nuisent point l'un à l'autre, il faut encore qu'ils s'entr'aident, il faut qu'ils s'aiment ! Maudire qui [9] ne l'a point mérité, même intérieurement, même en passant, c'est contrevenir à la grande loi, celle qui a établi ici-bas l'association des âmes, et à laquelle le Christ a donné le doux nom de *charité.*

Ces scrupules me sont venus pendant que j'achève de m'habiller, et je me suis dit que le père Chaufour avait droit à une réparation. Pour compenser le mouvement de malveillance de tout à l'heure,[10] je lui dois un témoignage ostensible de sympathie ; je l'entends fredonner chez lui ; [11] il est au travail ; je veux lui faire, le premier, ma visite de voisinage.[12]

Huit heures du soir. — J'ai trouvé le père Chaufour devant une table éclairée par une petite lampe fumeuse, sans feu, bien qu'il fasse déjà froid, et fabriquant de grossiers cartonnages ; il murmurait entre ses dents un refrain populaire. Au moment où j'ai entr'ouvert la porte, il a poussé une exclamation de joyeuse surprise.

— Eh ! c'est vous, voisin ! entrez donc ! je ne vous croyais pas si matinal : aussi j'avais mis une sourdine à ma chanterelle ; [13] j'avais peur de vous réveiller.

Excellent homme ! tandis que je l'envoyais au diable, il se gênait pour moi !

Cette idée m'a touché, et je lui ai fait, comme voisin, mes compliments de bienvenue avec une expansion qui lui a ouvert le cœur.

— Ma foi ! vous m'avez l'air d'un bon chrétien,[14] m'a-t-il dit, d'un ton de cordialité soldatesque en me serrant la main ; j'aime pas [15] les gens qui regardent le corridor comme une frontière et traitent les voisins en Cosaques. Quand on mange du même air [16] et qu'on parle le même jargon, on n'est pas fait pour se tourner le dos . . . [17] Asseyez-vous là, voisin, sans vous commander [18]. .

Seulement, prenez garde au tabouret, il n'a que trois pieds, et faut que la bonne volonté tienne lieu du quatrième.

— Il me semble que c'est une richesse qui ne manque point ici? ai-je fait observer.[19]

— La bonne volonté! a répété Chaufour; c'est tout ce que m'a laissé ma mère, et j'estime qu'aucun fils n'a reçu un meilleur héritage. Aussi, à la batterie, ils m'appelaient *Monsieur Content.*

— Vous avez servi?

— Dans le troisième d'artillerie pendant la République, et plus tard dans la garde, pendant tout le tremblement.[20] J'étais à Jemmapes et à Waterloo, comme qui dirait au baptême et à l'enterrement de notre gloire!

Je le regardai avec étonnement.

— Et quel âge aviez-vous donc à Jemmapes? demandai-je.

— Mais quelque chose comme quinze ans, dit-il.

— Et vous avez eu l'idée de servir si jeune?

— C'est-à-dire que je n'y songeais pas. Je travaillais alors dans la bimbeloterie, sans penser que la France pût me demander autre chose que de lui fabriquer des damiers, des volants et des bilboquets. Mais j'avais à Vincennes un vieil oncle que j'allais voir, de loin en loin; un ancien de Fontenoy, arrangé dans mon genre, mais un savant qui en eût remontré à des maréchaux.[21] Malheureusement, dans ce temps-là, il paraît que les gens de rien n'arrivaient pas à la vapeur.[22] Mon oncle, qui avait servi de manière à être nommé prince sous *l'autre*,[23] était alors retraité comme simple sous-lieutenant. Mais fallait le voir[24] avec son uniforme, sa croix de Saint-Louis,[25] sa jambe de bois, ses moustaches blanches et sa belle figure!... On eût dit un portrait de ces vieux héros en cheveux poudrés qui sont à Versailles!

Toutes les fois que je le visitais, il me disait des choses qui me restaient dans l'esprit. Mais un jour je le trouvai tout sérieux.

— Jérôme, me dit-il, sais-tu ce qui se passe à la frontière?

— Non, lieutenant, que je lui réponds.[26]

— Eh bien, qu'il reprend, la patrie est en péril!

Je ne comprenais pas bien, et cependant ça me fit quelque chose.[27]

— Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est la patrie, reprit-il, en me posant une main sur l'épaule; c'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé! Cette campagne que tu vois, ces maisons, ces arbres, ces jeunes filles qui passent là en riant, c'est la patrie! Les lois qui te protégent, le pain qui paie ton travail, les paroles que tu échanges, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie! La petite chambre où tu as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie! tu la vois, tu la respires partout! Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout ça sous un seul nom, et ce nom-là sera la patrie!

J'étais tremblant d'émotion, avec de grosses larmes dans les yeux.

— Ah! j'entends, m'écriai-je; c'est la famille en grand, c'est le morceau de monde où Dieu a attaché notre corps et notre âme.

— Juste, Jérôme, continua le vieux soldat; aussi tu comprends, n'est-ce pas, ce que nous lui devons.

— Parbleu! que je repris, nous lui devons tout ce que nous sommes; c'est une affaire de cœur.

— Et de probité, mon enfant, qu'il acheva; le membre d'une famille qui n'y apporte pas sa part de services, de bonheur, manque à ses devoirs et est un mauvais parent; l'associé qui n'enrichit pas la communauté de toutes ses forces, de tout son courage, de toutes ses bonnes intentions, la fraude de ce qui lui appartient et est un malhonnête homme; de même celui qui jouit des avantages d'avoir une patrie sans en accepter toutes les charges, forfait à l'honneur et est un mauvais citoyen!

— Et que faut-il faire, lieutenant, pour être bon citoyen? demandai-je.

— Faire pour sa patrie ce qu'on ferait pour son père et sa mère, dit-il.

Je ne répliquai rien sur le moment, j'avais le cœur gonflé et le sang qui me bouillait dans le cerveau. Mais en revenant le long du chemin, les paroles de mon oncle étaient, pour ainsi dire, écrites devant mes yeux. Je répétais : — Fais pour ta patrie ce que tu ferais pour ton père et pour ta mère. . . . Et la patrie est en péril ; les étrangers l'attaquent, tandis que moi, je tourne des bilboquets ! . . .

Cette idée-là me travailla si bien dans l'esprit toute la nuit, que le lendemain je retournai à Vincennes pour annoncer au lieutenant que je venais de m'enrôler, et que je partais [28] pour la frontière. Le brave homme me serra sur sa croix de Saint-Louis, et je m'en allai fier comme un représentant en mission.

Voilà comment, voisin, je suis devenu volontaire de la République avant d'avoir fait mes dents de sagesse.

Tout cela était dit sans emphase [29] avec la gaîté délibérée des hommes qui ne regardent le devoir accompli ni comme un mérite, ni comme un fardeau. Le père Chaufour s'animait en parlant, non à cause de lui, mais pour les choses mêmes. Evidemment ce qui l'occupait dans le drame de la vie, ce n'était point son rôle, c'était la pièce !

Cette espèce de désintéressement d'amour-propre [30] m'a touché. J'ai prolongé ma visite et je lui ai montré une grande confiance, afin de mériter la sienne. Au bout d'une heure, il savait ma position et mes habitudes ; j'étais déjà pour lui une vieille connaissance.

Je lui ai même avoué la mauvaise humeur que la lueur de sa lampe m'avait donnée quelques instants auparavant. Il a reçu ma confidence avec cette gaîté affectueuse des cœurs bien faits qui prennent toute chose du bon côté. Il ne m'a parlé ni du besoin qui l'obligeait au travail quand je prolongeais mon som-

meil, ni du dénûment du vieux soldat opposé à la mollesse du jeune commis ; il s'est seulement frappé le front en s'accusant d'étourderie, et il m'a promis de garnir sa porte de bourrelets !

O grande et belle âme, chez laquelle [31] rien ne tourne en amertume, et qui n'a de force que pour la bienveillance et le devoir !

16 *Octobre.* — Le père Chaufour sort à l'instant [32] de ma mansarde. Il ne se passe plus un seul jour sans qu'il vienne travailler près de mon feu ou sans que j'aille m'asseoir et causer près de son établi.

Le vieil artilleur a beaucoup vu et raconte volontiers. Voyageur armé pendant vingt ans à travers l'Europe, il a fait la guerre sans haine et avec une seule idée ; l'honneur du drapeau national ! Ç'a été là sa superstition, si l'on veut ; mais ç'a été, en même temps, sa sauve-garde.

Ce mot de FRANCE, qui retentissait alors si glorieusement dans le monde, lui a servi de talisman contre toutes les tentations. Avoir à soutenir un grand nom peut sembler un fardeau aux natures vulgaires ; mais pour les forts, c'est un encouragement.

— J'ai bien eu aussi des instants, me disait-il l'autre jour, où j'aurais été porté à *cousiner avec le diable.* La guerre n'est pas précisément une école de vertus champêtres. A force de brûler, de démolir et de tuer, vous vous racornissez un peu à l'endroit des sentiments, et quand la baïonnette vous a fait roi, il vous vient parfois des idées d'autocrate un peu fortes en couleur.[33] Mais à ces moments-là, je me rappelais la patrie dont m'avait parlé le lieutenant, et je me disais tout bas le mot connu : *Toujours Français !* On en a ri depuis ! Des gens qui feraient de la mort de leur mère un calembour, ont tourné la chose en ridicule, comme si le nom de la patrie n'était pas aussi une noblesse qui obligeait ! [34] Pour mon compte, je n'oublierai jamais de combien de sottises ce titre de Français m'a préservé. Quand la fatigue prenait le dessus,[35] que je me trouvais en arrière du drapeau, et que les coups de fusil pétillaient à l'avant-garde, j'entendais bien parfois une voix qui me disait à l'oreille : — Laisse les autres se

débrouiller,[36] et pour aujourd'hui ménage ta peau! Mais ce mot *Français!* grondait alors en moi, et je courais au secours de la brigade. D'autres fois, quand la faim, le froid, les blessures m'avaient agacé les nerfs, et que j'arrivais chez quelque *meinherr* maussade, il me prenait bien une démangeaison d'éreinter l'hôte[37] et de brûler la baraque; mais je me disais tout bas: *Français!* et ce nom-là ne pouvait rimer ni avec incendiaire, ni avec meurtrier. J'ai traversé ainsi les royaumes de l'est à l'ouest, et du nord au midi, toujours occupé de ne pas faire affront au drapeau. Le lieutenant, voyez-vous, m'avait appris un mot magique: LA PATRIE! Il ne s'agissait[38] pas seulement de la défendre, il fallait l'agrandir et la faire aimer.

17 *Octobre.* — J'ai fait aujourd'hui une longue visite chez mon voisin. Un mot prononcé au hasard a amené une nouvelle confidence.

Je lui demandais si les deux membres dont il était privé avaient été perdus à la même bataille.

— Non pas, non pas, m'a-t-il répondu: le canon ne m'avait *pris* que la jambe, ce sont les carrières de Clamart qui m'ont *mangé* le bras.

Et comme je lui demandais des détails!

— C'est simple comme bonjour,[40] a-t-il continué. Après la grande débâcle de Waterloo, j'étais demeuré trois mois aux ambulances pour laisser à ma jambe de bois le temps de pousser. Une fois en mesure de réemboîter le pas,[41] je pris congé du major et je me dirigeai sur Paris, où j'espérais trouver quelque parent, quelque ami; mais rien, tout était parti, ou sous terre. J'aurais été moins étranger à Vienne, à Madrid, à Berlin! Cependant, pour avoir une jambe de moins à nourrir, je n'en étais pas plus à mon aise;[42] l'appétit était revenu, et les derniers sous s'envolaient.

A la vérité, j'avais rencontré mon ancien chef d'escadron, qui se rappelait que je l'avais tiré de la bagarre[43] à Montereau en lui donnant mon cheval, et qui m'avait proposé chez lui place au feu et à la chandelle.[44] Je savais qu'il avait épousé, l'année

d'avant, un château et pas mal[45] de fermes; de sorte que je pouvais devenir à perpétuité brosseur d'un millionnaire, ce qui n'était pas sans douceur. Restait à savoir[46] si je n'avais rien de mieux à faire. Un soir je me mis à réfléchir.

— Voyons, Chaufour, que je me dis, il s'agit de[47] se conduire comme un homme. La place chez le commandant te convient; mais ne peux-tu rien faire de mieux? Tu as encore le torse en bon état et les bras solides; est-ce que tu ne dois pas toutes tes forces à la patrie, comme disait l'oncle de Vincennes? Pourquoi ne pas laisser quelque ancien plus démoli que toi prendre ses invalides[48] chez le commandant? Allons, troupier, encore quelques charges à fond[49] puisqu'il te reste du poignet! Faut pas se reposer avant le temps.

Sur quoi j'allai remercier le chef d'escadron et offrir mes services à un ancien de la batterie qui était rentré à Clamart dans son *foyer respectif*, et qui avait repris la pince de carrier.

Pendant les premiers mois, je fis le métier de conscrit, c'est-à-dire plus de mouvements que de besogne; mais avec de la bonne volonté on vient à bout des pierres comme de tout le reste: sans devenir, comme on dit, une tête de colonne, je pris mon rang, en serre-file, parmi les bons ouvriers, et je mangeais mon pain de bon appétit, vu que je le gagnais de bon cœur. C'est que, même sous le tuf, voyez-vous, j'avais gardé ma gloriole. L'idée que je travaillais, pour ma part, à changer les roches en maisons, me flattait intérieurement. Je me disais tout bas:

— Courage, Chaufour, mon vieux, tu aides à embellir ta patrie.

Et ça me soutenait le moral.[50]

Malheureusement, j'avais parmi mes compagnons des citoyens un peu trop sensibles aux charmes du cognac; si bien qu'un jour, l'un d'eux, qui voyait sa main gauche à droite, s'avisa de battre le briquet près d'une mine chargée: la mine prit feu sans dire gare, et nous envoya une mitraille de cailloux[51] qui tua trois hommes et emporta le bras dont il ne me reste plus que la manche.

— Ainsi, vous étiez de nouveau sans état? dis-je au vieux soldat.

— C'est-à-dire qu'il fallait en changer, reprit-il tranquillement. Le difficile était d'en trouver un qui se contentât de cinq doigts au lieu de dix ; je le trouvai pourtant.

— Où cela ?

— Parmi les balayeurs de Paris.

— Quoi ! vous avez fait partie ? . . .

— De l'escouade de salubrité ; un peu,[52] voisin, et c'est pas mon plus mauvais temps. Le corps du balayage n'est pas si mal composé que malpropre, savez-vous ! Il y a là d'anciennes actrices qui n'ont pas su faire d'économies, des marchands ruinés à la Bourse ; [53] nous avions même un professeur d'humanités [54] qui, pour un petit verre, vous récitait du latin ou des tragédies, à votre choix. Tout ça n'eût pas pu concourir pour le prix Montyon ; mais la misère faisait pardonner les vices, et la gaîté consolait de la misère. J'étais aussi gueux et aussi gai, tout en tâchant de valoir un peu mieux. Même dans la fange du ruisseau, j'avais gardé mon opinion que rien ne déshonore de ce qui peut être utile au pays.

— Chaufour, que je me disais en riant tout bas, après l'épée le marteau, après le marteau le balai ; tu dégringoles, mon vieux, mais tu sers toujours ta patrie.

— Cependant vous avez fini par quitter votre nouvelle profession ? ai-je repris.

— Pour cause de réforme,[56] voisin ; les balayeurs ont rarement le pied sec, et l'humidité a fini par raviver les blessures de ma bonne jambe. Je ne pouvais plus suivre l'escouade ; il a fallu déposer les armes. Voilà [57] deux mois que j'ai cessé de travailler à *l'assainissement de Paris.*

Au premier instant, ça m'a étourdi ! De mès quatre membres, il ne me restait plus que la main droite, encore avait-elle [58] perdu sa force ! fallait donc lui trouver une occupation *bourgeoise.*[59] Après avoir essayé un peu de tout, je suis tombé sur le carton-

nage, et me voilà fabricant d'étuis pour les pompons de la garde nationale; c'est une œuvre peu lucrative, mais à la portée de toutes les intelligences. En me levant à quatre heures et en travaillant jusqu'à huit, je gagne soixante-cinq centimes! le logement et la gamelle en prennent cinquante; reste trois sous pour les dépenses de luxe. Je suis donc plus riche que la France, puisque j'équilibre mon budget, et je continue à la servir, puisque je lui économise ses pompons.

A ces mots, le père Chaufour m'a regardé en riant, et ses grands ciseaux ont recommencé à couper le papier vert pour ses étuis.

Je suis resté attendri et tout pensif.

Encore un membre de cette phalange sacrée qui, dans le combat de la vie, marche toujours en avant pour l'exemple et le salut du monde! Chacun de ces hardis soldats a son cri de guerre: celui-ci la patrie, celui-là la famille, cet autre l'humanité; mais tous suivent le même drapeau, celui du devoir; pour tous règne la même loi divine, celle du dévouement. Aimer quelque chose plus que soi-même, là est le secret de tout ce qui est grand; savoir vivre en dehors de sa personne, là est le but de tout instinct généreux.

SOUVESTRE (1801-1854).

XXXIII. L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE.

UN militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté.[1] Son récit me frappa tellement, que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici:

"Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel *au bivac*. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B——, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

"Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix[2] sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec sa stature presque gigantesque. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

"En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace et dit: "Mon lieutenant est mort hier . . ." Je compris qu'il voulait dire: "C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable." Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

"La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se détacha en noir[3] sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

"Un vieux soldat, auprès duquel je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. "Elle est bien rouge, dit-il; c'est signe qu'il en coûtera bon[4] pour l'avoir, cette fameuse redoute!" J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

"Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu; je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur.[5] Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient cette plaine. Si j'étais blessé, je

serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

"Cependant la fatigue l'avait emporté,[6] et quand on battit la diane j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

"Vers trois heures un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

"Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très-vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

"Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain.[7] Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence sur nos canonniers), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

"Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-

propre me disait que je courais un danger réel, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je songeai au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de madame de B——, rue de Provence.[8]

"Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa la parole: "Eh bien! vous allez en voir de grises[9] pour votre début."

"Je souris d'un air tout à fait martial en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

"Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat[10] m'enleva mon shako et tua un homme auprès de moi.

"Je vous fais mon compliment,"[11] me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako, "vous en voilà quitte[12] pour la journée." Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiome *non bis in idem*[13] trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. "C'est faire saluer les gens sans cérémonie," dis-je aussi gaîment que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. "Je vous félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir; car je sens bien que le four chauffe[14] pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et presque honteux, leurs noms commençaient toujours par un P."

"Je fis l'esprit fort;[15] bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

"Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

"Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

"En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit; souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. "A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible."

"Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, puis demeurèrent silencieux et sans tirer. "Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine; cela ne nous présage rien de bon." Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

"Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles avec des cris de *Vive l'empereur!* plus forts qu'on ne[16] l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

"Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait derrière leur parapet à demi-détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans

une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

"Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. "Voilà la danse qui va commencer,[17] s'écria mon capitaine. Bonsoir." Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

"Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds: sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

"A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet en criant: *Vive l'empereur!* il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net[18] de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps[19] au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient enterrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

"Le colonel était renversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui: je m'approchai: "Où est le plus ancien capitaine?"[20] demanda-t-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très-expressive. — "Et le plus ancien lieutenant? — Voici mon-

sieur qui est arrivé d'hier,"[21] dit le sergent d'un ton tout à fait calme. — Le colonel sourit amèrement. — "Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C—— va vous faire soutenir. — Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé? — *Flambé*, mon cher, mais la redoute est prise."

MÉRIMÉE (b. 1802).

XXXIV. LE GARÇON DE MOULIN.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,[1]
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Quand l'eau verte bat les palettes
  De ma roue et les chasse en l'air,
Quand retombent en gouttelettes
  Les flots de moire et d'argent clair;[2]
Je ne songe qu'à mon amie;
  Elle est *fine* comme un bouleau;
  Ses yeux ont la couleur de l'eau;
Mais sa joue est un peu blêmie.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour
Tra la la la, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Pendant que ma mie[3] est à coudre
  Et pique son joli doigt blanc,
Je regarde ma meule moudre,
  Toujours tournant, grondant, roulant

Mon Dieu ! que l'eau du moulin gèle,
Si, pendant que je veille au grain,
Le cœur de quelque beau voisin
Allait faire tic tac chez elle.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour ;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Si j'avais sur une rivière
Un joli moulin battant l'eau,
Dès demain, j'aurais ma meunière
Installée en mon gai château.
De soie et de toilette fine
Je la nipperais joliment ;[4]
Quelques jours de bon traitement
Auraient bientôt rougi sa mine.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour ;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Elle aurait cent aunes de toile,
Autant qu'on en peut employer,
Une chaîne en or, un beau voile,
Une grande armoire en noyer,
Douze chaises de fine paille,
Un lit avec un baldaquin :
Il faut savoir user le gain[5]
Et s'amuser quand on travaille.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour
Tra la la la, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour

Jeannette aurait une couronne
  De beaux enfants, dans quelque temps ;
Ainsi le cerisier boutonne,
  Ainsi l'oiseau niche au printemps ;
Mais hélas ! au clair de la lune,
  Comme chez Pierrot [6] j'ai rêvé ;
  Mon père ne m'a pas trouvé
Sur le chemin de la fortune.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour ;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

Mon amour me tourne la tête,
  Je sens que j'en deviendrai fou,
Quand même j'obtiendrais Jeannette,
  Que peut-on faire sans un sou ?
Je veux trouver une machine
  Pour scier d'un coup la moisson,
  Ou pour changer un sac de son
En un sac de blanche farine.

Tic tac, tic tac, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour ;
Tra la la la, j'ai de l'amour,
  Tic tac, tic tac, pour plus d'un jour.

DUPONT (b. 1821).

XXXV. LES PREMIÈRES LECTURES.

Un livre a toujours été pour moi un conseil, un consolateur éloquent et calme dont je ne voulais pas épuiser vite les ressources, et que je gardais pour les grandes occasions. Oh! quel est celui de vous qui ne se rappelle [1] avec amour les premiers qu'il a dévorés ou savourés. La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années? n'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous la vîtes pour la première fois, le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement. Oh! que la nuit tombait vite sur ces pages divines! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante! C'en est fait,[2] les agneaux bêlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent devant le vague de l'air,[3] comme tout à l'heure [4] les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante; la côte est rude; [5] vous êtes couvert de sueur; mais vous aurez beau faire,[6] vous arriverez trop tard; le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique, qui vous aime, aura retardé le coup de cloche autant que possible; vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère,[7] inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres,[8] vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous sera plus sensible [9] qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée,[10] et que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et

une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin*[11] ou *Robinson Crusoé!* Oh! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! ô ma vallée noire! ô Corinne![12] ô Bernardin de Saint-Pierre![13] ô l'Iliade! ô Millevoye![14] ô Atala![15] ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien! qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise! . . .

GEORGE SAND (b. 1804).

XXXVI. UNE CHASSE A L'OURS.

GUILLAUME Mona était un pauvre paysan du village de Fouly, près de Martigny.[1]

Un ours venait toutes les nuits voler ses poires, car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de cresanes. Qui est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes? Or, le paysan de Fouly préférait aussi par malheur les cresanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos;[2] il prit, en conséquence, son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût. Vers les onze heures,[3] un rugissement retentit dans la montagne. "Tiens,[4] dit-il, il y a un ours dans les environs." Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, mais si rapproché que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre terre,[5] n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires, et non pour lui que l'ours venait.

Effectivement, l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avançant en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation[6] telle qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours.

Cependant l'homme était un brave . . . et il avait dit tout bas en voyant l'ours s'en aller: « C'est bon, va-t'en; mais ça ne se passera pas comme ça, nous nous reverrons."

Le lendemain, un de ses voisins qui le vint visiter le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche.

Qu'est-ce que tu fais donc là? lui dit-il. — Je m'amuse, répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît,[7] et après avoir réfléchi un instant: — Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis bon enfant, reprit François (c'était le nom du voisin). Eh bien! si tu veux, à nous deux l'ours; deux hommes valent mieux qu'un.[8]

— C'est selon,[9] dit Guillaume, et il continua de scier son troisième lingot.

— Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi seul, et nous ne partagerons que la prime et la chair.

— J'aime mieux tout, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de

l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— Tu es libre. Et Guillaume, qui avait achevé de scier ces trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

— Il paraît que tu prendras ton fusil de munition, dit François.

— Un peu ![10] Trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

— Cela gâte la peau.

— Cela tue plus roide.[11]

— Et quand comptes-tu faire ta chasse ?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas ?

— Non.

— Je te préviens que je vais chercher la trace !

— Bien du plaisir !

— Nous deux, dis ?[12]

— Chacun pour soi.

— Adieu, Guillaume !

— Bonne chance, voisin !

Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

— Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête ; ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux.[13]

— Chacun pour soi, dit Guillaume.

Le voisin ne put rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui

demander où il allait, car Guillaume n'était pas homme à rendre des comptes à une femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivit jusqu'au moment où il s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et, n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit [14] bientôt tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route ordinaire; il avait, au contraire, décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais,[15] parut de son côté ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine, que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit

du coup de fusil chargé à double charge et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé [16] sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine; il vit l'ours blessé, après avoir fait un long circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit a lui. Il fit un signe de croix, recommanda son âme à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait [17] se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent [18] qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

— Prends garde à toi, Guillaume! prends garde! s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami, car il vit bien que, si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu: l'ours l'avait éventé. Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes ses demandes de secours aux hommes: A moi!!! . . .[19]

Puis rien, pas même une plainte, ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait; la pente du terrain précipi-

tait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait,[20] il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre foulant aux pieds le corps de Guillaume, et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie[21] qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume, s'il n'était pas mort, car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi; ils étaient si près l'un de l'autre que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer; François le sentit bourrer avec son poitrail[22] le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gâchette; le coup partit.

L'ours tomba à la renverse; la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner, en hurlant, sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre; c'étaient des os et de la chair meurtrie; la tête était dévorée presque entièrement.

A. Dumas (b. 1808).

XXXVII. LE CHIEN DU LOUVRE.[1]

Passant, que ton front se découvre:[2]
Là plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami![3]

C'était le jour de la bataille:
Il s'élança sous la mitraille;
Son chien suivit.

Le plomb tous deux vint les atteindre
Est-ce le maître qu'il faut plaindre?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et de sa tête blanche
Le caressant;
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule;[5]
Le chien respecté par la foule
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,[6]
En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine,
Blessé de Juillet, il se traîne
Tout en boitant;[7]
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître;
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne peut le distraire
De son ennui;[8]
Et fuyant la main qui l'attire,[9]
Avec tristesse il semble dire:
"Ce n'est pas lui."

Quand sur ces touffes d'immortelles
Brillent d'humides étincelles,[10]
Au point du jour,

Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Aux vents des nuits, quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende ;
Il gronde, il pleure, et lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait pour soulever la pierre
Un vain effort ;
Puis il se dit comme la veille :
Il m'appellera, s'il s'éveille.
Puis il s'endort.

La nuit il rêve barricade :
Son maître est sous la fusillade
Couvert de sang.
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,
Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure,
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.

Quel fut son nom? C'est un mystère.
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre:
Là plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

DELAVIGNE (1793–1843).

XXXVIII. HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE.

LORSQUE mon père, Nicolas Clavel, bûcheron à Saint-Jean-des-Choux, sur la côte de Saverne, mourut au mois de juin 1837, j'avais neuf ans. Notre voisine, la veuve Rochard, me prit chez elle quinze jours ou trois semaines, et personne ne savait ce que j'allais devenir. La mère Rochard ne pouvait pas me garder; elle disait que nos meubles, notre lit et le reste ne payeraient pas les cierges de l'enterrement, et que mon père aurait bien fait de m'emmener avec lui.

En entendant cela, j'étais effrayé; je pensais:

"Mon Dieu! qui est-ce qui voudra me prendre?"

Durant ces trois semaines, nous cherchions des myrtilles et des fraises au bois, pour les vendre en ville, et je pouvais bien en ramasser cinq ou six chopines par jour; mais la saison des myrtilles passe vite, la saison des faînes arrive bien plus tard, en automne, et je n'avais pas encore la force de porter des fagots.

Souvent l'idée me venait que j'aurais été bien heureux de mourir.

A la fin de ces trois semaines, un matin que nous étions sur notre porte, la mère Rochard me dit:

"Tiens, voilà ton cousin Guerlot, le marchand de poisson; qu'est-ce qu'il vient donc faire dans ce pays?"

Et je vis un gros homme trapu, la figure grasse et grêlée, le nez rond, un grand chapeau plat sur les yeux et des guêtres à ses jambes courtes, qui venait.

" Bonjour, monsieur Guerlot," lui dit la mère Rochard.

Mais il passa sans répondre, et poussa la porte de la maison de mon père, en criant :

" Personne ? "

Ensuite il ouvrit les volets, et presque aussitôt une grande femme rousse, en habit des dimanches, le nez long et la figure rouge, entra derrière lui dans la maison. La mère Rochard me dit :

" C'est ta cousine Hoquart, elle vend aussi du poisson ; s'ils trouvent quelque chose à pêcher chez vous, ils seront malins."

Et de minute en minute d'autres arrivaient : M. le juge de paix Dolomieu, de Saverne ; son secrétaire, M. Latouche, des cousins et des tantes, tous bien habillés ; et seulement à la fin notre maire, M. Binder, avec son grand tricorne et son gilet rouge. Comme il passait, la mère Rochard lui demanda :

" Qu'est-ce que tous ces gens-là viennent donc faire chez Nicolas Clavel, monsieur le maire ?

— C'est pour l'enfant," dit-il en s'arrêtant, et me regardant d'un air triste.

Et voyant que j'étais honteux à cause de ma pauvre veste déchirée, de mon vieux pantalon, de mes pieds nus, il dit encore :

" Pauvre enfant ! "

Ensuite il entra. Quelques instants après, la mère Rochard me fit entrer aussi, pour voir ce qui se passait, et j'allai me mettre sous la cheminée près de l'âtre.

Tous ces gens étaient assis autour de notre vieille table, sur les bancs, se disputant entre eux, reprochant à mon père et à ma mère de s'être mariés, de n'avoir rien amassé, d'avoir été des fainéants, et d'autres choses pareilles que je savais bien être fausses, puisque mon pauvre père était mort à la peine.[1] Tantôt l'un, tantôt l'autre se mettait à crier ; personne ne voulait me

prendre. M. le juge de paix, un homme grave, le front haut, les écoutait; et de temps en temps, quand ils criaient trop, il les reprenait en leur disant: — que je n'étais pas cause de ce malheur . . .; que les reproches contre mon père et ma mère ne servaient à rien . . .; qu'on devait tout pardonner aux malheureux, quand même ils auraient eu des torts . . .; qu'il fallait surtout songer aux enfants, etc.; — mais la fureur chaque fois devenait plus grande. Moi, sous la cheminée, je ne disais rien, j'étais comme un mort. Aucun de ceux qui criaient ne me regardait.

"Il faut pourtant s'entendre, dit à la fin M. le juge de paix. Voyons . . . Cet enfant ne peut pas rester à la charge de la commune . . . Vous êtes tous des gens riches . . . aisés . . . Ce serait une honte pour la famille. Monsieur Guerlot, parlez."

Alors le gros marchand de poisson se leva furieux, et dit:

"Je nourris mes enfants, c'est bien assez!

— Et moi je dis la même chose, cria la grande femme rousse. Je nourris mes enfants; les autres ne me regardent pas."

Et tous se levaient, en criant que c'était une abomination de leur faire perdre une journée pour des choses qui ne les regardaient pas. Le juge de paix était tout pâle. Il dit encore.

"Cet enfant vous regarde pourtant plus que la commune, je pense; c'est votre sang! S'il était riche, vous seriez ses héritiers, et je crois que vous ne l'oublieriez pas.

— Riche, lui! criait le marchand de poisson, ha! ha! ha!"

Moi, voyant cela, j'avais fini par sangloter; et, comme le juge de paix se levait, je sortis en fondant en larmes. J'allai m'asseoir dehors, sur le petit banc, à la porte. Les cousins et les cousines sortaient aussi d'un air de ne pas me voir. Mon cousin Guerlot soufflait dans ses joues, en s'allongeant les bretelles sous sa capote avec les pouces, et disait:

"Il fait chaud . . . une belle journée! Hé! commère Hoquart?

— Quoi?

— On pêche l'étang de Zeller après-demain; est-ce que nous serons de moitié?"

Ils s'en allaient tous à la file, le juge de paix, le greffier, le maire, les cousins, les cousines; et la mère Rochard disait:

"Te voilà bien maintenant . . . Personne ne te veut!"

Je ne pouvais plus reprendre haleine, à force de pleurer. Et pendant que j'étais là, la figure toute mouillée, j'entendais les parents s'en aller, et quelqu'un venir par en haut,[2] en descendant la ruelle des Vergers au milieu du grand bourdonnement des arbres et de la chaleur.

"Hé! bonjour, mère Balais, s'écria la mère Rochard. Vous venez donc tous les ans acheter nos cerises?

— Hé! dit cette personne, mais oui. Je ne fais pas les cerises, j'en vends; il faut que je les achète pour les vendre.

— Sans doute. Et sur les arbres on les cueille plus fraîches."

Je ne regardais pas, j'étais dans la désolation.

Comme cette personne s'était arrêtée, je l'entendis demander:

"Pourquoi donc est-ce que cet enfant pleure?"

Et tout de suite la mère Rochard se mit à lui raconter que mon père était mort, que nous n'avions rien, que les parents ne voulaient pas de moi et que j'allais rester à la charge de la commune. Alors je sentis la main de cette personne me passer dans les cheveux lentement, pendant qu'elle me disait comme attendrie:

"Allons! regarde un peu . . . que je te voie."

Je levai la tête. C'était une grande femme maigre, déjà vieille, le nez assez gros, avec une grande bouche et des dents encore blanches. Elle avait de grandes boucles d'oreilles en anneaux, un mouchoir de soie jaune autour de la tête, et un panier de cerises sous le bras. Elle me regardait en me passant toujours sa longue main dans les cheveux, et disait:

"Comment, ils ne veulent pas de lui? Mais c'est un brun superbe . . . Ils ne veulent pas de lui?

— Non, répondait la mère Rochard.

— Ils sont donc fous?

— Non, mais ils ne veulent pas de cette charge.

— Une charge? . . . un garçon pareil! Tu n'as rien? Tu n'es pas bossu? . . . Tu n'es pas boiteux?"

Elle me tournait et me retournait, et s'écriait comme étonnée: "Il n'a rien du tout!"

Ensuite elle me disait:

"Est-ce que tu as besoin de pleurer, nigaud? Oh! les gueux . . . ils ne veulent pas d'un enfant pareil?"

Notre maire, qui revenait après avoir reconduit M. le juge de paix au bas du village, dit aussi:

"Bonjour, madame Balais."

Et elle, se tournant, s'écria:

"Est-ce que c'est vrai qu'on ne veut pas de ce garçon?

— Mon Dieu! oui, c'est vrai, répondit le maire; il reste à la charge de la commune.

— Eh bien! moi, je le prends.

— Vous le prenez? dit le maire en ouvrant de grands yeux.

— Oui, je le prends à mon compte, si la commune veut, bien entendu.

— Oh! la commune ne demande pas mieux."

En entendant cela, la vie me revenait. Je glorifiais en quel que sorte le Seigneur, pendant que cette dame m'essuyait la figure et me demandait:

"Tu as mangé?"

La mère Rochard répondit que nous avions mangé notre soupe aux pommes de terre le matin.

Alors elle sortit de sa poche un morceau de pain blanc qu'elle me donna, et dit:

"Prends aussi des cerises dans mon panier, et allons-nous-en.

— Attendez que je lui donne son paquet, s'écria la mère Rochard, en courant chercher dans un mouchoir mes souliers et mes habits des dimanches. — Voilà! je n'ai plus rien à toi," dit-elle en me donnant le paquet.

Et nous partîmes.

"Ah! l'on ne voulait pas de toi! disait la dame; faut-il qu'on

trouve[3] des gens bêtes dans le monde? Ça fait suer, parole d'honneur! ça fait suer. Comment t'appelles-tu?

— Je m'appelle Jean-Pierre Clavel, madame.

— Eh bien! Jean-Pierre, je te garde, et bien contente encore de t'avoir. Prends-moi la main."

Le lendemain, de grand matin, la mère Balais s'habilla d'une manière tout à fait magnifique. Quand je sortis de ma chambre sur les sept heures, je la vis avec une grande robe chamarrée de fleurs vertes; elle s'était fait deux grosses boucles sur les oreilles avec ses cheveux gris touffus, elle avait un gros bonnet blanc, et cela lui donnait une figure très-respectable.

" Assieds-toi, Jean-Pierre, dit-elle, et déjeunons. Nous partons dans une demi-heure."

Elle me fit mettre ensuite une chemise blanche,[4] mes souliers neufs et ma veste de velours; elle ouvrit son grand coffre et en tira un châle très-beau qu'elle s'arrangea sur les épaules devant notre petit miroir; les franges traînaient presque à terre, au bas de la robe. Et quand tout fut prêt, elle me dit de venir.

Je n'avais vu jamais d'école à Saint-Jean-des-Choux, cela me rendait inquiet; mais comme madame Balais descendait devant moi, j'étais bien forcé de la suivre.

En bas, dans la petite allée sombre, madame Dubourg, se penchant à la porte de sa cuisine, nous regarda sortir tout étonnée. Dehors, la mère Balais me prit par la main et me dit:

" Tu commenceras par ôter ton bonnet en entrant."

Et nous descendîmes la petite rue des Trois-Quilles derrière le jardin de M. le juge de paix, puis celle du Fossé-des-Tanneurs. Tout à coup, en face d'une vieille maison qui faisait le coin de deux rues, j'entendis une foule de voix crier ensemble: B-A BA!—B-E BE!—B-I BI! ainsi de suite. Les vitres de la vieille maison en tremblaient; et parmi ces voix d'enfants, une autre voix terrible se mit à crier:

" Materne! . . . Attends! je me lève!"

C'était M. Vassereau qui prévenait Materne.

Nous arrivions à l'école. Rien que d'entendre cette voix, un frisson me grimpait le long du dos. En même temps, nous entrions dans une petite cour, et la mère Balais me disait :

« Arrive ! »[5]

Elle s'avançait dans une allée sombre à gauche, où je la suivis. Au bout de l'allée se trouvait une porte, avec un petit carreau dans le milieu ; c'est là qu'on entendait chanter B-A BA ! au milieu d'un grand bourdonnement.

La mère Balais ouvrit la porte. Aussitôt tout se tut, et je vis la grande salle ; les rangées de tables toutes jaunes et tachées d'encre autour, les bancs où des quantités d'enfants en sabots, en souliers, et même pieds nus, s'usaient les culottes depuis des années ; les exemples pendues à des ficelles le long des fenêtres ; le grand fourneau de fonte à droite, derrière la porte ; le tableau noir contre le mur, au fond du même côté ; et la chaire à gauche, entre deux fenêtres, où M. Vassereau, son bonnet de soie noire tiré sur la nuque, était assis, le grand martinet replié sur le pupitre. Il était là, grave, la main bien posée, les deux doigts bien tendus, en train d'écrire une exemple.[6]

Tout fourmillait d'enfants de dix à douze ans ; les grands assis autour des tables, les petits sur trois rangées de bancs, en face de la chaire. Deux ou trois, debout, tendaient leur plume au maître d'école, en répétant d'une voix traînante :

« En gros, s'il vous plaît, monsieur Vassereau !

— En moyen, s'il vous plaît, monsieur Vassereau ! »

Lui ne bougeait pas : il écrivait.

Je découvris ces choses d'un coup d'œil. Toute la salle s'était retournée pour voir qui venait d'entrer ; toutes ces figures grasses, joufflues, blondes, rousses, les cheveux ébouriffés, nous regardaient en se penchant. Comme les petits bancs s'étaient tus d'un coup, M. Vassereau leva les yeux ; il aperçut la mère Balais et moi sur la porte, et se leva, ramenant son bonnet de soie noire sur sa tête, comme pour saluer. On aurait alors entendu voler une mouche. La mère Balais dit :

"Restez couvert,[7] monsieur Vassereau."

Et tous deux, l'un en face de l'autre, se mirent à causer de moi. Autant[8] la mère Balais était grande et magnifique, autant le père Vassereau, habillé d'une capote marron et d'un large gilet noir, paraissait grave et sévère; il portait encore l'ancienne culotte de ratine et les larges souliers à boucles d'argent. Il avait la figure ferme, un peu pâle, le menton large, le nez droit, bien fait, les yeux bruns, une ride entre les deux sourcils; de sorte qu'avec son martinet sous le coude, tout cela ne lui donnait pas un air tendre, et que je pensais:

"Si c'est lui qui doit m'apprendre les quatre règles, il faudra faire bien attention."

Nous étions donc au milieu de la salle, et toute l'école écoutait. M. Vassereau paraissait avoir un grand respect pour madame Balais, qui relevait fièrement la tête, et qui lui dit:

"Je vous amène ce garçon, monsieur Vassereau; c'est un enfant de Saint-Jean-des-Choux, — que j'ai pris, parce que des parents malhonnêtes l'avaient abandonné, — et que je veux faire bien élever. Vous aurez soin de lui . . . vous lui montrerez tout ce qu'un homme doit savoir . . . Je suis sûre qu'il profitera de vos leçons.

— S'il n'en profite pas, répondit le père Vassereau en me jetant un regard de côté, ce sera de sa faute, car j'emploierai tous les moyens."

Et me regardant en face:

"Comment t'appelles-tu? me dit-il.

— Jean-Pierre, monsieur.

— Et ton père?

— Mon père s'appelait Nicolas Clavel.

— Eh bien! Clavel, qu'est-ce que tu sais? Est-ce que tu connais tes lettres?

— Non, monsieur.

— Alors, assieds-toi là, sur le petit banc. Gossard, tu lui prêteras ton *Abc;* vous lirez ensemble dans le même."

Pendant que cela se passait et que M. Vassereau me parlait de la sorte, cinq ou six grands, au lieu de travailler, riaient entre eux, et je vis quelque chose en ce moment qui m'affermit beaucoup dans mes bonnes résolutions. Le père Vassereau, en entendant rire, avait tourné la tête, et il avait vu le rouge Materne qui faisait des signes à Gourdier.

Alors, sans rien dire, il était allé le secouer par l'oreille, qui s'allongeait et se raccourcissait. Il n'avait pas l'air fâché; mais le fils Materne ouvrait la bouche jusqu'au fond du gosier avec des yeux tout ronds, et soupirait tellement qu'on l'entendait dans toute la salle, où chacun se remit bien vite à travailler.

" Eh bien! madame Balais, dit le père Vassereau en revenant d'un air tranquille, vous pouvez compter sur moi; ce garçon profitera de mes conseils, je réponds de lui. — Clavel, va t'asseoir où je t'ai dit."

J'allai m'asseoir au bout du petit banc, en pensant:

" Oh! oui, je profiterai . . . il faut que je profite!

— Allons, monsieur Vassereau, c'est entendu, dit la mère Balais. Pour le reste, ça me regarde."

Ils sortirent ensemble dans la petite allée; et, pendant qu'ils étaient dehors, tout le monde se retourna, riant, s'appelant, se jetant des boules de papier. Mais à peine le pas lent de M. Vassereau commençait-il à revenir, qu'on se pencha sur les tables en faisant semblant d'écrire ou d'apprendre sa leçon. Lui, jeta les yeux à droite et à gauche et se remit dans sa chaire en disant:

" Commencez l'*Abc*. — Clavel, tu vas suivre sur l'*Abc* de Gossard."

Aussitôt on se mit à chanter ensemble l'*Abc*, et je suivis avec une grande attention, sans oser même regarder celui qui me montrait les lettres.

Le père Vassereau taillait les plumes. De temps en temps, il faisait le tour de la salle, son martinet sous le bras, et regardait l'ouvrage des grands. Quand les lettres étaient mal formées, il les appelait ânes, et corrigeait lui-même leurs fautes. Une demi-

heure avant la fin de l'école, il se rasseyait dans sa chaire et criait aux petits :

" Arrêtez ! "

Ensuite commençait la récitation des leçons :

" Qu'est-ce que la grammaire ? — Qu'est-ce que l'article ? — Qu'est-ce que le verbe ? " etc. — Il prenait aussi quelquefois les petits et leur demandait les lettres. Sur le coup de dix heures le matin, sur le coup de quatre heures le soir, le premier de la première classe récitait la prière, et quand on l'entendait dire : " Ainsi soit-il ! " toute l'école dégringolait des bancs, et se sauvait,[9] le sac au dos ou le cahier sous le bras, en criant et se réjouissant jusqu'à la maison.

Cent fois M. Vassereau nous avait défendu de crier, mais dehors on n'avait plus peur, et puis il faut bien que les enfants respirent.

Le premier jour, quand on se mit à réciter la prière et à sortir en disant : " Bonjour, monsieur Vassereau ! " je fus si content d'être dehors, que j'arrivai chez nous d'un trait, et que je grimpai nos trois étages, en criant :

" C'est fini ! "

Le père Antoine Dubourg ne pouvait s'empêcher de rire ; et le vieux vitrier Rivel lui-même me regardait monter l'escalier avec ses grosses besicles, le nez en l'air,[10] et disait à sa femme :

" Tiens, Catherine, voilà le plus beau temps de la vie ; on ne pense pas au déjeuner, au dîner ; quand l'école est finie, on a gagné sa journée. Ce temps-là ne reviendra plus."

La mère Balais était aussi bien contente.

Depuis ce jour, je connaissais l'école : je connaissais la manière de chanter en traînant B-A BA, d'observer les plus petits mouvements de M. Vassereau, et d'avoir l'air de suivre avec Gossard, en regardant voler les mouches.

Le matin, aussitôt l'école finie, j'allais trouver la mère Balais dans notre baraque, sur la place ; elle me demandait presque toujours :

"Eh bien! Jean-Pierre, ça marche?"[11]

Et je répondais:

"Oui, mais c'est dur tout de même.

— Hé! faisait-elle, tout est dur dans ce monde. Si les pommes et les poires roulaient sur la grande route, on ne planterait pas d'arbres; si le pain venait dans votre poche, on ne retournerait pas la terre, on ne sèmerait pas le grain, on ne demanderait pas la pluie et le soleil, on ne faucillerait pas, on ne mettrait pas en gerbes, on ne battrait pas en grange, on ne vannerait pas, on ne porterait pas les sacs au moulin, on ne moudrait pas, on ne traînerait pas la farine chez le boulanger, on ne pétrirait pas, on ne ferait pas cuire; ce serait bien commode, mais ça ne peut pas venir tout seul, il faut que les gens s'en mêlent. Tout ce qui pousse seul ne vaut rien, comme les chardons, les orties, les épines, et les herbes tranchantes au fond des marais. Et plus on prend de peine, mieux ça vaut; comme pour la vigne au milieu des pierrailles,[12] sur les hauteurs, où l'on porte du fumier dans des hottes; c'est aussi bien dur, Jean-Pierre, mais le vin est aussi bien bon. Si tu voyais, en Espagne, dans le midi de la France et le long du Rhin, comme on travaille au soleil pour avoir du vin, tu dirais: "C'est encore bien heureux de rester assis à l'ombre, et d'apprendre quelque chose qui nous profitera toujours!" Maintenant je te fais retourner et ensemencer par le père Vassereau, et plus tard qui est-ce qui coupera le grain? qui est-ce qui aura du pain sur la planche? c'est toi! Je fais cela parce que tu me plais, mais il faut en profiter. Je ne suis peut-être pas là pour longtemps. Profite, profite! . . ."

Ces choses m'attendrissaient, et je me donnais de la peine; j'aurais voulu tout savoir, pour réjouir la mère Balais.

Il faut dire aussi que M. Vassereau n'était pas mécontent de moi, car au bout d'une semaine je connaissais mes lettres, et même il disait tout haut:

"Regardez ce Clavel, un garçon de Saint-Jean-des-Choux, il connaît ses lettres dans une semaine, au lieu que ce grand âne

rouge de Materne et ce pendard de Gourdier, depuis trois ans n'ont encore appris qu'à dénicher des merles et à déterrer des carottes dans les jardins après la classe. Ah ! les gueux . . . ah ! la mauvaise race ! "

Il se fâchait en parlant, et finissait par tomber dessus, de sorte que l'école était remplie de cris terribles. M. Vassereau répétait sans cesse :

" Si vous êtes pendus un jour, on ne pourra pas me faire de reproches ; car, Dieu merci ! je m'en donne de la peine pour vous redresser. J'use plus de martinets pour ces Gourdier et ces Materne, que pour tous les autres ensemble ; et encore ça ne sert à rien, ils deviennent de pire en pire, et tous les jours on vient se plaindre près de moi, comme si c'était ma faute."

C'est vers ce temps que M. Vassereau me mit dans la troisième classe des grands, et qu'il me dit :

" Tu préviendras madame Balais de t'acheter une ardoise pour écrire en gros."

La mère Balais eut une véritable satisfaction d'apprendre que j'avançais.

" Je suis contente de toi, Jean-Pierre, me dit-elle ; tu me feras honneur."

Tous les gens de la maison, et madame Madeleine elle-même, avaient fini par s'habituer à me voir ; on ne criait plus contre moi. La petite Annette venait à ma rencontre, quand je sortais de l'école, en disant :

" Voici notre Jean-Pierre ! "

J'aurais dû me trouver bien heureux, mais j'avais toujours le cœur gros d'être enfermé ; je ne pouvais pas m'habituer à rester assis deux heures de suite sans bouger. Ah ! la vie est une chose dure, et l'on n'arrive pas pour son amusement dans ce monde.

Combien de fois, en classe, lorsque le temps était beau, que le soleil brillait entre les exemples pendues aux fenêtres ouvertes, et que de petites mouches dansaient en rond dans la belle lumière, combien de fois j'oubliais l'ardoise, l'exemple et les parafes, la

vieille salle, les camarades et la grammaire, regardant ce beau jour les yeux tout grands ouverts, comme un chat qui rêve, et me représentant la côte de Saint-Jean-des-Choux: les hautes bruyères violettes et les genêts d'or où bourdonnaient les abeilles; les chèvres grimpant à droite et à gauche dans les roches, allongeant leur long cou maigre et leur petite barbe, pour brouter un bouquet de chèvre-feuille dans le ciel pâle; les bœufs couchés à l'ombre d'un vieux hêtre, les yeux à demi fermés, mugissant lentement comme pour se plaindre de la chaleur. Et nos coups de fouet retentissant dans les échos de Saint-Witt; notre petit feu de ronces déroulant sa fumée vers les nuages; la cendre blanche où rôtissaient nos pommes de terre; puis les grands bois de sapins tout sombres, descendant au fond des vallées; le bourdonnement de l'eau, le chant de la haute grive à la nuit, les coups de hache des bûcherons dans le silence, ébranchant les arbres . . . Combien de fois . . . combien de fois je me suis représenté ces choses!

Tout à coup une voix me criait:

" Clavel, qu'est-ce que tu regardes?"

Et je frémissais, en me remettant bien vite à écrire.

Rarement M. Vassereau me frappait. Il faisait une grande différence entre ses élèves, il ne s'indignait que contre les incorrigibles. Je crois qu'il devinait mes pensées, et qu'il en avait de semblables, les jours de beau temps, pour son village.

A ceux qui viennent du grand air, aux enfants qui, durant des années, ont niché comme les oiseaux autour des bois, il faut du temps pour s'habituer à la cage, oui, il faut du temps! l'idée de la verdure leur revient toujours, et la bonne odeur des feuilles, des prés, des eaux courantes, leur arrive par-dessus les remparts.

Si nous n'avions pas eu les jeudis, je crois que je serais mort de chagrin; car, malgré les bonnes soupes de la mère Balais, je maigrissais à vue d'œil. Heureusement, nous avions les jeudis: Demain nous irons au Haut-Bar, au Géroldseck, à la Roche-Plate. Nous irons cueillir des noisettes au fond de Fiquet, nous

courrons dans l'ombre des sapins, nous grimperons, nous crierons, nous ferons tout ce que nous voudrons.

Oh! les jeudis . . . le Seigneur devrait bien en faire deux par semaine.

Les dimanches, il faillait aller à la messe et aux vêpres, la moitié de la journée était perdue.

Mais les jeudis nous partions de grand matin, et la mère Balais me disait d'avance:

"Demain, il faut que tu coures, Jean-Pierre; je ne veux pas te voir maigrir comme ça. Cette école, c'est bon . . . c'est très-bon; mais on ne peut pourtant pas s'échiner à rester assis. Les enfants ont besoin d'air. Va courir! Baigne-toi, mais prends garde d'aller dans les endroits dangereux. Avant de savoir bien nager, il faut se tenir sur les bords. Il n'y a que les bêtes qui se noient. Prends garde! mais amuse-toi bien . . . Galope, grimpe; la bonne santé passe encore avant les quatre règles;[13] c'est le principal."

Elle n'aurait pas eu besoin de me dire tout cela, car j'y pensais deux jours d'avance, et je m'en réjouissais. Nous étions trois: le petit Jean-Paul Latouche, le fils du greffier, Emmanuel Dolomieu, le fils de notre juge de paix, et moi. Annette voulait nous suivre; elle pleurait, elle m'embrassait; mais madame Madeleine ne voulait pas; et nous étions déjà bien loin dans la rue, à courir, que nous entendions encore ses grands cris et ses pleurs.[14]

Emmanuel et Jean-Paul avaient toujours quelques sous dans leur poche; moi je n'avais qu'une croûte de pain, mais je trouvais plus de noisettes, plus de brimbelles, plus de tout, et nous partagions.

Notre première idée était toujours d'aller nous baigner. Ah! la rivière de la Zorne, derrière la Roche-Plate, avec ses trembles et ses hêtres, nous connaissait bien, et je pourrais encore vous montrer le bon fond de sable, à droite du vallon de la Cible.

Quel bonheur, mon Dieu! d'arriver au bord de la roche nue;

de voir l'immense vallée au-dessous, pleine de forêts ; les grandes prairies en bas, la rivière qui frissonne sous les trembles ; le sentier creux qui descend dans le sable brûlant, entre les petites racines pendantes où filent des centaines de lézards, et de se mettre à galoper dans ce sentier bordé de hautes bruyèrès sèches !

Quel bonheur d'entrer dans les pâturages au fond à perte de vue ;[15] de bien regarder si l'on ne découvre pas un garde champêtre avec son chapeau noir et sa plaque d'étain sur le bras, et d'avancer hardiment dans l'herbe jusqu'au cou, les uns derrière les autres, pour ne laisser qu'une petite trace !

Quel plaisir d'arriver au bord de la rivière, de mettre la main dedans en criant tout bas : "Elle est chaude !" de jeter bien vite à terre sa petite blouse, d'ôter ses souliers, son pantalon, ses bas, en se cachant et riant, pendant que l'eau siffle et bouillonne sur les cailloux noirs ; puis de se lancer à la file : un . . . deux . . . trois . . . et de descendre le courant comme des grenouilles, sous l'ombre qui tremblote ; tandis que les demoiselles vertes vont en zigzag et font sonner leurs ailes sous la voûte de feuillage !

Deux ou trois jours après ma première communion, la mère Balais me demanda si j'aimais plus un métier qu'un autre. Nous étions justement à déjeuner. Je lui répondis que celui qui me plaisait le plus, c'était l'état de menuisier, parce que rien ne me faisait plus plaisir à voir que de beaux meubles, de grandes commodes, des armoires bien polies, des cadres en vieux noyer, et d'autres objets pareils.

Cela lui plut.

"Je suis contente, me dit-elle, que tu choisisses, car ceux qui prennent le premier métier venu montrent qu'ils n'ont d'idée pour aucun. Et quand on est décidé, — fit-elle en se levant, — autant partir tout de suite. Mets ton habit, Jean-Pierre, je vais te conduire chez le maître menuisier Nivoi, près de la fontaine. Tu ne pourrais jamais être en meilleures mains. Nivoi connaît la menuiserie mieux que pas un autre de la ville. C'est un homme de bon sens ; il a fait son tour de France,[16] il est même resté cinq

ou six ans à Paris. Je suis sûre que pour me faire plaisir, il te recevra d'emblée.

Je connaissais le père Nivoi depuis longtemps, avec sa veste de drap gris à larges poches carrées, où se trouvaient d'un côté le mètre et le tire-ligne, et de l'autre la grande tabatière en carton. Sa figure franche, ouverte, ses petits yeux malins me plaisaient. Je n'aurais pas choisi d'autre maître, et je m'habillai bien vite, pendant que la mère Balais mettait son châle.

Nous sortîmes quelques instants après, sans autres réflexions, et nous arrivâmes bientôt chez M. Nivoi, qui possédait une petite auberge à côté de son atelier, en face du magasin de bois et de la fontaine.

L'auberge avait pour enseigne deux chopes de bière mousseuse ; elle était toujours pleine de hussards, qui chantaient pendant que la scie et le rabot allaient en cadence.

Nous entrâmes dans l'atelier vers neuf heures. M. Nivoi, en train de tracer de grandes lignes à la craie rouge sur une planche, fut tout étonné de nous voir.

« Hé ! c'est la mère Balais ! dit-il. Est-ce que la baraque tombe ensemble ? En avant les chevilles !

— Non, la baraque est encore solide, répondit la mère Balais en riant. Je viens vous demander un autre service.

— Tout ce qui vous plaira, dans les choses possibles, bien entendu.

— Je le savais, dit la mère Balais ; je comptais sur vous. Voici Jean-Pierre que vous connaissez . . . le fils de Nicolas Clavel, de Saint-Jean-des-Choux, que je regarde comme mon propre enfant. Eh bien ! il voudrait apprendre votre état ; il est plein de bonne volonté, de courage, et, si vous le recevez, je suis sûre qu'il fera son possible pour vous contenter.

— Ah ! ah ! dit le père Nivoi d'un air grave et pourtant de bonne humeur, est-ce vrai, Jean-Pierre ?

— Oui, monsieur Nivoi, je promets de vous contenter, si c'est possible . . .

— Avec moi, c'est toujours possible, dit le vieux menuisier en déposant sa grande règle sur l'établi, et criant à la porte du cabaret :

— Marguerite ! Marguerite ! "

Aussitôt la femme de M. Nivoi, une femme assez grande, de bonne mine, habillée à la mode des paysans, ouvrit la porte et demanda :

" Qu'est-ce que c'est, Nivoi ?

— Tu vas tirer une bonne bouteille de rouge, et tu la porteras dans la chambre, là-haut, avec deux verres. Madame Balais et moi nous sommes en affaire, nous avons besoin de causer." [17]

La femme descendit à la cave ; et comme l'ouvrier de M. Nivoi, Michel Jâry, sec, maigre, décharné, la figure longue et pâle, cessait de raboter pour nous écouter, M. Nivoi lui dit :

" Hé ! Michel, ce n'est pas pour toi que je fais monter la bouteille ; tu peux continuer sans gêne, madame Balais ne t'en voudra pas à cause du bruit, ni moi non plus."

Il dit cela d'un air sérieux, en prenant une bonne prise ; et sa femme étant alors devant la porte, sur le petit escalier de bois, avec les deux verres et la bouteille :

" Mère Balais, fit-il, je vous montre le chemin."

La mère Balais et M. Nivoi étaient donc montés dans la chambre ; moi je restais en bas avec Jâry, qui continuait à raboter, allongeant ses grands bras maigres d'un air de mauvaise humeur.

Je vis tout de suite que nous ne serions pas bons camarades, car au bout d'un instant, s'étant arrêté pour rajuster le rabot, il me dit en donnant de petits coups sur la tête du tranchet :

" Allons, apprenti, commence par ramasser les copeaux et metsles dans ce panier."

Je devins tout rouge, et je lui répondis au bout d'un instant :

" Si monsieur Nivoi veut de moi, je reviendrai cette aprèsmidi, et je ramasserai les copeaux.

— Ah ! tu as peur de salir tes beaux habits, fit-il en riant.

C'est tout simple : quand on s'appelle monsieur Jean-Pierre, qu'on est le premier à l'école, qu'on connaît l'orthographe, et qu'on porte chapeau, de se baisser, ça fait mal aux reins."

Il me dit encore plusieurs autres choses dans le même genre ; comme je ne répondais pas, tout à coup la voix du père Nivoi se mit à crier de la lucarne :

« Hé ! dis donc, Jâry, mêle-toi de ce qui te regarde.[18] Je ne te donne pas cinquante sous par jour pour observer si l'on a des chapeaux ou des casquettes. Tu devrais être honteux d'ennuyer un enfant qui ne te dit rien. Est-ce que c'est sa faute, s'il n'est pas aussi bête que toi ? "

Aussitôt Jâry se remit à raboter avec fureur ; et quelques instants après la mère Balais et M. Nivoi redescendirent l'escalier.

" Eh bien ! c'est entendu, disait M. Nivoi ; Jean-Pierre viendra tout de suite après dîner et son apprentissage commencera. Je le prends pour quatre ans. Les deux premières années, il ne me servira pas beaucoup, mais les deux autres seront pour les frais d'apprentissage.

— Si vous voulez un écrit ? dit la mère Balais.

— Allons donc ! entre nous un écrit, s'écria le vieux menuisier. Est-ce que je ne vous connais pas ? "

Ils traversaient alors l'atelier.

" Arrive, Jean-Pierre," me dit la mère Balais.

Et nous sortîmes ensemble.

Dans la rue, M. Nivoi fit quelques pas avec nous, en expliquant que je devais arriver chaque matin à six heures en été, à sept en hiver ; — que j'aurais une heure à midi pour aller dîner, et que le soir à sept heures je serais libre, ainsi que toutes les journées des dimanches et grandes fêtes.

Ces choses étant bien entendues, il rentra dans l'atelier, et nous retournâmes chez nous.

Durant six ans, je restai chez le père Nivoi. Que de travail, que de tristesse, et pourtant que de bonheur aussi pendant ces longues années d'apprentissage ! Tout revit en moi, tout se

réveille! J'entends le rabot courir, la scie crier, la marteau résonner sous le grand toit de l'atelier; j'entends les verres tinter au cabaret voisin, les hussards chanter "*En avant, Fanfan la Tulipe!*" je vois les copeaux rouler sous l'établi; je les repousse du pied, les joues et le front couverts de sueur.

Et le grand Jâry, cet être pâle, maigre, les cheveux ébouriffés, je le vois aussi, je l'entends me donner des ordres: "Apprenti, le rabot! — Apprenti, les clous! — Enlève-moi cette sciure, apprenti, et plus vite que ça. — Qu'est-ce que c'est? tu te mêles d'ajuster . . . Ha! ha! de bel ouvrage! Comme c'est raboté! . . . Comme c'est scié! . . . Le patron va gagner gros avec toi . . . Il n'a qu'à faire venir du vieux chêne, pour t'apprendre à massacrer!"

Ainsi de suite. Et toujours de la mauvaise humeur, toujours des coups de coude en passant.

"Ote-toi de là, tu ne fais rien de bon!"

Quelle patience, mon Dieu! quelle bonne volonté d'apprendre il faut avoir, pour vivre avec des gueux pareils, sans foi ni loi, sans cœur ni honneur! Plus l'ouvrage est bon, plus ils le trouvent mauvais, plus l'envie leur aigrit le sang, plus ils verdissent et jaunissent. S'ils osaient vous attaquer! . . . Mais le courage leur manque. Pauvres diables! . . . pauvres diables! . . .

Voilà pourtant la vie, voilà le soutien qu'il faut attendre dans ce bas monde.

Le père Nivoi voyait la jalousie de ce mauvais gueux, et quelquefois il s'écriait:

"Hé! Michel, tâche donc d'être plus honnête avec Jean-Pierre. Tu n'as pas toujours été malin pour raboter une planche et pour enfoncer un clou; ça ne t'est pas venu tout seul . . . Il t'a fallu des années et des années. Et malgré tout, tu n'es pas encore le grand chambellan du rabot et de l'équerre, comme on disait sous l'autre;[20] tu n'as pas encore deux clefs dans le dos, qui marquent ta grandeur. S'il avait fallu attendre sur toi pour inventer les chevilles, on aurait attendu longtemps. Je te défends

d'être grossier avec l'apprenti; je ne veux pas de ça . . . Tu m'entends ?"

Malheureusement, le brave homme n'était pas toujours à l'atelier; il avait des entreprises en ville, et Jâry le voyait à peine dehors, qu'il se vengeait sur moi d'avoir été forcé d'entendre ses plaisanteries.

Au milieu de ces misères, j'avais pourtant quelques instants de bonheur, et mon attachement pour la mère Balais augmentait toujours.

Il ne s'était pas encore passé six mois, que M. Nivoi m'avait permis d'emporter des copeaux à la maison. J'en mettais dans mon tablier tant qu'il pouvait en entrer. Avec quelle joie je criais sous la porte:

"Mère Balais, voici des copeaux! nous pouvons faire bon feu, le bois ne va plus manquer!"

Elle, voyant la joie de mon cœur, faisait semblant de regarder ces copeaux comme grand'chose:

"Je n'ai jamais vu d'aussi belle flamme, disait-elle. Et puis, ça chauffe, Jean-Pierre, que c'est un véritable plaisir."

Un peu plus tard, au bout de l'année, connaissant un peu l'état, j'avais arrangé le fruitier d'une manière admirable, par couches de lattes bien solides. C'est à cela que je passais mes dimanches. Et, plus tard encore, la famille Dubourg ayant loué dans les environs de la ville un petit jardin, c'est moi qui construisis leur gloriette; c'est moi qui posai la petite charpente et qui garnis l'intérieur de paillassons, en croisant dehors le treillage pour les plantes grimpantes.

La petite Annette venait me voir et trouvait tout très-beau; madame Madeleine elle-même me faisait des compliments, et la mère Balais disait sans gêne:

"Jean-Pierre sera le meilleur ouvrier de Saverne; il sera même trop bon pour ce pays. C'est dans les capitales que les maîtres ouvriers doivent aller; c'est là qu'ils s'élèvent et qu'ils finissent même par épouser la fille d'un riche fabricant, soit en

clavecins, soit en meubles rares de toute sorte: armoires, commodes, volières. J'ai vu cela cent fois, particulièrement à Vienne en Autriche, et à Berlin, où les gens riches ont l'usage de marier leurs filles avec des ouvriers de bon sens."

Elle voyait tout en beau, parce qu'elle m'aimait.

Les Dubourg, contents de leur gloriette, ne répondaient rien; mais je voyais pourtant aux yeux de madame Madeleine qu'elle trouvait ces éloges trop grands, et qu'elle aurait bien voulu pouvoir en rabattre.

Ce qui fâchait le plus Jâry contre moi, c'étaient les copeaux; car jusqu'alors lui seul les avait pris, pour les donner à l'une de ses connaissances de la ruelle des Aveugles. — Enfin on ne peut pas contenter tout le monde.

Cela dura bien un an de la sorte. Je n'étais pas encore bien adroit dans notre métier, mais assez souvent M. Nivoi m'avait chargé de faire de petits meubles, comme les cassines qu'on nous commandait au collége, et toujours il avait paru content.

"C'est bien, Jean-Pierre, disait-il, cela peut aller; il manque encore la dernière main. Voici des jointures qui ne sont pas assez serrées, cette charnière est trop lâche . . . la serrure a pris trop de bois . . . Mais, pour un apprenti, cela marche très-bien."

Naturellement Jâry, ces jours-là, se montrait encore plus mauvais qu'à l'ordinaire; aussitôt le maître sorti de l'atelier, il tournait en moquerie ses compliments et traitait mon ouvrage de savate.[21] S'il avait pu tout casser et détraquer, il l'aurait fait volontiers; mais il n'osait pas, et regardait seulement en levant ses deux épaules maigres, et disait:

"Ah! le beau chef-d'œuvre! Écoutez comme ça s'ouvre, comme ça se ferme!"

Il faisait aller le couvercle en répétant:

"Cric! crac! c'est un meuble à musique . . . Ça crie . . . ça chante . . . ça possède tous les agréments ensemble. On peut mettre des livres dans la cassine, et jouer en même temps de la

musique au professeur . . . Continue, Jean-Pierre, tu promets, tu promets ! "

Il soufflait dans ses joues, et se tenait les deux mains sur les côtes, comme pour s'empêcher de rire.

On pense si j'étais indigné ; je voyais sa méchanceté. Si je n'avais pas eu tant d'égards pour M. Nivoi, pour la mère Balais et tout le monde, j'aurais dit à ce gueux ce que je pensais de lui.

J'avais bien de la peine à me contenir, mais un beau matin la coupe fut pleine, et je vais vous raconter les choses en détail, parce qu'il faut tout expliquer, pour que les honnêtes gens voient clairement de quel côté se trouvent les torts, et qu'ils se disent en eux-mêmes : " C'était trop . . . cela ne pouvait pas durer . . . nous en aurions fait autant."

Voici donc comment la chose finit.

Au commencement de ma troisième année d'apprentissage, quelques jours avant la Sainte-Anne, qui tombe le 27 juillet, un soir, au moment de partir, M. Nivoi me dit, après avoir regardé mon travail :

" Jean-Pierre, je suis content de toi, tu m'as rendu déjà de véritables services, et je veux te montrer ma satisfaction. Dis-moi ce qui peut te faire plaisir."

En entendant ces paroles, je sentis mon cœur battre. Jâry, qui pendait son tablier et sa veste de travail au clou, se retourna pour écouter. J'aurais bien su quoi répondre, mais je n'osais pas. Et comme j'étais là tout troublé, le père Nivoi me dit encore :

" Hé ! tu n'as jamais rien reçu de moi, Jean-Pierre ! "

En même temps il tirait de sa poche une grosse pièce de cinq francs, qu'il faisait sauter dans sa main, en disant :

" Est-ce qu'une pièce de cinq francs ne t'irait pas, pour faire le garçon ? [22] Réponds-moi hardiment ; qu'est-ce que tu penses d'une pièce de cinq francs dans la poche de Jean-Pierre ? "

Mon trouble augmentait, parce que depuis longtemps j'avais une autre idée, une idée qui me paraissait magnifique, mais qui

devait coûter cher. Je n'osais pas le dire, et pourtant, à la fin, ramassant tout mon courage, je répondis :

" Monsieur Nivoi, mon plus grand bonheur est d'abord de savoir que vous êtes content de moi ; oui, c'est une grande joie, principalement à cause de la mère Balais . . .

— Sans doute, sans doute, fit-il attendri ; mais toi, qu'est-ce que tu voudrais, qu'est-ce que tu pourrais désirer ?

— Eh bien ! monsieur Nivoi . . . Mais je n'ose pas.

— Quoi ?

— Eh bien, ce qui me ferait le plus de plaisir, ce serait de montrer de mon travail à la mère Balais."

Et comme M. Nivoi écoutait toujours :

" Nous avons à la maison une vieille table qui boîte, lui dis-je, une table ronde et pliante ; il faut mettre quelque chose sous un pied, pour l'empêcher de boîter. Et si c'était un effet de votre bonté de m'en laisser faire une autre, elle arriverait juste pour la Sainte-Anne.

— Oh ! oh ! s'écria le père Nivoi d'un air à moitié de bonne humeur, à moitié fâché, sais-tu bien ce que tu me demandes ? Une table, une table ronde ; du vieux noyer encore, bien sûr ?

— Oh non ! en chêne.

— En chêne . . . c'est bon . . . en chêne . . . mais . . . et ton travail pendant huit jours, dix jours, tu comptes ça pour rien !

— Oh ! je travaillerais le soir, monsieur Nivoi, je reviendrais après la journée deux ou trois heures."

Alors il parut réfléchir et toussa deux ou trois fois dans sa main sans répondre, et seulement ensuite il dit :

" C'est pour la fête de la mère Balais ?

— Oui.

— Et cette idée t'est venue comme ça ?

— Oui, ce serait mon plus grand bonheur.

— Eh bien ! soit, fit-il, j'y consens ; tu travailleras le soir, et je te laisse le choix du bois. Arrive, il ne fait pas encore nuit, entrons au magasin."

Aussitôt Jâry sortit et nous entrâmes au magasin. Il y avait de belles planches, et je regardais du vieux poirier qui m'aurait bien convenu, mais c'était trop cher. Je venais de prendre du chêne, quand M. Nivoi s'écria :

"Bah ! puisque nous sommes en train de faire de la dépense, autant que ce soit tout à fait bien.[23] Moi, Jean-Pierre, à ta place, je choisirais ce poirier."

Cela me fit une joie si grande, que je ne pus seulement pas répondre ; je pris la planche sur mon épaule, et nous rentrâmes dans l'atelier, où je la posai contre le mur. Tout ce que j'avais souhaité depuis deux ans arrivait. Je me représentais le bonheur de la mère Balais.

Je voyais déjà dans cette planche les quatre pieds, le dessus, le tour ; je voyais que ce serait très-beau, que j'en aurais même de reste, et tout cela me serrait le cœur à force de contentement et d'attendrissement. Il ne m'était jamais rien arrivé de pareil ; et dans le moment où je sortais en refermant l'atelier, M. Nivoi, qui voyait sur ma figure tout ce que je pensais, me demanda :

"Est-ce que tu reviendras travailler ce soir ?

— Oh ! oui, monsieur Nivoi, si vous voulez bien.

— Bon, bon, on mettra de l'huile dans la lampe."

Je retournai chez nous tellement heureux, que j'arrivai dans notre petite allée sans le savoir. Je ne pensais plus qu'à ma table, et, tout de suite après le souper, j'allai prendre mes mesures et me mettre au travail.

Le plan de cette table était si bien dans ma tête que, au bout du troisième jour, toutes les pièces se trouvaient découpées et dégrossies ; il ne fallait plus que les assembler, les raboter et les polir. M. Nivoi, deux ou trois fois le soir, vint me voir à l'œuvre ; il examinait chaque pièce l'une après l'autre sur toutes les faces, en fermant un œil, et finalement il me dit :

"Eh bien ! Jean-Pierre, maintenant que l'ouvrage avance, je dois te dire que tu as joliment profité de tes deux ans d'apprentissage, et que, pour être juste, au lieu de recevoir du vieux poirier, c'est toi qui me devrais encore du retour."

Je pétillais de joie, cela m'entrait jusque dans les cheveux.

"Enfin, dit-il, j'espère que tu me récompenseras par ton travail.

— Monsieur Nivoi, je serai votre ouvrier tant que vous voudrez ! m'écriai-je ; je ne mérite pas vos bontés.

— Tu les mérites cent fois, dit-il ; tu es un bon ouvrier, un brave cœur, et, si tu continues, tu seras un honnête homme. Va, mon enfant, la mère Balais sera contente, et je le suis aussi."

Il sortit alors, et cette nuit j'avançai tellement l'ouvrage, que toutes les pièces étaient jointes vers les dix heures, excepté le dessus. Le lendemain je fis le dessus ; je repassai tout à la couronne de prêle, et j'appliquai le vernis pour commencer à polir la nuit suivante.

Personne ne savait rien de tout cela chez nous ; la surprise et la joie devaient en être d'autant plus grandes. Mon cœur nageait de bonheur. Je n'avais qu'une crainte, c'était qu'on apprît quelque chose par hasard ; et plus le moment approchait, plus mon inquiétude et ma satisfaction augmentaient.

Jâry, durant ces huit jours, n'avait rien dit ; seulement il serrait les dents et me regardait d'un mauvais œil. Moi, je ne disais rien non plus.

Ma table déjà construite se trouvait dans un coin éloigné de l'établi. En entrant, le matin du jour où je devais commencer à polir, je regarde pour voir si le vernis avait séché, et qu'est-ce que je vois ? un trou gros comme les deux poings dans la planche du milieu sur le bord. — Je devins tout pâle, et je tournai la tête. Jâry riait en dessous.

" Qu'est-ce qui a fait ça ? lui dis-je.

— C'est le gros rabot, répondit-il en éclatant de rire ; il ne faut pas mettre les beaux ouvrages sous la planche aux rabots, parce que quand les rabots tombent, ils font des trous.

— Et qu'est-ce qui a fait tomber le gros rabot ?

— C'est moi, dit-il en riant plus fort ; j'en avais besoin."

A peine avait-il répondu : " C'est moi ! " que je tombai sur le

gueux comme un loup. J'avais la tête de moins que lui, ses mains étaient larges deux fois comme les miennes, mais du premier coup il fut culbuté, les jambes par-dessus la tête, et je lui posai les genoux sur la poitrine, pendant qu'il me serrait en criant :

« Ah ! brigand . . . ah ! tu oses ! . . .

— Oui, j'ose, lui dis-je," en écumant et lui donnant des coups terribles sur la figure.

Nous roulions dans les copeaux, il allongeait ses larges mains calleuses pour m'étrangler ; mais ma fureur était si grande, que malgré sa force j'avais presque fini par l'assommer, lorsque le père Nivoi et trois hussards accoururent à nos cris, et m'arrachèrent de dessus lui, comme un de ces dogues qu'il faut mordre pour les faire lâcher. Ils me tenaient en l'air par les bras et les jambes, j'avais des tremblements et des frémissements.

Le grand Jâry se leva en criant :

"Je te rattraperai !"

Mais à peine avait-il dit : "Je te rattraperai !" que je me lâchai d'une secousse, et que je le bousculai sur la table comme une plume. Il criait :

"A l'assassin ! . . . à l'assassin ! . . ."

Il fallut m'arracher encore une fois, et m'entraîner dans la chambre voisine. Le père Nivoi demandait :

"Qu'est-ce que c'est ?

Alors, fondant en larmes, je lui dis :

"Il a cassé ma table exprès.

— Ah ! il a cassé ta table ! fit-il ; le gueux . . . le lâche ! . . . Ah ! il a cassé ta table exprès . . . Eh bien ! tu as bien fait, Jean-Pierre. Mais il peut se vanter d'en avoir reçu . . .[24] Voilà pourtant la colère d'un honnête homme qu'on vole."

Les hussards me regardaient tout surpris et se disaient entre eux :

"Tonnerre ! c'est pire qu'un chat sauvage !"

La femme de M. Nivoi venait de porter dans l'atelier un

baquet d'eau fraîche, où Jâry se lavait la figure. Je l'entendais gémir ; il disait :

« Je ne travaillerai plus avec ce brigand, il a voulu m'assassiner.»

En même temps, il sanglotait comme un lâche, et M. Nivoi étant retourné le voir, lui dit :

« Tu as reçu ton compte . . . c'est bien fait. Tu ne veux plus travailler avec cet enfant, tant mieux ! C'est une bonne occasion pour moi d'être débarrassé d'un envieux, d'un imbécile. Va te faire panser chez M. Harvig. Tu pourras revenir ce soir ou demain, si tu veux, pour recevoir ton arriéré. Mais tu ne rentreras pas dans l'atelier ; tu viendras dans cette chambre, car si Jean-Pierre te voyait, il te déchirerait.

— Lui ! cria Jâry.

— Oui, lui ! Ne crie pas si haut, il est encore là ; les hussards le retiennent, mais il pourrait s'échapper.»

Nous n'entendîmes plus rien ! Quelques instants après, M. Nivoi revint en disant :

« Le gueux est parti. J'ai regardé le trou de la table ; nous allons changer tout de suite la planche du milieu, Jean-Pierre, et demain tout sera prêt pour la fête de la mère Balais. Ainsi console-toi, sois content, tout peut être réparé ce soir.»

Je me remis alors, et je fus bien étonné de voir que j'avais battu le grand Jâry. Je pensai en moi-même : « Ah ! si j'avais su cela plus tôt, tu ne m'aurais pas tant ennuyé depuis deux ans, mauvais gueux ! J'aurais commencé par où j'ai fini ; mais il vaut mieux tard que jamais.»

ERCKMANN-CHATRIAN.

La jeunesse est généreuse, sensible, brave, et les vieillards la disent prodigue, inconsidérée, téméraire. La vieillesse est ménagère, sage, prudente, et les jeunes hommes la disent avare, égoïste, poltronne.

TÖPFFER.

XXXIX. LES DJINNS.[1]

MURS, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise;
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame[2]
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.—
D'un nain qui saute
C'est le galop:
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit;—

Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns . . . ! — Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe ;
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.[8]

Ils sont tout près ! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée,
Tremble, à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée.
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve[4]
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines,
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ;—
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève,
Par instant s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or !

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas :
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit . . .
J'écoute :—.
Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.

VICTOR HUGO (b. 1802).

XL. LE HANNETON.

J'AI connu des gens élevés sur le seuil de la boutique de leur père ; ils avaient retenu de ce genre de vie certaine connaissance pratique des hommes, certain penchant musard,[1] le goût des rues, quelques trivialités d'idées, la morale et les préjugés du quartier. On en a fait des avocats, des ministres, et, dans chacune de ces vocations, ils ont apporté de ce seuil de boutique bien des éléments bons ou mauvais, toujours ineffaçables.

D'autres, en ce temps-là, je veux dire vers quinze ans, avaient leur petite chambre sur une cour silencieuse, sur des toits déserts. Ils y sont devenus méditatifs, peu au fait des affaires de la rue, assez riches d'observations privées sur un petit nombre de voisins. Ils y ont acquis une connaissance de l'homme moins générale, mais plus intime. Combien de fois aussi, privés de tout spectacle, ils ont vécu avec eux seuls, pendant que l'autre, sur son seuil, toujours récréé par la vue de quelque objet nouveau, n'avait ni le temps ni l'envie de faire connaissance avec lui-même ! Avocat ou ministre, pensez-vous que celui de la petite chambre n'aura pas une manière autre que celui du seuil ?

Et ce qu'on voit passer de son logis, et les gens qui circulent autour, et les bruits qui s'y entendent, et les objets tristes ou riants qui s'y rencontrent, et le voisinage et les cas fortuits ? Oh ! que l'éducation est une chose difficile ! Tandis qu'à lumineuse intention, sur le conseil d'un ami ou d'un livre, vous dirigez l'esprit et le cœur de votre fils vers le côté qui vous agrée, les choses, les bruits, les voisins, les cas fortuits conspirent contre vous, ou vous secondent sans que vous puissiez détruire ces influences ni vous passer de leur concours.

Plus tard, il est vrai, après vingt, vingt-cinq ans, le logement fait peu.[2] Il est triste ou gai, confortable ou délabré, mais c'est une école où les enseignements ont cessé. A cet âge l'homme fournit sa carrière,[3] il a atteint ce nuage d'avenir qui, tout à

l'heure encore, lui paraissait si lointain; son âme n'est plus rêveuse et docile; les objets s'y mirent, mais ils n'y laissent plus d'empreinte.

Pour moi, j'habitais un quartier solitaire. C'est derrière le temple de Saint-Pierre,[4] près de la prison de l'évêché. Pardessus le feuillage d'un acacia, je voyais les ogives du temple, le bas de la grosse tour, un soupirail de la prison, et au delà, par une trouée, le lac et ses rives. Quels beaux enseignements, si j'avais su en profiter! Combien la destinée m'avait favorisé entre les garçons de mon âge! si j'ai mal profité, je tire gloire néanmoins d'être issu de cette école, plus noble que celle du seuil de boutique, plus riche que celle de la chambre solitaire, et d'où devait sortir un poëte, pour peu que ma nature s'y fût prêtée.[5]

Au fait, tout est pour le mieux; car je me doute qu'à aucune époque les poëtes n'ont été heureux. En savez-vous un, parmi les plus favorisés, qui ait jamais pu étancher sa soif de gloire et d'hommages? en connaissez-vous un, parmi les plus grands, et surtout parmi ceux-là, qui ait jamais pu être satisfait de ses œuvres, y reconnaître les célestes tableaux que lui révélait son génie? Vie de leurres, de déceptions, de dégoûts! Et encore, ceci n'en est que la surface; je m'imagine qu'elle recouvre des troubles plus grands, des dégoûts plus amers. Ces têtes-là se forgent une félicité surhumaine que chaque jour déçoit ou renverse; ils voient par delà les cieux, et ils sont cloués à la terre; ils aiment des déesses, et ne rencontrent que des mortelles. Tasse, Pétrarque, Racine, âmes tendres et malades, cœurs jamais paisibles, toujours saignants ou plaintifs, dites un peu ce qu'il en coûte pour être immortels!

Ceci est l'effet et la cause. C'est parce qu'ils sont poëtes qu'ils éprouvent ces tourments; c'est parce qu'ils éprouvent ces tourments qu'ils sont poëtes. De cette lutte qui se fait en eux jaillit, comme l'éclair de la nue, cette lumière qui nous frappe dans leurs vers; la souffrance leur révèle les joies, les joies leur apprennent la souffrance, leurs désirs vivent à côté de leurs déceptions; de ce

riche chaos, de ces fécondes douleurs naissent leurs sublimes pages. Ainsi ce sont les vents orageux qui tirent de si doux sons de cette harpe solitaire.

Je m'étonne donc moins d'avoir ouï dire à un homme de sens qu'il vaut mieux être l'épicier du coin que le poëte du monde; Giraud, que Dante Alighieri.

Cette idée que je me fais du poëte, elle est si vraie, que voyez, je vous prie, à quoi prétendent tout d'abord ceux qui aspirent à cette vocation. N'est-ce point à ce trouble, à ces peines, à ce riche chaos, si possible?[6] Ainsi que l'on singe la vertu par des paroles de sainteté, ils singent, eux, la poésie par des paroles de tristesse, d'angoisse, d'ineffables douleurs; ils souffrent dans leurs vers, ils gémissent dans leurs vers, ils y traînent à vingt ans un reste éteint de vie décolorée,[7] ils y meurent: presque tous commencent par là. Ah! mon ami, il n'est pas si facile que tu penses d'être triste, malheureux, affligé; d'être tourmenté de désirs, fasciné d'extase; de décolorer sa vie, de mourir comme Millevoye![8] Ote donc ton masque, que nous voyions ta face réjouie. Pourquoi, pourquoi, mon gros camarade, ne pas suivre ta nature? Quel avantage si grand trouves-tu donc à passer pour gémissant et plaintif, pour mort et jamais enterré?

Au reste, quand je parle de fécondes douleurs, je n'entends point dire par là que tout grand poëte gémit et pleure nécessairement dans ses vers, mais, au contraire, que ses plus riantes extases recouvrent d'amers déplaisirs. Alors même qu'il nous entraîne dans un aimable Élysée, alors même qu'il peint la beauté sous ses plus célestes traits, c'est le vide de la terre qui le fait déployer son essor vers ces hauteurs fortunées; il est peintre de la santé, parce qu'il est malade; de l'été, parce qu'il erre sur les glaces; des eaux fraîches, parce que tout est aride alentour. Le malheureux goûte quelques instants d'ivresse, et il nous fait boire à sa coupe. Pour nous le nectar, pour lui la lie.

Mais voici qu'à ce propos[9] je découvre une pensée honteuse qui se cache derrière un repli de mon cerveau; c'est la pensée

que je suis bien aise, pour mes plaisirs, qu'il ait existé de ces âmes souffrantes . . . que des infortunés aient vécu de peines durant de longues années, pour laisser quelques pages, quelques strophes qui me charment, qui m'émeuvent un instant ! . . . Profond égoïsme du cœur, cruauté du plaisir qui s'immole tout à lui-même ! Mais aussi . . . Racine épicier ! Virgile détaillant ! . . . Non je n'ai pas encore assez de sens ; sur mon crâne chenu n'ont pas passé assez d'années encore. Un jour viendra, et trop tôt, où plus sensé, non moins égoïste, je tiendrai ce propos devant les jeunes hommes. Et la pensée que je radote, s'élevant dans leur cerveau, s'épandra sur leur front et ne s'arrêtera que sur leurs lèvres.

Il y a dans le cerveau beaucoup de ces pensées honteuses qui se cachent par pudeur, qui se taisent crainte de se faire honnir, qui parfois, venant à surgir hors de leur cachette, font circuler la rougeur sur les fronts honnêtes.[10] Un jour, un homme fit une battue dans son propre cerveau ;[11] il en sonda les replis ; il chercha dessus, dessous ; il visita les plus obscurs recoins, et, de ce qu'il trouva, fit un livre, le livre des *Maximes*, miroir fidèle où l'homme se voit bien plus laid qu'il ne croyait l'être.

Le duc, en cela, avait suivi la maxime de Socrate, qui exhorte l'homme à regarder dans son cerveau. *Γνῶθι σεαυτόν* (c'est du grec) ne signifie pas autre chose. Pour moi, je doute fort s'il y a beaucoup à gagner dans cette habituelle contemplation. Sur bien des choses, il vaut mieux s'ignorer soi-même. Certains, à se connaître mieux, deviendraient pires. Tel, voyant son champ ingrat au bon grain, prend l'idée de tirer parti des mauvaises herbes.[12]

Aussi je ne regarde plus tant dans mon cerveau, mais ce m'est un passe-temps des plus récréatifs que de lorgner dans celui des autres. J'y applique la loupe, le microscope, et vous ne sauriez croire ce que j'y découvre de petites particularités curieuses, sans compter les grosses qui se voient à l'œil nu, et les monstruosités qui frappent à distance. Bien fou Gall, qui prétend[13] juger du

contenu par le contenant, et du goût d'une orange par ses aspérités, d'un onguent par la boîte. Moi, j'ouvre et je goûte ; j'ôte le couvercle et je flaire.

Imaginez-vous que tous les cerveaux sont faits de même ; j'entends qu'ils ont tous le même nombre de loges, contenant les mêmes germes, ainsi qu'en toute orange même nombre de pepins habitent, même nombre de loges pareillement disposées. Mais voici que bientôt, de ces germes, les uns avortant, les autres se développant outre mesure, il résulte des disproportions d'où éclatent ces différences de caractère qui font les hommes si dissemblables.

Ce qui est curieux, c'est qu'il y a un de ces germes qui n'avorte jamais, qui s'alimente de rien comme de beaucoup, qui prend sa croissance l'un des premiers et décroît le dernier de tous ; si bien que celui-là mort, on peut être assuré que tout le reste de l'homme a cessé de vivre : c'est celui de la vanité. Je tiens ceci d'un visiteur de morts,[14] lequel m'a confié que, pour sa part, il s'en tenait à ce signe, le regardant comme plus sûr que tout autre ; en sorte qu'appelé auprès d'un défunt, il s'assurait tout d'abord qu'il n'y eût plus envie aucune de paraître,[15] aucun soin de son air, de sa pose, nul souci du regard des autres ; auquel cas, sans même tâter le pouls, il donnait son permis ; et que, pour avoir toujours pratiqué cette recette, il était convaincu de n'avoir jamais envoyé en terre un vivant, ce que, disait-il, font souvent ses confrères, lesquels s'en tiennent au pouls, au souffle, et autres signes incomplets.

Il prétendait, ce visiteur, que ce n'est pas tant selon la condition, la richesse ou la profession, que ce bourgeon-là varie ; que, si quelque chose influe, ce serait plutôt l'âge. Dans l'enfance, il n'est pas le premier à se montrer ; dans la jeunesse, il n'est pas le plus gros ; mais, dès vingt ans, c'est un tubercule respectable et vorace, qui s'alimente de tout.

J'oublie que c'est de mon logis que je voulais parler. J'y coulais dans une paix profonde les riants loisirs de ma premiere

adolescence, vivant peu avec mon maître, plus avec moi-même, beaucoup avec Eucharis,[16] avec Galatée, avec Estelle surtout.

Il y a un âge, un seul à la vérité, et qui dure peu, où les pastorales de M. de Florian ont un charme tout particulier; j'étais à cet âge. Rien ne me semblait aimable comme ces jeunes bergères; rien de naïf comme leurs phrases précieuses[17] et leurs sentiments à l'eau de rose; rien de champêtre, de rustique comme leurs élégants corsages, comme leurs gentilles houlettes à rubans flottants. A peine trouvais-je aux plus jolies demoiselles de la ville la moitié de la grâce, de l'élégance, de l'esprit, du sentiment surtout, de mes chères gardeuses de moutons. Aussi leur avais-je donné mon cœur sans réserve, et ma novice imagination se chargeait de le leur garder fidèle.[18]

Le malheur de cette passion-là, c'est que je n'osais pas m'y livrer avec sécurité; et ceci, à cause d'un entretien très-grave que j'avais eu tout récemment avec mon maître. C'était à propos de la belle conduite de Télémaque[19] dans l'île de Calypso, alors qu'il quitte Eucharis pour la vertu, laquelle conduite nous traduisions ensemble en fort mauvais latin:

Et il précipita Télémaque dans la mer . . .

Et Telemachum in mare de rupe præcipitavit, venais-je de traduire, lorsque M. Ratin, c'était mon maître, s'avisa de me demander ce que je pensais de ce procédé de Mentor.

Cette question m'embarrassa fort, tant je savais déjà qu'il ne faut point blâmer Mentor devant son précepteur. Cependant, au fond, je trouvais que Mentor s'était comporté, en cette occasion, d'une façon brutale.

"Je pense, répondis-je, que Télémaque fut bien heureux d'en être quitte pour avoir bu l'onde amère.[20]

— Vous ne comprenez pas ma question, reprit M. Ratin. Télémaque était amoureux de la nymphe Eucharis; or, l'amour est la passion la plus funeste, la plus méprisable, la plus contraire à la vertu. Un jeune homme qui aime s'adonne au relâchement

et à la mollesse ; il n'est plus bon à rien qu'à soupirer auprès d'une femme, comme fit Hercule aux pieds d'Omphale. Le procédé du sage Mentor était donc le plus admirable entre tous pour arrêter Télémaque sur les bords de l'abîme. Voilà, ajouta M. Ratin, ce que vous auriez dû me répondre."

C'est de cette façon indirecte que j'ai appris que mon cas était grave et que j'avais déjà bien dévié de la vertu ; car j'aimais Estelle tout aussi évidemment, à mes yeux, que l'autre, Eucharis. Je résolus donc, à part moi,[21] de combattre un sentiment si coupable, et qui pourrait tôt ou tard m'attirer quelque catastrophe, à en juger du moins d'après l'admiration que M. Ratin professait pour le procédé de Mentor.

Le discours de M. Ratin m'avait fait d'ailleurs une grande impression, bien moins pourtant par ce que j'en pouvais comprendre que par ce que j'y trouvais d'obscur et de mystérieux. En même temps que, pour être sage et ne pas tomber dans l'abîme, je réprimais une bien innocente ardeur, mon imagination s'attachait aux paroles sinistres de M. Ratin pour en pénétrer le sens et pour y chercher des révélations.

Ce fut là mon premier amour. S'il n'eut pas de suites, vu sa nature tout imaginaire, la façon dont il fut refoulé par le discours de M. Ratin, a imprimé à mes autres amours certains traits que l'on pourra reconnaître dans les récits qui suivront.

Cette prison, dont j'ai parlé, n'a qu'une seule fenêtre qui donne de mon côté.[22] En général, les prisons ne sont pas riches en fenêtres.

Cette fenêtre est percée dans une muraille d'un aspect noir et triste. Des barreaux de fer empêchent le prisonnier d'avancer la tête au dehors ; et un appareil extérieur, qui lui dérobe la vue de la rue, ne laisse pénétrer dans le fond de sa retraite qu'un peu de la lumière du ciel. Je me souviens que la vue de ce soupirail ne m'inspirait alors que terreur et colère. C'est qu'en effet, dans une société que je me figurais tout entière composée d'honnêtes gens, il me paraissait infâme que quelqu'un s'y permît d'être

assassin ou voleur ; et la justice, qui protégeait des gens parfaits contre des monstres, m'apparaissait comme une matrone saintement sévère, dont les arrêts ne pouvaient être trop terribles. Depuis, j'ai changé ; la justice m'est apparue moins sainte ; ces gens parfaits ont baissé dans mon estime : et dans ces monstres, j'ai reconnu trop souvent les victimes de la misère, de l'exemple, de l'injustice . . . Alors la compassion est venue tempérer la colère.

L'esprit des enfants est absolu, parce qu'il est borné. Les questions, n'ayant pour eux qu'une face, sont toutes simples, en sorte que la solution en paraît aussi facile qu'évidente à leur intelligence plus droite qu'éclairée. C'est pour cela que les plus doux d'entre eux disent parfois des choses dures, que les plus humains tiennent des propos cruels.[23] Sans être de ces plus humains, cela m'arrivait souvent ; et, quand je voyais conduire un homme en prison, toute ma sympathie était pour les gendarmes, toute mon horreur pour cet homme. Ce n'était ni cruauté ni bassesse ; c'était droiture. Plus vicieux, j'aurais détesté les gendarmes, plaint l'homme.

Un jour, j'en vis passer un qui alluma toute mon indignation. C'était le complice d'un atroce assassin. Entre eux deux, ils avaient tué un vieillard pour s'emparer de son argent ; puis, aperçus par un enfant au moment du crime, ils s'étaient défaits de cet innocent témoin par un second meurtre. Le camarade de cet homme avait été condamné à mort ; mais lui, soit habileté dans la défense, soit quelque circonstance atténuante, était condamné seulement à une réclusion perpétuelle. Au moment où, près d'entrer dans la prison, il passa sous ma fenêtre, il regardait les maisons voisines avec curiosité. Ses yeux ayant rencontré les miens, il sourit comme s'il m'avait connu.

Ce sourire me fit une impression sinistre et profonde. Pendant toute la journée, rien ne put le chasser de ma pensée. Je résolus d'en parler à mon maître, qui saisit cette occasion pour me faire une remontrance sur le temps considérable que je perdais à regarder dans la rue.

C'était, quand j'y songe, un drôle d'homme [24] que mon maître ; moral et pédant, respectable et risible, grave et ridicule, en telle sorte qu'il me faisait une impression à la fois vénérable et bouffonne. Tel est pourtant l'empire de l'honnêteté, l'ascendant des principes, lorsque la conduite est en accord avec eux, que, malgré l'effet vraiment risible que me faisait M. Ratin, il avait sur moi plus d'influence que tel maître bien plus habile ou bien plus sensé, mais en qui j'aurais surpris le moindre désaccord entre les préceptes qu'il me donnait à suivre et ceux qu'il suivait lui-même.

Il était pudibond à l'excès. Nous sautions des pages entières de *Télémaque*, comme contraires aux bonnes mœurs, et il prenait soin de me prémunir contre toute sympathie pour l'amoureuse Calypso, m'avertissant que je rencontrerais dans le monde une foule de femmes dangereuses qui lui ressemblent. Cette Calypso, il la détestait ; cette Calypso, bien que déesse, c'était sa bête noire. Quant aux auteurs latins, nous n'avions garde de les lire [25] ailleurs que dans les textes expurgés par le jésuite Jouvency ; encore enjambions-nous bien des passages que ce pudique jésuite avait crus sans danger. De là l'épouvantable idée que j'étais porté à me faire d'une foule de choses ; de là aussi l'épouvantable frayeur que j'avais de laisser voir à M. Ratin mes plus innocentes pensées, si seulement elles avaient quelque teinte amoureuse, quelque lointain rapport avec Calypso, sa bête noire.

Au surplus, M. Ratin, tout farci de latinité et d'ancienne Rome, mais bon homme au demeurant, était plus harangueur que sévère. A propos d'un pâté d'encre, il citait Sénèque ; à propos d'une espièglerie, il me proposait Caton d'Utique pour exemple ; mais une chose qu'il ne pardonnait pas, c'était le fou rire.[26] Cet homme voyait dans le fou rire les choses les plus singulières, l'esprit du siècle, l'immoralité précoce, le signe certain d'un avenir déplorable. Sur ce point il pérorait avec passion, interminablement. J'attribue ceci à une verrue qu'il avait sur le nez.

Cette verrue était de la grosseur d'un pois chiche et surmontée d'une petite houppe de poils très-délicats, très-hygrométriques

aussi : car j'avais remarqué que, selon l'état de l'atmosphère, ils étaient plus roides ou plus bouclés. Il m'arrivait souvent, durant mes leçons, de la considérer le plus naïvement du monde, comme un objet curieux, sans aucune idée de moquerie ; j'étais, dans ces cas-là, brusquement interpellé, et tancé vertement sur ma distraction.[27] D'autres fois, plus rarement, une mouche voulait obstinément s'y poser, malgré l'impatiente colère de mon maître, qui pressait alors l'explication, afin que, attentif au texte, je ne m'aperçusse point de cette lutte singulière. Mais cela même m'avertissait qu'il se passait quelque chose, en sorte qu'une curiosité irrésistible me faisait lever furtivement les yeux sur son visage. Selon ce que j'avais vu, le fou rire commençait à me prendre, et, pour peu que la mouche insistât, il devenait irrésistible aussi. C'est alors que M. Ratin, sans paraître concevoir le moins du monde la cause d'un pareil scandale, tonnait contre le fou rire en général, et m'en démontrait les épouvantables conséquences.

Le fou rire est néanmoins une des douces choses que je connaisse. C'est fruit défendu, partant exquis. Les harangues de mon maître ne m'en ont pas tant guéri que l'âge. Pour *fou rire* avec délices, il faut être écolier, et, si possible, avoir un maître qui ait sur le nez une verrue et trois poils follets :

. . . Cet âge est sans pitié ![28]

Réfléchissant depuis à cette verrue, je me suis imaginé que tous les gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. Ne riez pas devant ces gens-là : c'est rire d'eux ; ne parlez pas de loupe ni de bourgeon :[29] c'est faire des allusions ; jamais de Cicéron, de Scipion Nasica : vous auriez une affaire.

C'était le temps des hannetons. Ils m'avaient bien diverti autrefois, mais je commençais à n'y prendre plus de plaisir. Comme on vieillit !

Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, je faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie de quelqu'un de ces animaux. A la vérité, il ne s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, ni de l'atteler à un petit chariot : j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces puériles récréations ; mais penseriez-vous que ce soit là tout ce qu'on peut faire d'un hanneton ? Erreur grande ; entre ces jeux enfantins et les études sérieuses du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

J'en tenais un sous un verre renversé. L'animal grimpait péniblement les parois pour retomber bientôt, et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois il retombait sur le dos ; c'est, vous le savez, pour un hanneton un très-grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa longanimité à promener lentement ses six bras par l'espace, dans l'espoir toujours déçu de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. " C'est vrai que les hannetons sont bêtes ! " me disais-je.

Le plus souvent, je le tirais d'affaire en lui présentant le bout de ma plume, et c'est ce qui me conduisit à la plus grande, à la plus heureuse découverte, de telle sorte qu'on pourrait dire avec Berquin[30] qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense. Mon hanneton s'était accroché aux barbes de la plume, et je l'y laissais reprendre ses sens pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment je traduisais. S'envolerait-il, ou descendrait-il le long de la plume ? A quoi tiennent pourtant les choses ! S'il avait pris le premier parti, c'était fait de ma découverte ; je ne l'entrevoyais même pas.[31] Bien heureusement il se mit à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des avant-coureurs, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi Colomb, sans voir la côte, pressentait son Amérique. Voici en effet le hanneton qui, parvenu à l'extrémité du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite un feuillet blanc . . . c'est l'instant de la plus grande attente !

La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que le vitriol inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse tout en cheminant; il en résulte une série de points, un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne, puis changeant d'idée encore, il revient: c'est une S! . . . A cette vue, un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre; puis armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom! Il fallut deux heures; mais quel chef-d'œuvre!

La plus belle conquête[32] que l'homme ait jamais faite, dit Buffon, c'est . . . c'est bien certainement le hanneton!

Pour diriger cette opération, je m'étais approché du jour. Nous achevions la dernière lettre, lorsqu'une voix appela doucement:

"Mon ami!"

Je regardai aussitôt dans la rue. Il n'y avait personne.

"Ici! dit la même voix.

— Où? répondis-je.

— A la prison."

Je compris que ces paroles, sorties du soupirail, m'étaient adressées par le scélérat dont l'affreux sourire m'avait tant bouleversé. Je reculai jusque dans le fond de ma chambre.

"N'aie pas peur, continua la voix, c'est un brave homme qui te parle . . .

— Coquin! lui criai-je, si vous continuez à me parler, je vais avertir le factionnaire là-bas!"

Il se tut un moment.

"En passant l'autre jour dans la rue, reprit-il, je vis votre figure, et je vous attribuai un cœur capable de plaindre une victime infortunée de l'injustice des hommes . . .

— Taisez-vous! lui criai-je encore, scélérat qui avez tué un vieillard, un enfant! . . .

— Mais vous êtes, je le vois, aveuglé comme les autres. Bien jeune, pourtant, pour déjà croire au mal."

Il se tut à l'ouïe d'une personne qui passait[88] dans la rue. C'était un monsieur vêtu de noir. J'ai su depuis que c'était un employé aux pompes funèbres.

Lorsque cet homme se fut éloigné :

" Voilà, dit-il, le respectable aumônier de la prison. Celui-là sait, Dieu merci, que mon cœur est pur et mon âme sans tache ! "

Il se tut encore. Cette fois c'était un gendarme. J'hésitai à l'appeler pour lui redire les paroles du prisonnier : mais ces paroles mêmes avaient déjà assez agi sur ma crédulité pour que je comprimasse ce mouvement. Il me semblait d'ailleurs qu'il y eût eu quelque trahison à le faire, puisque le prisonnier s'était fié à la candeur de mon visage. C'eût été démentir un éloge qui flattait mon amour-propre. J'ai dit plus haut que le bourgeon s'alimente de tout ; il n'est main si vile qui ne puisse encore le chatouiller agréablement.

Après cet entretien, qui m'avait attiré vers la fenêtre, le prisonnier continuant à se taire, je retournai à mon hanneton.

Je suis certain que je dus pâlir. Le mal était grand, irréparable ! Je commençai par saisir celui qui en était l'auteur, et je le jetai par la fenêtre. Après quoi, j'examinai avec terreur l'état désespéré des choses.

On voyait une longue trace noire qui, partie du chapitre IV *de Bello Gallico*, allait droit vers la marge de gauche ; là, l'animal, trouvant la tranche trop roide pour descendre, avait rebroussé vers la marge de droite ; puis, étant remonté vers le nord, il s'était décidé à passer du livre sur le rebord de l'encrier, d'où, par une pente douce et polie, il avait glissé dans l'abîme, dans la géhenne, dans l'encre, pour son malheur et pour le mien !

Là, le hanneton, ayant malheureusement compris qu'il se fourvoyait, avait résolu de rebrousser chemin ; et, en deuil de la tête aux pieds, il était sorti de l'encre pour retourner au chapitre IV *de Bello Gallico*, où je le retrouvai qui n'y comprenait rien.

C'étaient des pâtés monstrueux, des lacs, des rivières, et toute une suite de catastrophes sans délicatesse, sans génie . . un spectacle noir et affreux ! !

Or, ce livre, c'était l'elzévir [34] de mon maître, elzévir in-quarto, elzévir rare, coûteux, introuvable, et commis à ma responsabilité avec les plus graves recommandations. Il est évident que j'étais perdu.

J'absorbai l'encre avec du papier brouillard, je fis sécher le feuillet; après quoi je me mis à réfléchir sur ma situation.

J'éprouvais plus d'angoisse que de remords. Ce qui m'effrayait le plus, c'était d'avoir à avouer le hanneton. De quel œil terrible mon maître ne considérerait-il pas cet honteuse manière de perdre mon temps, à cet âge de raison où il disait que j'étais maintenant parvenu, et de le perdre en puérilités dangereuses, et très-probablement immorales ! Cela me faisait frémir.

Satan, dont je ne me défiais point pour l'heure, se mit à m'offrir des calmants. Satan est toujours là à l'heure de la tentation. Il me présentait un tout petit mensonge. Durant mon absence, cet infâme chat de la voisine serait [35] entré dans la chambre, et aurait renversé l'encrier sur le chapitre IV *de Bello Gallico.* Comme je ne devais point sortir entre mes leçons, j'aurais motivé mon absence sur la nécessité d'aller acheter une plume. Comme les plumes étaient dans une armoire à ma portée, j'aurais avoué avoir perdu la clef hier au bain. Comme je n'avais pas eu la permission hier d'aller au bain, et que je n'y avais réellement pas été, j'aurais supposé y avoir été sans permission, et avoué cette faute, ce qui aurait jeté sur tout l'artifice beaucoup de vraisemblance, et en même temps diminué mes remords, puisque je m'accusais généreusement d'une faute, ce qui à mes yeux m'absolvait presque . . .

Ce chef-d'œuvre de combinaison était tout prêt, lorsque j'entendis le pas de M. Ratin, qui montait l'escalier !

Dans mon trouble, je fermai le livre, je le rouvris, je le fermai encore pour le rouvrir précipitamment, sur [36] ce motif que le pâté

parlerait de lui-même et m'épargnerait l'embarras terrible des premières ouvertures . . .

M. Ratin venait pour me donner ma leçon. Sans voir le livre, il posa son chapeau, il plaça sa chaise, il s'assit, il se moucha. Pour avoir une contenance,[87] je me mouchai aussi; sur quoi M. Ratin me regarda fixement, car il s'agissait de nez.

Je ne compris pas d'abord que M. Ratin sondait l'intention que j'avais pu avoir en me mouchant presque au même instant que lui, en sorte que, m'imaginant qu'il avait vu le pâté, je baissai les yeux, plus décontenancé par son silence scrutateur que je ne l'aurais été par ses questions, auxquelles j'étais prêt à répondre. A la fin, d'un ton solennel: "Monsieur! je lis sur votre figure . . .

— Non, monsieur . . .

— Je lis, vous dis-je . . .

— Non, monsieur, c'est le chat,"[88] interrompis-je . . .

Ici, M. Ratin changea de couleur, tant cette réponse lui sembla dépasser toutes les limites connues de l'irrévérence, et il allait prendre un parti violent, lorsque, ses yeux étant tombés sur le monstrueux pâté, cette vue lui produisit un soubresaut qui, par contre-coup, en produisit un sur moi.

C'était le moment de conjurer l'orage. "Monsieur, pendant que j'étais sorti . . . le chat . . . pour acheter une plume . . . le chat . . . parce que j'avais perdu la clef . . . hier au bain . . . le chat . . ."

A mesure que je parlais, le regard de M. Ratin devenait si terrible, qu'à la fin, ne pouvant plus le soutenir, je passai sans transition à l'aveu de mes crimes. "Je mens . . . monsieur Ratin . . . c'est moi qui ai fait ce malheur."

Il se fit un grand silence.

"Ne vous étonnez point, monsieur, dit enfin M. Ratin d'une voix solennelle, si l'excès de mon indignation en comprime et en retarde l'expression. Je dirai même que l'expression me manque pour qualifier . . ." Ici une mouche . . . un souffle de fou rire parcourut mon visage.

Il se fit de nouveau un grand silence.

Enfin M. Ratin se leva. "Vous allez, monsieur, garder la chambre pendant deux jours, pour réfléchir sur votre conduite, tandis que je réfléchirai moi-même au parti que je dois prendre dans une conjoncture aussi grave . . ."

Là-dessus M. Ratin sortit en fermant l'appartement, dont il emporta la clef.

L'aveu sincère m'avait soulagé, le départ de M. Ratin m'ôtait la honte, de façon que les premiers moments de ma captivité ressemblèrent fort à une heureuse délivrance; et, sans l'obligation où je me voyais de songer deux jours à mes fautes, je me serais fort réjoui, comme on y est disposé au sortir des grandes crises.

Je me mis donc à songer; mais les idées ne venaient pas. Quand je voulais approfondir ma faute, je n'y voyais de grave que le mensonge, réparé pourtant par un aveu que je me plaisais à trouver spontané. Toutefois, pour la bonne règle,[39] je tâchais de me repentir; et, voyant la peine que j'avais à y parvenir, je commençais à craindre que mon cœur ne fût effectivement déjà bien mauvais, immoral, comme disait M. Ratin, en sorte que je formais avec contrition le projet de renoncer désormais au fou rire.

J'en étais là[40] quand vint à passer dans la rue le marchand de petits gâteaux. C'était son heure. L'idée de manger des petits gâteaux se présenta naturellement à mon esprit; mais je me fis un scrupule de céder à cette tentation de la chair, dans un moment où c'était sur l'âme qu'il m'était enjoint de travailler, de façon que, laissant le marchand attendre et crier, je restai assis au fond de ma chambre.

Mais ceux qui ont observé les marchands de petits gâteaux savent combien ils sont tenaces envers la pratique. Celui-ci, bien qu'il ne me vît point paraître encore, ne tirait de cette circonstance aucune induction fâcheuse pour son affaire,[41] mais, bien au contraire, continuait à crier avec la plus robuste foi en ma gourmandise. Seulement il ajoutait au mot de *gâteaux* l'épithète pressante de *tout chauds*, et il est bien vrai que cette épithète

faisait des ravages dans ma moralité. Heureusement je m'en aperçus et j'y mis bon ordre.

Je crus devoir cependant ne pas laisser dans son erreur cet honnête industriel à qui je faisais perdre un temps précieux; je me mis à la fenêtre pour lui dire que je ne prendrais pas de gâteaux pour ce jour-là. "Dépêchons, me dit-il, je suis pressé . . ."

J'ai déjà dit qu'il croyait en moi plus que moi-même.

"Non, repris-je, je n'ai point d'argent.

— Crédit.

— Et puis, je n'ai pas faim.

— Mensonge.

— Et puis, je suis très-occupé.

— Vite!

— Et puis, je suis prisonnier.

— Ah! vous m'ennuyez," dit-il en soulevant son panier comme pour s'éloigner.

Ce geste me fit une impression prodigieuse. "Attendez!" lui criai-je.

Quelques instants après, une casquette artistement suspendue à une ficelle hissait deux petits gâteaux . . . *tout chauds.*

"Bête de hanneton, pensais-je en mangeant mon gâteau, qui, avec quatre ailes pour s'envoler, se va jeter dans un puits! Sans cette stupidité inconcevable, je faisais[42] mes devoirs tranquillement, j'étais sage, M. Ratin content, et moi aussi: point de mensonge, point de prison . . . Bête de hanneton!"

Heureuse idée que j'eus là! J'avais trouvé le bouc expiatoire, en sorte que, peu à peu, le chargeant de tous mes méfaits, ma conscience reprenait un calme charmant. Ce qui y contribuait, je m'imagine, c'est que l'indignation de M. Ratin avait été si forte qu'il avait entièrement oublié de me donner des devoirs à faire. Or, deux jours et point de devoirs, c'était peut-être, de toutes les punitions, celle que j'aurais choisie comme la plus délicieuse.

TÖPFFER (1799–1846).

XLI.

LE VOYAGE
DE
MONSIEUR PERRICHON.

PAR LABICHE ET MARTIN.

PERSONNAGES.

PERRICHON.
LE COMMANDANT MATHIEU.
MAJORIN.
ARMAND DESROCHES.
DANIEL SAVARY.
JEAN, domestique de Perrichon.
MADAME PERRICHON.
HENRIETTE, sa fille.
UN AUBERGISTE.
UN GUIDE.
UN EMPLOYÉ DU CHEMIN DE FER.

ACTE PREMIER.

Une gare. Chemin de fer de Lyon, à Paris. — Au fond, barrière ouvrant sur les salles d'attente. Au fond, à droite, guichet pour les billets. Au fond, à gauche, bancs. A droite, marchande de gâteaux; à gauche, marchande de livres.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAJORIN, UN EMPLOYÉ DU CHEMIN DE FER, *Voyageurs*, *Commissionnaires*.

MAJORIN (*se promenant avec impatience*). Ce Perrichon n'arrive pas! Voilà une heure que je l'attends . . . C'est pourtant bien aujourd'hui qu'il doit partir pour la Suisse avec sa femme et sa fille . . . (*avec amertume*). Des carrossiers qui vont en Suisse! Des carrossiers qui ont quarante mille livres de rentes!

Des carrossiers qui ont voiture ! Quel siècle ! Tandis que moi, je gagne deux mille quatre cents francs . . . un employé laborieux, intelligent, toujours courbé sur son bureau . . . Aujourd'hui, j'ai demandé un congé . . . j'ai dit que j'étais de garde . . . Il faut absolument que je voie Perrichon avant son départ. . . je veux le prier de m'avancer mon trimestre . . . six cents francs ! Il va prendre son air protecteur . . . faire l'important ! . . . un carrossier ! ça fait pitié ! Il n'arrive toujours pas ! on dirait qu'il le fait exprès ! (*s'adressant à un facteur qui passe suivi de voyageurs*). Monsieur . . . à quelle heure part le train direct pour Lyon ? . . .

LE FACTEUR (*brusquement*). Demandez à l'employé. (*Il sort par la gauche.*)

MAJORIN. Merci . . . manant ! (*S'adressant à l'employé qui est près du guichet.*) Monsieur, à quelle heure part le train direct pour Lyon ? . . .

L'EMPLOYÉ (*brusquement*). Ça ne me regarde pas ! voyez l'affiche. (*Il désigne une affiche à la cantonade,*[1] *à gauche.*)

MAJORIN. Merci . . . (*A part.*) Ils sont polis dans ces administrations ! Si jamais tu viens à mon bureau, toi ! . . . Voyons l'affiche . . . (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE II.

L'EMPLOYÉ, PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE. (*Ils entrent de la droite.*)

PERRICHON. Par ici ! . . . ne nous quittons pas ! nous ne pourrions plus nous retrouver . . . Où sont nos bagages ? . . . (*Regardant à droite ; à la cantonade.*) Ah ! très-bien ! Qui est-ce qui a les parapluies ? . . .

HENRIETTE. Moi, papa.

PERRICHON. Et le sac de nuit ? . . . les manteaux ?

MADAME PERRICHON. Les voici !

PERRICHON. Et mon panama ? . . . Il est resté dans le fiacre ! (*Faisant un mouvement pour sortir et s'arrêtant.*) Ah ! non ! je l'ai à la main ! . . . Dieu, que j'ai chaud !

MADAME PERRICHON. C'est ta faute ! . . . tu nous presses, tu nous bouscules ! . . . je n'aime pas à voyager comme ça !

PERRICHON. C'est le départ qui est laborieux . . . une fois que nous serons casés ! . . . Restez-là, je vais prendre les billets . . . (*Donnant son chapeau à Henriette.*) Tiens, garde-moi mon panama . . . (*Au guichet.*) Trois premières pour Lyon ! . . .

L'EMPLOYÉ (*brusquement*). Ce n'est pas ouvert ! Dans un quart d'heure !

PERRICHON (*à l'employé*). Ah ! pardon ! c'est la première fois que je voyage . . . (*Revenant à sa femme.*) Nous sommes en avance.

MADAME PERRICHON. Là ! quand je te disais que nous avions le temps . . .[2] Tu ne nous as pas laissé déjeuner !

PERRICHON. Il vaut mieux être en avance ! . . . on examine la gare ! (*A Henriette.*) Eh bien ! petite fille, es-tu contente ? . . . Nous voilà partis ! . . . encore quelques minutes, et, rapides comme la flèche de Guillaume Tell, nous nous élancerons vers les Alpes ! (*A sa femme.*) Tu as pris la lorgnette ?

MADAME PERRICHON. Mais, oui !

HENRIETTE (*à son père*). Sans reproches, voilà au moins deux ans que tu nous promets ce voyage.

PERRICHON. Ma fille, il fallait que j'eusse vendu mon fonds . . . Un commerçant ne se retire pas aussi facilement des affaires qu'une petite fille de son pensionnat . . . D'ailleurs, j'attendais que ton éducation fût terminée pour la compléter en faisant rayonner devant toi le grand spectacle de la nature !

MADAME PERRICHON. Ah çà ! est-ce que vous allez continuer comme ça ? . . .

PERRICHON. Quoi ? . . .

MADAME PERRICHON. Vous faites des phrases dans une gare !

PERRICHON. Je ne fais pas de phrases . . . j'élève les idées

de l'enfant. (*Tirant de sa poche un petit carnet.*) Tiens, ma fille, voici un carnet que j'ai acheté pour toi.

HENRIETTE. Pourquoi faire? . . .

PERRICHON. Pour écrire d'un côté la dépense, et de l'autre les impressions.

HENRIETTE. Quelles impressions? . . .

PERRICHON. Nos impressions de voyage! Tu écriras, et moi je dicterai.

MADAME PERRICHON. Comment! vous allez vous faire auteur à présent?

PERRICHON. Il ne s'agit pas de me faire auteur . . . mais il me semble qu'un homme du monde peut avoir des pensées et les recueillir sur un carnet!

MADAME PERRICHON. Ce sera bien joli!

PERRICHON (*à part*). Elle est comme ça, chaque fois qu'elle n'a pas pris son café!

UN FACTEUR (*poussant un petit chariot chargé de bagages*). Monsieur, voici vos bagages. Voulez-vous les faire enregistrer? . . .

PERRICHON. Certainement! Mais avant, je vais les compter . . . parce que, quand on sait son compte . . . Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ma femme, sept, ma fille, huit, et moi, neuf. Nous sommes neuf.

LE FACTEUR. Enlevez!

PERRICHON (*courant vers le fond*). Dépêchons-nous!

LE FACTEUR. Pas par là, c'est par ici! (*Il indique gauche.*)

PERRICHON. Ah! très-bien! (*Aux femmes.*) Attendez-moi là! . . . ne nous perdons pas! (*Il sort en courant, suivant le facteur.*)

SCÈNE III.

MADAME PERRICHON, HENRIETTE, puis DANIEL.

HENRIETTE. Pauvre père! quelle peine il se donne!

MADAME PERRICHON. Il est comme un ahuri!

DANIEL (*entrant suivi d'un commissionnaire qui porte sa malle*). Je ne sais pas encore où je vais, attendez! (*Apercevant Henriette.*) C'est elle! je ne me suis pas trompé! (*Il salue Henriette, qui lui rend son salut.*)

MADAME PERRICHON (*à sa fille*). Quel est ce monsieur?...

HENRIETTE. C'est un jeune homme qui m'a fait danser la semaine dernière au bal du huitième arrondissement.

MADAME PERRICHON (*vivement*). Un danseur! (*Elle salue Daniel.*)

DANIEL. Madame! . . . mademoiselle! . . . je bénis le hasard . . . Ces dames vont partir? . . .

MADAME PERRICHON. Oui, monsieur!

DANIEL. Ces dames vont à Marseille, sans doute? . . .

MADAME PERRICHON. Non, monsieur.

DANIEL. A Nice, peut-être? . . .

MADAME PERRICHON. Non, monsieur!

DANIEL. Pardon, madame . . . je croyais . . . si mes services . . .

LE FACTEUR (*à Daniel*). Bourgeois![8] vous n'avez que le temps pour vos bagages.

DANIEL. C'est juste! allons! (*A part.*) J'aurais voulu savoir où elles vont . . . avant de prendre mon billet . . . (*Saluant.*) Madame . . . mademoiselle . . . (*A part.*) Elles partent, c'est le principal! (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE IV.

MADAME PERRICHON, HENRIETTE, puis ARMAND.

MADAME PERRICHON. Il est très-bien, ce jeune homme!

ARMAND (*tenant un sac de nuit.*) Portez ma malle aux bagages . . . je vous rejoins! (*Apercevant Henriette.*) C'est elle! (*Ils se saluent.*)

MADAME PERRICHON. Quel est ce monsieur? . . .

HENRIETTE. C'est encore un jeune homme qui m'a fait danser au bal du huitième arrondissement.

MADAME PERRICHON. Ah çà! ils se sont donc tous donné rendez-vous ici? . . . n'importe, c'est un danseur! (*Saluant.*) Monsieur . . .

ARMAND. Madame . . . mademoiselle . . . je bénis le hasard . . . Ces dames vont partir?

MADAME PERRICHON. Oui, monsieur.

ARMAND. Ces dames vont à Marseille, sans doute? . . .

MADAME PERRICHON. Non, monsieur.

ARMAND. A Nice, peut-être? . . .

MADAME PERRICHON (*à part*). Tiens, comme l'autre! (*Haut.*) Non, monsieur!

ARMAND. Pardon, madame, je croyais . . . si mes services . . .

MADAME PERRICHON (*à part*). Après ça! ils sont du même arrondissement.

ARMAND (*à part.*) Je ne suis pas plus avancé . . . je vais faire enregistrer ma malle . . . je reviendrai! (*Saluant.*) Madame . . . mademoiselle . . .

SCÈNE V.

MADAME PERRICHON, HENRIETTE, puis PERRICHON, UN FACTEUR.

MADAME PERRICHON (*se levant avec sa fille*). Je suis lasse d'être assise!

PERRICHON (*entrant en courant*). Enfin ! c'est fini ! j'ai mon bulletin ! je suis enregistré !

MADAME PERRICHON. Ce n'est pas malheureux !

LE FACTEUR (*poussant son chariot vide, à Perrichon*). Monsieur . . . n'oubliez pas le facteur, s'il vous plaît . . .

PERRICHON. Ah ! oui . . . Attendez . . . (*Se concertant avec sa femme et sa fille.*) Qu'est-ce qu'il faut lui donner à celui-là, dix sous ? . . .

MADAME PERRICHON. Quinze.

HENRIETTE. Vingt.

PERRICHON. Allons . . . va pour vingt sous ![4] (*Les lui donnant.*) Tenez, mon garçon.

LE FACTEUR. Merci, monsieur. (*Il sort.*)

MADAME PERRICHON. Entrons-nous ?

PERRICHON. Un instant . . . Henriette, prends ton carnet et écris.

MADAME PERRICHON. Déjà ?

PERRICHON (*dictant*). Dépenses : fiacre, deux francs . . . chemin de fer, cent soixante-douze francs cinq centimes . . . facteur, un franc.

HENRIETTE. C'est fait !

PERRICHON. Attends ! impression !

MADAME PERRICHON (*à part*). Il est insupportable !

PERRICHON (*dictant*). Adieu, France . . . reine des nations ! (*S'interrompant.*) Eh bien ! et mon panama ? . . . je l'aurai laissé aux bagages ! (*Il veut courir.*)

MADAME PERRICHON. Mais non ! le voici !

PERRICHON. Ah ! oui ! (*Dictant.*) Adieu, France ! reine des nations ! (*On entend la cloche et l'on voit accourir plusieurs voyageurs.*)

MADAME PERRICHON. Le signal ! tu vas nous faire manquer le convoi !

PERRICHON. Entrons, nous finirons cela plus tard ! (*L'employé l'arrête à la barrière pour voir les billets. Perrichon que-*

relle sa femme, et sa fille finit par trouver les billets dans sa poche. Ils entrent dans la salle d'attente.)

SCÈNE VI.

ARMAND, DANIEL, puis PERRICHON.

(Daniel, qui vient de prendre son billet, est heurté par Armand, qui veut prendre le sien.)

ARMAND. Prenez donc garde!

DANIEL. Faites attention vous-même!

ARMAND. Daniel!

DANIEL. Armand!

ARMAND. Vous partez? . . .

DANIEL. A l'instant. Et vous? . . .

ARMAND. Moi aussi.

DANIEL. C'est charmant! nous ferons route ensemble! J'ai des cigares de première classe . . . et où allez-vous?

ARMAND. Ma foi, mon cher ami, je n'en sais rien encore.

DANIEL. Tiens! c'est bizarre! ni moi non plus! J'ai pris un billet jusqu'à Lyon.

ARMAND. Vraiment! moi aussi. Je me dispose à suivre une demoiselle charmante.

DANIEL. Tiens! moi aussi.

ARMAND. La fille d'un carrossier!

DANIEL. Perrichon?

ARMAND. Perrichon.

DANIEL. C'est la même!

ARMAND. Mais je l'aime, mon cher Daniel!

DANIEL. Je l'aime également, mon cher Armand!

ARMAND. Je veux l'épouser.

DANIEL. Moi, je veux la demander en mariage, . . ce qui est à peu près la même chose.

ARMAND. Mais nous ne pouvons l'épouser tous les deux!

DANIEL. En France, c'est défendu.

ARMAND. Que faire? . . .

DANIEL. C'est bien simple! puisque nous sommes sur le marchepied du wagon, continuons gaiement notre voyage . . . cherchons à plaire . . . à nous faire aimer chacun de notre côté!

ARMAND (*riant*). Alors, c'est un concours? . . . un tournoi? . . .

DANIEL. Une lutte loyale . . . et amicale . . . Si vous êtes vainqueur . . . je m'inclinerai . . . si je l'emporte, vous ne me tiendrez pas rancune. Est-ce dit?

ARMAND. Soit! j'accepte.

DANIEL. La main, avant la bataille.

ARMAND. Et la main après. (*Ils se donnent la main.*)

PERRICHON (*entrant en courant, à la cantonade*). Je te dis que j'ai le temps!

DANIEL. Tiens! notre beau-père!

PERRICHON (*à la marchande de livres*). Madame, je voudrais un livre pour ma femme et ma fille . . . un livre qui ne parle ni de galanterie, ni d'argent, ni de politique, ni de mariage, ni de mort.

DANIEL (*à part*). Robinson Crusoé!

LA MARCHANDE. Monsieur, j'ai votre affaire. (*Elle lui remet un volume.*)

PERRICHON (*lisant*). *Les Bords de la Saône:* deux francs! (*Payant.*) Vous me jurez qu'il n'y a pas de bêtises là-dedans? (*On entend la cloche.*) Ah! diable! Bonjour, madame. (*Il sort en courant.*)

ARMAND. Suivons-le!

DANIEL. Suivons! C'est égal, je voudrais bien savoir où nous allons! . . . (*On voit courir plusieurs voyageurs.— Tableau.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un intérieur d'auberge au Montanvert, près de la mer de Glace. — Au fond, à droite, porte d'entrée; au fond, à gauche, fenêtre; vue de montagnes couvertes de neige; à gauche, porte et cheminée haute. — Table; à droite, table où est le livre des voyageurs, et porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, DANIEL, L'AUBERGISTE, UN GUIDE. *(Daniel et Armand sont assis à une table, et déjeunent.)*

L'AUBERGISTE. Ces messieurs prendront-ils autre chose?

DANIEL. Tout à l'heure . . . du café . . .

ARMAND. Faites manger le guide; après nous partirons pour la mer de Glace.

L'AUBERGISTE. Venez, guide. (*Il sort, suivi du guide, par la droite.*)

DANIEL. Eh bien! mon cher Armand?

ARMAND. Eh bien! mon cher Daniel?

DANIEL. Les opérations sont engagées, nous avons commencé l'attaque.

ARMAND. Notre premier soin a été de nous introduire dans le même wagon que la famille Perrichon; le papa avait déjà mis sa calotte.

DANIEL. Nous les avons bombardés de prévenances, de petits soins.

ARMAND. Vous avez prêté votre journal à monsieur Perrichon, qui a dormi dessus . . . En échange, il vous a offert *les Bords de la Saône* . . . un livre avec des images.

DANIEL. Et vous, à partir de Dijon, vous avez tenu un store dont la mécanique était dérangée; ça a dû vous fatiguer.

ARMAND. Oui, mais la maman m'a comblé de pastilles de chocolat.

DANIEL. Gourmand! . . . vous vous êtes fait nourrir.

ARMAND. A Lyon, nous descendons au même hôtel . . .

DANIEL. Et le papa, en nous retrouvant, s'écrie: Ah! quel heureux hasard! . . .

ARMAND. A Genève, même rencontre . . . imprévue . . .

DANIEL. A Chamouny, même situation; et le Perrichon de s'écrier toujours: Ah! quel heureux hasard!

ARMAND. Hier soir, vous apprenez que la famille se dispose à venir voir la mer de Glace, et vous venez me chercher dans ma chambre . . . dès l'aurore . . . c'est un trait de gentilhomme!

DANIEL. C'est dans notre programme . . . lutte loyale! . . . Voulez-vous de l'omelette?

ARMAND. Merci . . . Mon cher, je dois vous prévenir . . . loyalement, que de Châlons à Lyon, mademoiselle Perrichon m'a regardé trois fois.

DANIEL. Et moi, quatre!

ARMAND. Diable! c'est sérieux.

DANIEL. Ça le sera bien davantage quand elle ne nous regardera plus . . . Je crois qu'en ce moment elle nous préfère tous les deux . . . ça peut durer longtemps comme ça; heureusement nous sommes gens de loisir. Nous allons nous faire une guerre à outrance . . .

ARMAND. A outrance! comme deux bons amis . . . J'ai eu un moment la pensée de vous céder la place; mais j'aime sérieusement Henriette . . .

DANIEL. C'est singulier . . . je voulais vous faire le même sacrifice . . . sans rire . . . A Châlons, j'avais envie de décamper, mais je l'ai regardée.

ARMAND. Elle est si jolie!

DANIEL. Si douce!

ARMAND. Si blonde!

DANIEL. Il n'y a presque plus de blondes; et des yeux!

ARMAND. Comme nous les aimons.

DANIEL. Alors, je suis resté.

ARMAND. Ah! je vous comprends!

DANIEL. A la bonne heure![5] C'est un plaisir de vous avoir pour ennemi! (*Lui serrant la main.*) Cher Armand!

ARMAND (*de même*). Bon Daniel! Ah ça! monsieur Perrichon n'arrive pas. Est-ce qu'il aurait changé son itinéraire? si nous allions les perdre?

DANIEL. Diable! c'est qu'il est capricieux le bonhomme... Avant-hier il nous a envoyés nous promener à Ferney où nous comptions le retrouver . . .

ARMAND. Et pendant ce temps, il était allé à Lauzanne.

DANIEL. Eh bien, c'est drôle de voyager comme cela! (*Voyant Armand qui se lève.*) Où allez-vous donc?

ARMAND. Je ne tiens pas en place, j'ai envie d'aller au-devant de ces dames.

DANIEL. Et le café?

ARMAND. Je n'en prendrai pas . . . au revoir! (*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE II.

DANIEL, PERRICHON, ARMAND, MADAME PERRICHON, HENRIETTE, L'AUBERGISTE.

(*Perrichon entre, soutenu par sa femme et le guide.*)

ARMAND. Vite, de l'eau! du sel! du vinaigre!

DANIEL. Qu'est-il donc arrivé?

HENRIETTE. Mon père a manqué de se tuer![6]

DANIEL. Est-il possible?

PERRICHON (*assis*). Ma femme! . . . ma fille! . . . Ah! je me sens mieux! . . .

HENRIETTE (*lui présentant un verre d'eau sucrée*). Tiens! . . bois! . . . ça te remettra . . .

PERRICHON. Merci . . . quelle culbute! (*Il boit.*)

MADAME PERRICHON. C'est ta faute aussi . . . vouloir monter à cheval, un père de famille . . . et avec des éperons encore!

PERRICHON. Les éperons n'y sont pour rien[7] . . . c'est la bête qui est ombrageuse.

MADAME PERRICHON. Tu l'auras piquée sans le vouloir, elle s'est cabrée . . .

HENRIETTE. Et sans monsieur Armand qui venait d'arriver . . . mon père disparaissait dans un précipice . . .

MADAME PERRICHON. Il y était déjà . . . je le voyais rouler comme une boule . . . nous poussions des cris ! . . .

HENRIETTE. Alors, monsieur s'est élancé ! . . .

MADAME PERRICHON. Avec un courage, un sang-froid ! . . . Vous êtes notre sauveur . . . car sans vous mon mari . . . mon pauvre ami . . . (*Elle éclate en sanglots.*)

ARMAND. Il n'y a plus de danger . . . calmez-vous !

MADAME PERRICHON (*pleurant toujours*). Non ! ça me fait du bien ! (*A son mari.*) Ça t'apprendra à mettre des éperons. (*Sanglotant plus fort.*) Tu n'aimes pas ta famille.

HENRIETTE (*à Armand*). Permettez-moi d'ajouter mes remercîments à ceux de ma mère, je garderai toute ma vie le souvenir de cette journée . . . toute ma vie ! . . .

ARMAND. Ah ! mademoiselle !

PERRICHON (~~*à part*~~). A mon tour, monsieur Armand ! . . . non, laissez-moi vous appeler Armand !

ARMAND. Comment donc ![8]

PERRICHON. Armand . . . donnez-moi la main . . . Je ne sais pas faire de phrases, moi . . . mais tant qu'il battra, vous aurez une place dans le cœur de Perrichon ! (*Lui serrant la main.*) Je ne vous dis que cela !

MADAME PERRICHON. Merci ! . . . monsieur Armand !

HENRIETTE. Merci, monsieur Armand !

ARMAND. Mademoiselle Henriette !

DANIEL (*à part*). Je commence à croire que j'ai eu tort de prendre mon café !

MADAME PERRICHON (*à l'aubergiste*). Vous ferez reconduire le cheval, nous retournerons tous en voiture . . .

PERRICHON (*se levant*). Mais je t'assure, ma chère amie, que je suis assez bon cavalier . . . (*Poussant un cri.*) Aïe !

TOUS. Quoi ?

PERRICHON. Rien ! . . . les reins ! Vous ferez reconduire le cheval !

MADAME PERRICHON. Viens te reposer un moment ; au revoir, monsieur Armand !

HENRIETTE. Au revoir, monsieur Armand !

PERRICHON (*serrant énergiquement la main d'Armand*). A bientôt . . . Armand ! (*Poussant un second cri.*) Aïe ! . . . j'ai trop serré ! (*Il entre à gauche suivi de sa femme et de sa fille.*)

SCÈNE III.

ARMAND, DANIEL.

ARMAND. Qu'est-ce que vous dites de cela, mon cher Daniel ?

DANIEL. Que voulez-vous ? c'est de la veine ! . . . vous sauvez le père, vous cultivez le précipice, ce n'était pas dans le programme.

ARMAND. C'est bien le hasard . . .

DANIEL. Le papa vous appelle Armand, la mère pleure et la fille vous décoche des phrases bien senties . . . empruntées aux plus belles pages de monsieur Bouilly[9] . . . Je suis vaincu, c'est clair ! et je n'ai plus qu'à vous céder la place . . .

ARMAND. Allons donc ! vous plaisantez . . .

DANIEL. Je plaisante si peu que, dès ce soir, je pars pour Paris . . .

ARMAND. Comment ?

DANIEL. Où vous retrouverez un ami . . . qui vous souhaite bonne chance.

ARMAND. Vous partez ! ah ! merci !

DANIEL. Voilà un cri du cœur !

ARMAND. Ah! pardon! je le retire! . . . après le sacrifice que vous me faites . . .

DANIEL. Moi? entendons-nous bien . . . je ne vous fais pas le plus léger sacrifice. Si je me retire, c'est que je ne crois avoir aucune chance de réussir; car, maintenant encore, s'il s'en présentait une . . . même petite, je resterais.

ARMAND. Ah!

DANIEL. Est-ce singulier! Depuis qu'Henriette m'échappe, il me semble que je l'aime davantage.

ARMAND. Je comprends cela . . . aussi, je ne vous demanderai pas le service que je voulais vous demander . . .

DANIEL. Quoi donc?

ARMAND. Non, rien . . .

DANIEL. Parlez . . . je vous en prie.

ARMAND. J'avais songé . . . puisque vous partez, à vous prier de voir monsieur Perrichon, de lui toucher quelques mots de ma position, de mes espérances.

DANIEL. Ah! diantre!

ARMAND. Je ne puis le faire moi-même . . . j'aurais l'air de réclamer le prix du service que je viens de lui rendre.

DANIEL. Enfin, vous me priez de faire la demande pour vous? Savez-vous que c'est original ce que vous me demandez là?

ARMAND. Vous refusez? . . .

DANIEL. Ah! Armand! j'accepte!

ARMAND. Mon ami!

DANIEL. Avouez que je suis un bien bon petit rival, un rival qui fait la demande. (*Voix de Perrichon dans la coulisse.*) J'entends le beau-père! Allez fumer un cigare et revenez.

ARMAND. Vraiment! je ne sais comment vous remercier . . .

DANIEL. Soyez tranquille, je vais faire vibrer chez lui la corde de la reconnaissance. (*Armand sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

DANIEL, PERRICHON, puis L'AUBERGISTE.

PERRICHON (*entrant et parlant à la cantonade*). Mais certainement il m'a sauvé! certainement il m'a sauvé, et, tant qu'il battra, le cœur de Perrichon . . . je lui ai dit . . .

DANIEL. Eh bien! monsieur Perrichon . . . vous sentez-vous mieux?

PERRICHON. Ah! je suis tout à fait remis . . . je viens de boire trois gouttes de rhum dans un verre d'eau, et, dans un quart d'heure, je compte gambader sur la mer de Glace. Tiens! votre ami n'est plus là?

DANIEL. Il vient de sortir.

PERRICHON. C'est un brave jeune homme! . . . ces dames l'aiment beaucoup.

DANIEL. Oh! quand elles le connaîtront davantage! . . . un cœur d'or! obligeant, dévoué, et d'une modestie!

PERRICHON. Oh! c'est rare.

DANIEL. Et puis il est banquier . . . c'est un banquier! . . .

PERRICHON. Ah!

DANIEL. Associé de la maison Turneps, Desroches et Ce, dites donc. C'est assez flatteur d'être repêché par un banquier . . . car, enfin, il vous a sauvé! . . . Hein? . . . sans lui! . . .

PERRICHON. Certainement . . . certainement. C'est très-gentil ce qu'il a fait là!

DANIEL (*étonné*). Comment, gentil?

PERRICHON. Est-ce que vous allez vouloir atténuer le mérite de son action?

DANIEL. Par exemple! [10]

PERRICHON. Ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie . . . çà! . . . tant que le cœur de Perrichon battra. Mais, entre nous, le service qu'il m'a rendu n'est pas aussi grand que ma femme et ma fille veulent bien le dire.

DANIEL (*étonné*). Ah! bah!

PERRICHON. Oui. Elles se montent la tête. Mais, vous savez, les femmes! . . .

DANIEL. Cependant, quand Armand vous a arrêté, vous rouliez . . .

PERRICHON. Je roulais, c'est vrai . . . mais avec une présence d'esprit étonnante . . . J'avais aperçu un petit sapin après lequel j'allais me cramponner; je le tenais déjà quand votre ami est arrivé.

DANIEL (*à part*). Tiens, tiens! vous allez voir qu'il s'est sauvé tout seul.

PERRICHON. Au reste, je ne lui saïs pas moins gré de sa bonne intention . . . Je compte le revoir . . . lui réitérer mes remercîments . . . je l'inviterai même cet hiver.

DANIEL (*à part*). Une tasse de thé!

PERRICHON. Il paraît que ce n'est pas la première fois qu'un pareil accident arrive à cet endroit-là . . . c'est un mauvais pas . . . L'aubergiste vient de me raconter que, l'an dernier, un Russe . . . un prince . . . très-bon cavalier! . . . car ma femme a beau dire, ça ne tient pas à mes éperons![11] avait roulé dans le même trou.

DANIEL. En vérité!

PERRICHON. Son guide l'a retiré . . . Vous voyez qu'on s'en retire parfaitement . . . Eh bien! le Russe lui a donné cent francs!

DANIEL. C'est très-bien payé!

PERRICHON. Je le crois bien! . . . Pourtant c'est ce que ça vaut! . . .

DANIEL. Pas un sou de plus! (*A part.*) Oh! mais je ne pars pas.

PERRICHON (*remontant*). Ah çà! ce guide n'arrive pas.

DANIEL. Est-ce que ces dames sont prêtes?

PERRICHON. Non . . . elles ne viendront pas: vous comprenez! mais je compte sur vous . . .

DANIEL. Et sur Armand?

PERRICHON. S'il veut être des nôtres, je ne refuserai certainement pas la compagnie de M. Desroches.

DANIEL (*à part*). M. Desroches! Encore un peu, il va le prendre en grippe!

L'AUBERGISTE (*entrant de la droite*). Monsieur! . . .

PERRICHON. Eh bien! ce guide?

L'AUBERGISTE. Il est à la porte . . . Voici vos chaussons.

PERRICHON. Ah! oui! il paraît qu'on glisse dans les crevasses là-bas . . . et comme je ne veux avoir d'obligation à personne . . .

L'AUBERGISTE (*lui présentant le registre*). Monsieur écrit-il sur le livre des voyageurs?

PERRICHON. Certainement . . . mais je ne voudrais pas écrire quelque chose d'ordinaire . . . il me faudrait là . . . une pensée! . . . une jolie pensée . . . (*Rendant le livre à l'aubergiste.*) Je vais y rêver en mettant mes chaussons. (*A Daniel.*) Je suis à vous dans la minute. (*Il entre à droite, suivi de l'aubergiste.*)

SCÈNE V.

DANIEL, puis ARMAND.

DANIEL (*seul*). Ce carrossier est un trésor d'ingratitude. Or, les trésors appartiennent à ceux qui les trouvent, article 716 du Code civil . . .

ARMAND (*paraissant à la porte du fond*). Eh bien?

DANIEL (*à part*). Pauvre garçon!

ARMAND. L'avez-vous vu?

DANIEL. Oui.

ARMAND. Lui avez-vous parlé?

DANIEL. Je lui ai parlé.

ARMAND. Alors vous avez fait ma demande? . .

DANIEL. Non.

ARMAND. Tiens! pourquoi?

DANIEL. Nous nous sommes promis d'être francs vis-à-vis l'un de l'autre . . . Eh bien! mon cher Armand, je ne pars plus, je continue la lutte.

ARMAND (*étonné*). Ah! c'est différent! . . . et peut-on vous demander les motifs qui ont changé votre détermination?

DANIEL. Les motifs . . . j'en ai un puissant . . . je crois réussir.

ARMAND. Vous?

DANIEL. Je compte prendre un autre chemin que le vôtre et arriver plus vite.

ARMAND. C'est très-bien . . . vous êtes dans votre droit . . .

DANIEL. Mais la lutte n'en continuera pas moins loyale et amicale?

ARMAND. Oui.

DANIEL. Voilà un oui un peu sec!

ARMAND. Pardon . . . (*Lui tendant la main.*) Daniel, je vous le promets . . .

DANIEL. A la bonne heure! (*Il remonte.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PERRICHON, puis L'AUBERGISTE.

PERRICHON. Je suis prêt . . . j'ai mis mes chaussons . . . Ah! monsieur Armand!

ARMAND. Vous sentez-vous remis de votre chute?

PERRICHON. Tout à fait! ne parlons plus de ce petit accident . . . c'est oublié!

DANIEL (*à part*). Oublié! il est plus vrai que la nature . . .

PERRICHON. Nous partons pour la mer de Glace . . . êtes-vous des nôtres?

ARMAND. Je suis un peu fatigué . . . Je vous demanderai la permission de rester . . .

PERRICHON (*avec empressement*). Très-volontiers ! ne vous gênez pas ! (*A l'aubergiste qui entre.*) Ah ! monsieur l'aubergiste, donnez-moi le livre des voyageurs. (*Il s'assied à droite et écrit.*)

DANIEL (*à part*). Il paraît qu'il a trouvé sa pensée . . . la jolie pensée.

PERRICHON (*achevant d'écrire*). Là . . . voilà ce que c'est! (*Lisant avec emphase.*) « Que l'homme est petit quand on le contemple au haut de la *mère* de Glace ! »

DANIEL. Sapristi ! c'est fort !

ARMAND (*à part*). Courtisan !

PERRICHON (*modestement*). Ce n'est pas l'idée de tout le monde.

DANIEL (*à part*). Ni l'orthographe ; il a écrit *mère, r e re !*

PERRICHON (*à l'aubergiste, lui montrant le livre ouvert sur la table*). Prenez garde ! c'est frais !

L'AUBERGISTE. Le guide attend ces messieurs avec les bâtons ferrés.

PERRICHON. Allons ! en route !

DANIEL. En route ! (*Daniel et Perrichon sortent, suivis de l'aubergiste.*)

SCÈNE VII.

ARMAND, MADAME PERRICHON, puis HENRIETTE.

ARMAND (*apercevant madame Perrichon qui entre de la gauche.*) Ah ! madame Perrichon !

MADAME PERRICHON. Comment ! vous êtes seul, monsieur ? Je croyais que vous deviez accompagner ces messieurs ?

ARMAND. Je suis déjà venu ici l'année dernière, et j'ai demandé à monsieur Perrichon la permission de me mettre à vos ordres.[12]

MADAME PERRICHON. Ah ! monsieur ! (*A part.*) C'est tout

à fait un homme du monde ! . . . (*Haut.*) Vous aimez beaucoup la Suisse ?

ARMAND. Oh ! il faut bien aller quelque part !

MADAME PERRICHON. Oh ! moi, je ne voudrais pas habiter ce pays-là . . . il y a trop de précipices et de montagnes . . . Ma famille est de la Beauce.

ARMAND. Ah ! je comprends.

MADAME PERRICHON. Près d'Étampes . . .

ARMAND (*à part*). Nous devons avoir un correspondant a Étampes ; ce serait un lien. (*Haut.*) Vous ne connaissez pas monsieur Pingley, à Étampes ?

MADAME PERRICHON. Pingley ! . . . c'est mon cousin ! Vous le connaissez ?

ARMAND. Beaucoup. (*A part.*) Je ne l'ai jamais vu !

MADAME PERRICHON. Quel homme charmant !

ARMAND. Ah ! oui !

MADAME PERRICHON. C'est un bien grand malheur qu'il ait son infirmité !

ARMAND. Certainement . . . c'est un bien grand malheur !

MADAME PERRICHON. Sourd à quarante-sept ans !

ARMAND (*à part*). Tiens ! il est sourd notre correspondant ! C'est donc pour ça qu'il ne répond jamais à nos lettres.

MADAME PERRICHON. Est-ce singulier ! c'est un ami de Pingley qui sauve mon mari ! . . . Il y a de bien grands hasards dans le monde.

ARMAND. Souvent aussi on attribue au hasard des péripéties dont il est parfaitement innocent.

MADAME PERRICHON. Ah ! oui . . . souvent aussi on attribue. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il veut dire ?

ARMAND. Ainsi, madame, notre rencontre en chemin de fer, puis à Lyon, puis à Genève, à Chamouny, ici même, vous mettez tout cela sur le compte du hasard ?

MADAME PERRICHON. En voyage, on se retrouve . . .

ARMAND. Certainement . . . surtout quand on se cherche.

MADAME PERRICHON. Comment?

ARMAND. Oui, madame, il ne m'est pas permis de jouer plus longtemps la comédie du hasard; je vous dois la vérité, pour vous, pour mademoiselle votre fille.

MADAME PERRICHON. Ma fille?

ARMAND. Me pardonnerez-vous? Le jour où je la vis, j'ai été touché, charmé . . . J'ai appris que vous partiez pour la Suisse . . . et je suis parti.

MADAME PERRICHON. Mais alors, vous nous suivez? . . .

ARMAND. Pas à pas . . . Que voulez-vous? . . . j'aime . . .

MADAME PERRICHON. Monsieur!

ARMAND. Oh! rassurez-vous! j'aime avec tout le respect, toute la discrétion qu'on doit à une jeune fille dont on serait heureux de faire sa femme.

MADAME PERRICHON (*perdant la tête, à part*). Une demande en mariage! Et Perrichon qui n'est pas là! (*Haut.*) Certainement, monsieur . . . je suis charmée . . . non, flattée! . . . parce que vos manières . . . votre éducation . . . Pingley . . . le service que vous nous avez rendu . . . mais monsieur Perrichon est sorti . . . pour la mer de Glace . . . et aussitôt qu'il rentrera.

HENRIETTE (*entrant vivement*). Maman! . . . (*S'arrêtant.*) Ah! tu causais avec monsieur Armand?

MADAME PERRICHON (*troublée*). Nous causions, c'est-à-dire, oui! nous parlions de Pingley! Monsieur connaît Pingley; n'est-ce pas?

ARMAND. Certainement! je connais Pingley!

HENRIETTE. Oh! quel bonheur!

MADAME PERRICHON (*à Henriette*). Ah! comme tu es coiffée! . . . et ta robe! ton col! (*Bas.*) Tiens-toi donc droite!

HENRIETTE (*étonnée*). Qu'est-ce qu'il y a? (*Cris et tumulte au dehors.*)

MADAME PERRICHON et HENRIETTE. Ah! mon Dieu!

ARMAND. Ces cris! . . .

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PERRICHON, DANIEL, LE GUIDE, L'AUBERGISTE.
(*Daniel entre soutenu par l'aubergiste et par le guide.*)

PERRICHON (*très-ému*). Vite! de l'eau! du sel! du vinaigre! (*Il fait asseoir Daniel.*)

TOUS. Qu'y a-t-il?

PERRICHON. Un événement affreux! (*S'interrompant.*) Faites-le boire, frottez-lui les tempes!

DANIEL. Merci . . . Je me sens mieux.

ARMAND. Qu'est-il arrivé? . . .

DANIEL. Sans le courage de monsieur Perrichon . . .

PERRICHON (*vivement*). Non, pas vous! ne parlez pas! . . . (*Racontant.*) C'est horrible! . . . Nous étions sur la mer de Glace . . . Le mont Blanc nous regardait tranquille et majestueux . . .

DANIEL (*à part*). Le récit de Théramène![18]

MADAME PERRICHON. Mais dépêche-toi donc!

HENRIETTE. Mon père!

PERRICHON. Un instant! Depuis cinq minutes nous suivions, tout pensifs, un sentier abrupt qui serpentait entre deux crevasses . . . de glace! Je marchais le premier.

MADAME PERRICHON. Quelle imprudence!

PERRICHON. Tout à coup, j'entends derrière moi comme un éboulement; je me retourne: monsieur venait de disparaître dans un de ces abîmes sans fond, dont la vue seule fait frissonner . . .

MADAME PERRICHON (*impatientée*). Mon ami!

PERRICHON. Alors, n'écoutant que mon courage, moi, père de famille, je m'élance . . .

MADAME PERRICHON et HENRIETTE. Ciel!

PERRICHON. Sur le bord du précipice, je lui tends mon bâton ferré . . . Il s'y cramponne. Je tire . . . il tire . . . nous tirons, et, après une lutte insensée, je l'arrache au néant et je le

ramène à la face du soleil, notre père à tous! . . . (*Il s'essuie le front avec son mouchoir.*)

HENRIETTE. Oh! papa!

MADAME PERRICHON. Mon ami!

PERRICHON (*embrassant sa femme et sa fille.*) Oui, mes enfants, c'est une belle page . . .

ARMAND (*à Daniel*). Comment vous trouvez-vous?

DANIEL (*bas*). Très-bien! ne vous inquiétez pas! (*Il se lève.*) Monsieur Perrichon, vous venez de rendre un fils à sa mère . . .

PERRICHON (*majestueusement*). C'est vrai!

DANIEL. Un frère à sa sœur!

PERRICHON. Et un homme à la société.

DANIEL. Les paroles sont impuissantes pour reconnaître un tel service.

PERRICHON. C'est vrai!

DANIEL. Il n'y a que le cœur . . . entendez-vous, le cœur!

PERRICHON. Monsieur Daniel! Non! laissez-moi vous appeler Daniel!

DANIEL. Comment donc! (*A part.*) Chacun son tour!

PERRICHON (*ému*). Daniel, mon ami, mon enfant! . . . votre main. (*Il lui prend la main.*) Je vous dois les plus douces émotions de ma vie . . . Sans moi, vous ne seriez qu'une masse informe et repoussante, ensevelie sous les frimats . . . Vous me devez tout, tout! (*Avec noblesse.*) Je ne l'oublierai jamais!

DANIEL. Ni moi!

PERRICHON (*à Armand, en s'essuyant les yeux*). Ah! jeune homme! . . . vous ne savez pas le plaisir qu'on éprouve à sauver son semblable.

HENRIETTE. Mais, papa, monsieur le sait bien, puisque tantôt . . .

PERRICHON (*se rappelant*). Ah! oui! c'est juste! Monsieur l'aubergiste, apportez-moi le livre des voyageurs.

MADAME PERRICHON. Pourquoi faire?

PERRICHON. Avant de quitter ces lieux, je désire consacrer par une note le souvenir de cet événement !

L'AUBERGISTE (*apportant le registre*). Voilà, monsieur.

PERRICHON. Merci . . . Tiens, qui est-ce qui a écrit ça ?

TOUS. Quoi donc ?

PERRICHON (*lisant*). "Je ferai observer à monsieur Perrichon que la mer de Glace n'ayant pas d'enfants, l'E qu'il lui attribue devient un dévergondage grammatical. Signé : le Commandant."

TOUS. Hein ?

HENRIETTE (*bas à son père*). Oui, papa ! mer ne prend pas d'E à la fin.

PERRICHON. Je le savais ! Je vais lui répondre à ce monsieur. (*Il prend une plume et écrit.*) "Le commandant est . . . un paltoquet ! Signé : Perrichon."

LE GUIDE (*rentrant*). La voiture est là.

PERRICHON. Allons ! Dépêchons-nous ! (*Aux jeunes gens.*) Messieurs, si vous voulez accepter une place ? (*Armand et Daniel s'inclinent.*)

MADAME PERRICHON (*appelant son mari*). Perrichon, aide-moi à mettre mon manteau. (*Bas.*) On vient de me demander notre fille en mariage . . .

PERRICHON. Tiens ! à moi aussi !

MADAME PERRICHON. C'est monsieur Armand.

PERRICHON. Moi, c'est Daniel . . . mon ami Daniel !

MADAME PERRICHON. Mais il me semble que l'autre . . .

PERRICHON. Nous parlerons de cela plus tard . . .

HENRIETTE (*à la fenêtre*). Ah ! il pleut à verse !

PERRICHON. Ah, diable ! (*A l'aubergiste.*) Combien tient-on dans votre voiture ?

L'AUBERGISTE. Quatre dans l'intérieur et un à côté du cocher . . .

PERRICHON. C'est juste le compte.

ARMAND. Ne vous gênez pas pour moi.

PERRICHON. Daniel montera avec nous.

HENRIETTE (*bas à son père*). Et monsieur Armand?

PERRICHON (*bas*). Dame! il n'y a que quatre places! il montera sur le siége.

HENRIETTE. Par une pluie pareille?

MADAME PERRICHON. Un homme qui t'a sauvé?

PERRICHON. Je lui prêterai mon caoutchouc!

HENRIETTE. Ah!

PERRICHON. Allons! en route! en route!

DANIEL (*à part*). Je savais bien que je reprendrais la corde!

ACTE TROISIÈME.

Un salon chez Perrichon, à Paris.—Cheminée au fond; porte d'entrée dans l'angle à gauche; appartement dans l'angle à droite; salle à manger à gauche; au milieu, guéridon avec tapis; canapé à droite du guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN (*seul, achevant d'essuyer un fauteuil*). Midi moins un quart... C'est aujourd'hui que monsieur Perrichon revient de voyage avec madame et mademoiselle... J'ai reçu hier une lettre de monsieur... (*Coup de sonnette à la porte extérieure.*) On sonne!... c'est monsieur... je reconnais sa main!...

SCÈNE II.

JEAN, PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE. (***Ils portent des sacs de nuit et des cartons.***)

PERRICHON. Jean... c'est nous!

JEAN. Ah! monsieur!... madame... mademoiselle!... (*Il les débarrasse de leurs paquets.*)

PERRICHON. Ah ! qu'il est doux de rentrer chez soi, de voir ses meubles, de s'y asseoir ! (*Il s'asseoit sur le canapé.*)

MADAME PERRICHON (*assise à gauche*). Nous devrions être de retour depuis huit jours . . .

PERRICHON. Nous ne pouvions passer à Grenoble sans aller voir les Darinel . . . ils nous ont retenus . . . (*A Jean.*) Est-il venu quelque chose pour moi en mon absence ?

JEAN. Oui, monsieur . . . tout est là sur la table.

PERRICHON (*prenant plusieurs cartes de visite*). Que de visites ! (*Lisant.*) Armand Desroches . . .

HENRIETTE (*avec joie*). Ah !

PERRICHON. Daniel Savary . . . brave jeune homme ! . . . Armand Desroches . . . Daniel Savary . . . charmant jeune homme . . . Armand Desroches !

JEAN. Ces messieurs sont venus tous les jours s'informer de votre retour.

MADAME PERRICHON. Tu leur dois une visite.

PERRICHON. Certainement j'irai le voir . . . ce brave Daniel !

HENRIETTE. Et monsieur Armand ?

PERRICHON. J'irai le voir aussi . . . après. (*Il se lève.*)

HENRIETTE (*à Jean*). Aidez-moi à porter ces cartons dans la chambre.

JEAN. Oui, mademoiselle. (*Regardant Perrichon.*) Je trouve monsieur engraissé. On voit qu'il a fait un bon voyage.

PERRICHON Splendide, mon ami, splendide ! Ah ! tu ne sais pas ? J'ai sauvé un homme !

JEAN (*incrédule*). Monsieur ? . . . Allons donc ! . . . (*Il sort avec Henriette par la droite.*)

SCÈNE III.

PERRICHON, MADAME PERRICHON.

PERRICHON. Comment? Allons donc! ... Est-il bête, cet animal-là! [14]

MADAME PERRICHON. Maintenant que nous voilà de retour, j'espère que tu vas prendre un parti ... Nous ne pouvons tarder plus longtemps à rendre réponse à ces deux jeunes gens ... deux prétendus dans la maison ... c'est trop! ...

PERRICHON Moi, je n'ai pas changé d'avis ... j'aime mieux Daniel!

MADAME PERRICHON. Pourquoi?

PERRICHON. Je ne sais pas ... je le trouve plus ... enfin, il me plaît, ce jeune homme!

MADAME PERRICHON. Mais l'autre ... l'autre t'a sauvé!

PERRICHON. Il m'a sauvé! Toujours le même refrain!

MADAME PERRICHON. Qu'as-tu à lui reprocher? Sa famille est honorable, sa position excellente ...

PERRICHON. Mon Dieu! je ne lui reproche rien ... je ne lui en veux pas à ce garçon! [15]

MADAME PERRICHON. Il ne manquerait plus que ça!

PERRICHON. Mais je lui trouve un petit air pincé.

MADAME PERRICHON. Lui!

PERRICHON. Oui, il a un ton protecteur ... des manières ... il semble toujours se prévaloir du petit service qu'il m'a rendu ...

MADAME PERRICHON. Il ne t'en parle jamais!

PERRICHON. Je le sais bien! mais c'est son air! son air me dit: Hein? sans moi! ... c'est agaçant à la longue: tandis que l'autre! ...

MADAME PERRICHON. L'autre te répète sans cesse: Hein? sans vous ... hein? sans vous! Cela flatte ta vanité ... et voilà pourquoi tu le préfères.

PERRICHON. Moi! de la vanité! J'aurais peut-être le droit d'en avoir!

MADAME PERRICHON. Oh!

PERRICHON. Oui, madame! . . . l'homme qui a risqué sa vie pour sauver son semblable peut être fier de lui-même . . . mais j'aime mieux me renfermer dans un silence modeste . . . signe caractéristique du vrai courage!

MADAME PERRICHON. Mais tout cela n'empêche pas que M. Armand . . .

PERRICHON. Henriette n'aime pas . . . ne peut pas aimer M. Armand!

MADAME PERRICHON. Qu'en sais-tu?

PERRICHON. Dame! je suppose . . .

MADAME PERRICHON. Il y a un moyen de le savoir! c'est de l'interroger . . . et nous choisirons celui qu'elle préfèrera . . .

PERRICHON. Soit! . . . mais ne l'influence pas!

MADAME PERRICHON. La voici!

SCÈNE IV.

PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE.

MADAME PERRICHON (*à sa fille qui entre*). Henriette . . . ma chère enfant . . . ton père et moi, nous avons à te parler sérieusement.

HENRIETTE. A moi?

PERRICHON. Oui.

MADAME PERRICHON. Te voilà bientôt en âge d'être mariée . . . deux jeunes gens se présentent pour obtenir ta main . . . tous deux nous conviennent . . . mais nous ne voulons pas contrarier ta volonté, et nous avons résolu de te laisser l'entière liberté du choix.

HENRIETTE. Comment?

PERRICHON. Pleine et entière . . .

MADAME PERRICHON. L'un de ces jeunes gens est M. Armand Desroches.

HENRIETTE. Ah!

PERRICHON (*vivement*). N'influence pas! . . .

MADAME PERRICHON. L'autre est M. Daniel Savary . . .

PERRICHON. Un jeune homme charmant, distingué, spirituel, et qui, je ne le cache pas, a toutes mes sympathies . . .

MADAME PERRICHON. Mais tu influences! . . .

PERRICHON. Du tout! je constate un fait! . . . (*A sa fille.*) Maintenant te voilà éclairée . . . choisis . . .

HENRIETTE. Mon Dieu! . . . vous m'embarrassez beaucoup . . et je suis prête à accepter celui que vous me désignerez . . .

PERRICHON. Non! non! décide toi-même!

MADAME PERRICHON. Parle, mon enfant!

HENRIETTE. Eh bien! puisqu'il faut absolument faire un choix, je choisis . . . M. Armand.

MADAME PERRICHON. Là!

PERRICHON. Armand! Pourquoi pas Daniel?

HENRIETTE. Mais M. Armand t'a sauvé, papa!

PERRICHON. Allons, bien! encore! c'est fatiguant, ma parole d'honneur!

MADAME PERRICHON. Eh bien! tu vois . . . il n'y a pas à hésiter . . .

PERRICHON. Ah! mais permets, chère amie, un père ne peut pas abdiquer . . . Je réfléchirai, je prendrai mes renseignements.

MADAME PERRICHON (*bas*). Monsieur Perrichon, c'est de la mauvaise foi!

PERRICHON. Caroline! . . .

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEAN, MAJORIN.

JEAN (*à la cantonade*). Entrez! . . . ils viennent d'arriver! (*Majorin entre.*)

PERRICHON. Tiens! c'est Majorin! . . .

MAJORIN (*saluant*). Madame . . . mademoiselle . . . j'ai appris que vous reveniez aujourd'hui . . . alors j'ai demandé un jour de congé . . . j'ai dit que j'étais de garde . . .

PERRICHON. Ce cher ami! c'est très-aimable . . . Tu dînes avec nous?

MAJORIN. Mais . . . si ce n'est pas indiscret . . . (*Prenant Perrichon à part. Les dames s'asseyent sur le canapé.*) J'étais venu pour te parler des six cents francs que tu m'as prêtés le jour de ton départ . . .

PERRICHON. Tu me les rapportes?

MAJORIN. Non . . . Je ne touche que demain mon dividende des paquebots . . . mais à midi précis . . .

PERRICHON. Oh! ça ne presse pas!

MAJORIN. Pardon . . . j'ai hâte de m'acquitter . . .

PERRICHON. Ah! tu ne sais pas? . . . je t'ai rapporté un souvenir.

MAJORIN. (*Il s'assied derrière le guéridon.*) Un souvenir! à moi?

PERRICHON (*s'asseyant*). En passant à Genève, j'ai acheté trois montres . . . une pour Jean, une pour Marguerite, la cuisinière . . . et une pour toi, à répétition.

MAJORIN (*à part*). Il me met après ses domestiques! (*Haut.*) Enfin? . . .

PERRICHON. Avant d'arriver à la douane française, je les avais fourrées dans ma cravate . . .

MAJORIN. Pourquoi?

PERRICHON. Tiens! je n'avais pas envie de payer les droits. On me demande: Avez-vous quelque chose à déclarer? Je réponds non; je fais un mouvement et voilà ta diablesse de montre qui sonne: dig, dig, dig.

MAJORIN. Eh bien?

PERRICHON. Eh bien! j'ai été pincé . . . on a tout saisi

MAJORIN. Comment?

PERRICHON. J'ai eu une scène atroce! J'ai appelé le douanier méchant gabelou! Il m'a dit que j'entendrais parler de lui[16] ... Je regrette beaucoup cet incident ... elle était charmante, ta montre!

MAJORIN (*sèchement*). Je ne t'en remercie pas moins ... (*A part.*) Comme s'il ne pouvait pas acquitter les droits ... c'est sordide!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN, ARMAND.

JEAN (*annonçant*). Monsieur Armand Desroches!

HENRIETTE (*quittant son ouvrage*). Ah!

MADAME PERRICHON (*se levant et allant au-devant d'Armand*). Soyez le bienvenu ... nous attendions votre visite ...

ARMAND (*saluant*). Madame ... monsieur Perrichon ...

PERRICHON. Enchanté! ... enchanté! (*A part.*) Il a toujours son petit air protecteur! ...

MADAME PERRICHON (*bas à son mari*). Présente-le donc à Majorin.

PERRICHON. Certainement ... (*Haut.*) Majorin ... je te présente monsieur Armand Desroches ... une connaissance de voyage ...

HENRIETTE (*vivement*). Il a sauvé papa!

PERRICHON (*à part*). Allons, bien! ... encore!

MAJORIN. Comment, tu as couru quelque danger?

PERRICHON. Non ... une misère ...

ARMAND. Cela ne vaut pas la peine d'en parler ...

PERRICHON (*à part*). Toujours son petit air!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN, DANIEL.

JEAN (*annonçant*). Monsieur Daniel Savary! ...

PERRICHON (*s'épanouissant*). Ah! le voilà, ce cher ami! ...

12

ce bon Daniel! . . . (*Il renverse presque le guéridon en courant au-devant de lui.*)

DANIEL (*saluant*). Mesdames . . . Bonjour, Armand!

PERRICHON (*le prenant par la main*). Venez, que je vous présente à Majorin . . . (*Haut.*) Majorin, je te présente un de mes bons . . . un de mes meilleurs amis . . . monsieur Daniel Savary . . .

MAJORIN. Savary? des paquebots?

DANIEL (*saluant*). Moi-même!

PERRICHON. Ah! sans moi! il ne te payerait pas demain ton dividende!

MAJORIN. Pourquoi?

PERRICHON. Pourquoi? (*Avec fatuité.*) Tout simplement parce que je l'ai sauvé, mon bon!

MAJORIN. Toi? (*A part.*) Ah ça! ils ont donc passé tout leur temps à se sauver la vie?

PERRICHON (*racontant*). Nous étions sur la mer de Glace, le mont Blanc nous regardait tranquille et majestueux!

DANIEL (*à part*). Second récit de Théramène!

PERRICHON. Nous suivions tout pensifs un sentier abrupt!

HENRIETTE (*qui a ouvert un journal*). Tiens, papa qui est dans le journal!

PERRICHON. Comment! je suis dans le journal?

HENRIETTE. Lis toi-même . . . là . . . (*Elle lui donne le journal.*)

PERRICHON. Vous allez voir que je suis tombé du jury! (*Lisant.*) "On nous écrit de Chamouny . . .

TOUS. Tiens! (*Ils se rapprochent.*)

PERRICHON (*lisant*). "Un événement qui aurait pu avoir des suites déplorables vient d'arriver à la mer de Glace . . . M. Daniel S. . . a fait un faux pas et a disparu dans une de ces crevasses si redoutées des voyageurs. Un des témoins de cette scène, M. Perrichon, (qu'il nous permette de le nommer.)"

(*Parlé.*) Comment donc! si je le permets! (*Lisant.*) "M. Perrichon, notable commerçant de Paris et père de famille, n'écoutant que son courage, et au mépris de sa propre vie, s'est élancé dans le gouffre." (*Parlé.*) C'est vrai, "et après des efforts inouïs, a été assez heureux pour en retirer son compagnon. Un si admirable dévouement n'a été surpassé que par la modestie de M. Perrichon, qui s'est dérobé aux félicitations de la foule émue et attendrie . . . Les gens de cœur de tous les pays nous sauront gré de leur signaler un pareil trait!"

TOUS. Ah!

DANIEL (*à part*). Trois francs la ligne!

PERRICHON (*relisant lentement la dernière phrase*). "Les gens de cœur de tous les pays nous sauront gré de leur signaler un pareil trait." (*A Daniel, très-ému.*) Mon ami . . . mon enfant! embrassez-moi! (*Ils s'embrassent.*)

DANIEL (*à part*). Décidément, j'ai la corde . . .

PERRICHON (*montrant le journal*). Certes, je ne suis pas un révolutionnaire, mais je le proclame hautement, la presse a du bon! (*Mettant le journal dans sa poche et à part.*) J'en ferai acheter dix numéros!

MADAME PERRICHON. Dis donc, mon ami, si nous envoyions au journal le récit de la belle action de M. Armand?

HENRIETTE. Oh! oui! cela ferait un joli pendant!

PERRICHON (*vivement*). C'est inutile! je ne peux pas toujours occuper les journaux de ma personnalité . . .

JEAN (*entrant un papier à la main*). Monsieur!

PERRICHON. Quoi?

JEAN. Le concierge vient de me remettre un papier timbré pour vous.

MADAME PERRICHON. Un papier timbré?

PERRICHON. N'aie donc pas peur! je ne dois rien à personne . . . au contraire, on me doit . . .

MAJORIN (*à part*). C'est pour moi qu'il dit ça!

PERRICHON (*regardant le papier*). Une assignation à compa-

raître devant la sixième chambre pour injures envers un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions.

TOUS. Ah! mon Dieu!

PERRICHON (*lisant*). Vu le procès-verbal dressé au bureau de la douane française par le sieur Machut, sergent douanier ... (*Majorin remonte.*)

ARMAND. Qu'est-ce que cela signifie?

PERRICHON. Un douanier qui m'a saisi trois montres ... j'ai été trop vif ... je l'ai appelé gabelou! rebut de l'humanité! ...

MAJORIN (*derrière le guéridon*). C'est très-grave! Très-grave!

PERRICHON (*inquiet*). Quoi?

MAJORIN. Injures qualifiées envers un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions.

MADAME PERRICHON et PERRICHON. Eh bien?

MAJORIN. De quinze jours à trois mois de prison ...

TOUS. En prison! ...

PERRICHON. Moi! après cinquante ans d'une vie pure et sans tache ... j'irais m'asseoir sur le banc de l'infamie! jamais! jamais!

MAJORIN (*à part*). C'est bien fait![17] ça lui apprendra à ne pas acquitter les droits!

PERRICHON. Ah! mes amis! mon avenir est brisé.

MADAME PERRICHON. Voyons, calme-toi!

HENRIETTE. Papa!

DANIEL. Du courage!

ARMAND. Attendez! je puis peut-être vous tirer de là.

TOUS. Hein?

PERRICHON. Vous! mon ami ... mon bon ami!

ARMAND (*allant à lui*). Je suis lié assez intimement avec un employé supérieur de l'administration des douanes ... je vais le voir ... peut-être pourra-t-on décider le douanier à retirer sa plainte.

MAJORIN. Ça me paraît difficile!

ARMAND. Pourquoi? un moment de vivacité . . .

PERRICHON. Que je regrette!

ARMAND. Donnez-moi ce papier . . . j'ai bon espoir . . . ne vous tourmentez pas, mon brave M. Perrichon!

PERRICHON (*ému, lui prenant la main*). Ah! Daniel! (*se reprenant*) non! Armand! tenez, il faut que je vous embrasse! (*Ils s'embrassent.*)

HENRIETTE (*à part*). A la bonne heure! (*Elle remonte avec sa mère.*)

ARMAND (*bas à Daniel*). A mon tour, j'ai la corde!

DANIEL. Parbleu! (*A part.*) Je crois avoir affaire à un rival et je tombe sur un terre-neuve.

MAJORIN (*à Armand*). Je sors avec vous.

PERRICHON. Tu nous quittes?

MAJORIN. Oui . . . (*Fièrement.*) Je dîne en ville! (*Il sort avec Armand.*)

MADAME PERRICHON (*s'approchant de son mari et bas*). Eh bien, que penses-tu maintenant de M. Armand?

PERRICHON. Lui! c'est-à-dire que c'est un ange! un ange!

MADAME PERRICHON. Et tu hésites à lui donner ta fille?

PERRICHON. Non! je n'hésite plus.

MADAME PERRICHON. Enfin! je te retrouve![18] Il ne te reste plus qu'à prévenir M. Daniel.

PERRICHON. Oh! ce pauvre garçon! tu crois?

MADAME PERRICHON. Dame! à moins que tu ne veuilles attendre l'envoi des billets de faire part?

PERRICHON. Oh! non!

MADAME PERRICHON. Je te laisse avec lui . . . courage! (*Haut.*) Viens-tu Henriette? (*Saluant Daniel.*) Monsieur! (*Elle sort à droite suivie d'Henriette.*)

SCÈNE VIII.

PERRICHON, DANIEL.

DANIEL (*à part en descendant.*) Il est évident que mes actions baissent . . . Si je pouvais . . . (*Il va au canapé.*)

PERRICHON (*à part au fond*). Ce brave jeune homme . . . ça me fait de la peine . . . Allons ! Il le faut ! (*Haut.*) Mon cher Daniel . . . mon bon Daniel . . . j'ai une communication pénible à vous faire.

DANIEL (*à part*). Nous y voilà ! (*Ils s'asseyent sur le canapé.*)

PERRICHON. Vous m'avez fait l'honneur de me demander la main de ma fille . . . Je caressais ce projet, mais les circonstances . . les événements . . . votre ami, M. Armand, m'a rendu de tels services ! . . .

DANIEL. Je comprends.

PERRICHON. Car on a beau dire, il m'a sauvé la vie, cet homme !

DANIEL. Eh bien ! et le petit sapin auquel vous vous êtes cramponné ?

PERRICHON. Certainement . . . le petit sapin . . . mais il était bien petit . . . il pouvait casser . . . et puis je ne le tenais pas encore.

DANIEL. Ah !

PERRICHON. Non . . . mais ce n'est pas tout . . . dans ce moment, cet excellent jeune homme brûle le pavé pour me tirer des cachots . . . Je lui devrai l'honneur . . . l'honneur !

DANIEL. M. Perrichon ! le sentiment qui vous fait agir est trop noble pour que je cherche à le combattre . . .

PERRICHON. Vrai ! Vous ne m'en voulez pas ?

DANIEL. Je ne me souviens que de votre courage . . . de votre dévouement pour moi . . .

PERRICHON (*lui prenant la main*). Ah ! Daniel ! (*A part.*) C'est étonnant comme j'aime ce garçon-là !

DANIEL (*se levant*). Aussi, avant de partir . . .

PERRICHON. Hein?

DANIEL. Avant de vous quitter . . .

PERRICHON (*se levant*). Comment! me quitter! vous? Et pourquoi?

DANIEL. Je ne puis continuer des visites qui seraient compromettantes pour mademoiselle votre fille . . . et douloureuses pour moi.

PERRICHON. Allons bien! Le seul homme que j'aie sauvé!

DANIEL. Oh! mais votre image ne me quittera pas . . . j'ai formé un projet . . . c'est de fixer sur la toile, comme elle l'est déjà dans mon cœur, l'héroïque scène de la mer de Glace.

PERRICHON. Un tableau! Il veut me mettre dans un tableau!

DANIEL. Je me suis déjà adressé à un de nos peintres les plus illustres . . . un de ceux qui travaillent pour la postérité! . . .

PERRICHON. La postérité! Ah! Daniel! (*A part.*) C'est extraordinaire comme j'aime ce garçon-là!

DANIEL. Je tiens surtout à la ressemblance . . .

PERRICHON. Je crois bien! moi aussi!

DANIEL. Mais il sera nécessaire que vous nous donniez cinq ou six séances . . .

PERRICHON. Comment donc, mon ami! quinze! vingt! trente! ça ne m'ennuiera pas . . . nous poserons ensemble!

DANIEL (*vivement*). Ah! non . . . pas moi!

PERRICHON. Pourquoi?

DANIEL. Parce que . . . voici comment nous avons conçu le tableau . . . on ne verra sur la toile que le Mont-Blanc . . .

PERRICHON (*inquiet*). Eh bien, et moi?

DANIEL. Le Mont-Blanc et vous!

PERRICHON. C'est ça . . . moi et le Mont-Blanc . . . tranquille et majestueux! . . . Ah, ça! et vous, où serez-vous?

DANIEL. Dans le trou . . . tout au fond . . . on n'apercevra que mes deux mains crispées et suppliantes . . .

PERRICHON. Quel magnifique tableau!

DANIEL. Nous le mettrons au Musée ...

PERRICHON. De Versailles?

DANIEL. Non, de Paris ...

PERRICHON. Ah! oui ... à l'exposition! ...

DANIEL. Et nous inscrirons sur le livret cette notice ...

PERRICHON. Non! pas de banque! pas de réclame![19] Nous mettrons tout simplement l'article de mon journal ... "On nous écrit de Chamouny ..."

DANIEL. C'est un peu sec.

PERRICHON. Oui ... mais nous l'arrangerons! (*Avec effusion.*) Ah! Daniel, mon ami! ... mon enfant!

DANIEL. Adieu, monsieur Perrichon! ... nous ne devons plus nous revoir ...

PERRICHON. Non! c'est impossible! c'est impossible! ce mariage ... rien n'est encore décidé ...

DANIEL. Mais ...

PERRICHON. Restez! je le veux!

DANIEL (*à part*). Allons donc!

[The Commandant Mathieu, who considers himself insulted by the appellation Perrichon has written down against his name in the traveller's book at the Swiss Inn, calls to demand of him an apology or satisfaction. Perrichon, who has his own private plans for escaping all danger, astonishes Daniel by agreeing to meet his antagonist the next day at noon.]

SCÈNE IX.

DANIEL (*seul*). Allons donc! ... c'est impossible! ... je ne peux pas laisser battre M. Perrichon avec un zouave! ... c'est qu'il a du cœur le beau-père! ... je le connais, il ne fera pas de concessions ... de son côté le commandant ... et tout cela pour une faute d'orthographe! (*Cherchant.*) Voyons donc! ... si je prévenais l'autorité? oh! non! ... au fait, pourquoi pas? personne ne le saura. D'ailleurs, je n'ai pas le choix des moyens ... (*Il prend un buvard et un encrier sur une table, près de la porte d'entrée, et se place au guéridon.*) Une lettre au préfet de

police ! . . . (*Écrivant.*) Monsieur le Préfet . . . j'ai l'honneur de . . . (*Parlant tout en écrivant.*) Une ronde passera par là à point nommé . . . le hasard aura tout fait . . . et l'honneur sera sauf. (*Il plie et cachète sa lettre et remet en place ce qu'il a pris.*) Maintenant, il s'agit de la faire porter tout de suite . . . Jean doit être là ! (*Il sort en appelant.*) Jean ! Jean ! (*Il disparaît dans l'antichambre.*)

SCÈNE X.

PERRICHON (*seul.*—*Il entre en tenant une lettre à la main. Il la lit.*) "Monsieur le Préfet, je crois devoir prévenir l'autorité que deux insensés ont l'intention de croiser le fer demain, à midi moins un quart . . ." (*Parlé.*) Je mets moins un quart afin qu'on soit exact. Il suffit quelquefois d'un quart d'heure ! . . . (*Reprenant sa lecture.*) "A midi moins un quart . . . dans les bois de la Malmaison. Le rendez-vous est à la porte du garde . . . Il appartient à votre haute administration de veiller sur la vie des citoyens. Un des combattants est un ancien commerçant, père de famille, dévoué à nos institutions et jouissant d'une bonne notoriété dans son quartier. Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, etc. etc. . . ." S'il croit me faire peur ce commandant ! . . . maintenant l'adresse . . . (*Il écrit.*) Très-pressé, communication importante . . . comme ça, ça arrivera . . . Où est Jean ?

SCÈNE XI.

PERRICHON, DANIEL, puis MADAME PERRICHON, HENRIETTE, puis JEAN.

DANIEL (*entrant par le fond, sa lettre à la main*). Impossible de trouver ce domestique ! (*Apercevant Perrichon.*) Ah ! (*Il cache sa lettre.*)

PERRICHON. Daniel ! (*Il cache aussi sa lettre.*)

DANIEL. Eh bien, monsieur Perrichon ?

PERRICHON. Vous voyez . . . je suis calme . . . comme le bronze ! (*Apercevant sa femme et sa fille.*) Ma femme, silence ! (*Il descend.*)

MADAME PERRICHON (*à son mari*). Mon ami, le maître de piano d'Henriette vient de nous envoyer des billets de concert pour demain . . . midi . . .

PERRICHON (*à part*). Midi !

HENRIETTE. C'est à son bénéfice, tu nous accompagneras ?

PERRICHON. Impossible ! demain, ma journée est prise !

MADAME PERRICHON. Mais tu n'as rien à faire . . .

PERRICHON. Si . . . j'ai une affaire . . . très-importante . . . demande à Daniel . . .

DANIEL. Très-importante !

MADAME PERRICHON. Quel air sérieux ! (*A son mari.*) Tu as la figure longue d'une aune ; on dirait que tu as peur.

PERRICHON. Moi ? peur ! On me verra sur le terrain !

DANIEL (*à part*). Aïe !

MADAME PERRICHON. Le terrain !

PERRICHON (*à part*). Sapristi ! ça m'a échappé !

HENRIETTE (*courant à lui*). Un duel ! papa !

PERRICHON. Eh bien ! oui, mon enfant, je ne voulais pas te le dire, ça m'a échappé, ton père se bat ! . . .

MADAME PERRICHON. Mais avec qui ?

PERRICHON. Avec un commandant au deuxième zouaves !

MADAME PERRICHON et HENRIETTE (*effrayées*). Ah ! grand Dieu !

PERRICHON. Demain, à midi, dans le bois de la Malmaison, à la porte du garde !

MADAME PERRICHON (*allant à lui*). Mais tu es fou . . . toi ! un bourgeois !

PERRICHON. Madame Perrichon, je blâme le duel . . . mais il y a des circonstances où l'homme se doit à son honneur ! (*A part, montrant sa lettre.*) Où est donc Jean ?

MADAME PERRICHON (*à part*). Non ! c'est impossible ! je ne

souffrirai pas . . . (*Elle va à la table au fond et écrit à part.*) Monsieur le préfet de police . . .

JEAN (*paraissant*). Le dîner est servi !

PERRICHON (*s'approchant de Jean et bas*). Cette lettre à son adresse, c'est très-pressé ! (*Il s'éloigne.*)

DANIEL (*bas à Jean*). Cette lettre à son adresse . . . c'est très-pressé ! (*Il s'éloigne.*)

MADAME PERRICHON (*bas à Jean*). Cette lettre à son adresse . . . c'est très-pressé !

PERRICHON. Allons ! à table !

HENRIETTE (*à part*). Je vais faire prévenir monsieur Armand. (*Elle entre à droite.*)

MADAME PERRICHON (*à Jean avant de sortir*). Chut !

DANIEL (*de même*). Chut !

PERRICHON (*de même*). Chut ! (*Ils disparaissent tous les trois.*)

JEAN (*seul*). Quel est ce mystère ? (*Lisant l'adresse des trois lettres.*) Monsieur le préfet . . . Monsieur le préfet . . . Monsieur le préfet . . . (*Étonné, et avec joie.*) Tiens ! il n'y a qu'une course ! [20]

ACTE QUATRIÈME.

Un jardin.—Bancs, chaises, table rustique ; à droite, un pavillon praticable.

[The next day, just as Perrichon is tranquilly and proudly starting to keep his appointment, Armand arrives, with the information that the duel cannot take place, since he has just had the Commandant put in Clichy, the debtor's prison, on account of an unpaid note.]

SCÈNE PREMIÈRE.

PERRICHON, ARMAND, puis JEAN et le COMMANDANT.

PERRICHON (*à part*). Je suis très-contrarié . . . très-contrarié ! . . . j'ai passé une partie de la nuit à écrire à mes amis que je me battais . . . je vais être ridicule.

ARMAND (*à part*). Il doit être bien disposé . . . Essayons! (*Haut.*) Mon cher monsieur Perrichon . . .

PERRICHON (*sèchement*). Monsieur?

ARMAND. Je suis plus heureux que je ne puis le dire d'avoir pu terminer cette désagréable affaire.

PERRICHON (*à part*). Toujours son petit air protecteur! (*Haut.*) Quant à moi, monsieur, je regrette que vous m'ayez privé du plaisir de donner une leçon à ce professeur de grammaire!

ARMAND. Comment! mais vous ignorez donc que votre adversaire? . . .

PERRICHON. Est un ex-commandant au deuxième zouaves . . . Eh bien? . . . après? J'estime l'armée, mais je suis de ceux qui savent la regarder en face. (*Il passe fièrement devant lui.*)

JEAN (*paraissant et annonçant*). Le commandant Mathieu!

PERRICHON. Hein?

ARMAND. Lui?

PERRICHON. Vous me disiez qu'il était en prison!

LE COMMANDANT (*entrant*). J'y étais, en effet, mais j'en suis sorti. (*Apercevant Armand.*) Ah! monsieur Armand! je viens de consigner le montant du billet que je vous dois, plus les frais . . . (*A Perrichon.*) Je suis désolé, monsieur, de vous avoir fait attendre . . . Je suis à vos ordres.

JEAN (*à part*). Oh! ce pauvre bourgeois![21]

PERRICHON. Je pense, monsieur, que vous me rendrez la justice de croire que je suis tout à fait étranger à l'incident qui vient de se produire.

ARMAND. Tout à fait! car à l'instant même, monsieur me manifestait ses regrets de ne pouvoir se rencontrer avec vous.

LE COMMANDANT (*à Perrichon*). Je n'ai jamais douté, monsieur, que vous ne fussiez un loyal adversaire.

PERRICHON (*avec hauteur*). Je me plais à l'espérer, monsieur.

JEAN (*à part*). Il est très-solide, le bourgeois!

LE COMMANDANT. Mes témoins sont à la porte . . . partons!

PERRICHON. Partons!

LE COMMANDANT (*tirant sa montre*). Il est midi.

PERRICHON (*à part*). Midi! . . . déjà!

LE COMMANDANT. Nous serons là-bas à deux heures.

PERRICHON (*à part*). Deux heures! ils seront partis.

ARMAND. Qu'avez-vous donc?

PERRICHON. J'ai . . . j'ai . . . messieurs, j'ai toujours pensé qu'il y avait quelque noblesse à reconnaître ses torts.

LE COMMANDANT et JEAN (*étonnés*). Hein?

ARMAND. Que dit-il?

PERRICHON. Jean . . . laisse-nous!

ARMAND. Je me retire aussi . . .

LE COMMANDANT. Oh! pardon! je désire que tout ceci se passe devant témoins.

ARMAND. Mais . . .

LE COMMANDANT. Je vous prie de rester.

PERRICHON. Commandant . . vous êtes un brave militaire . . . et moi . . . j'aime les militaires! Je reconnais que j'ai eu des torts envers vous . . . et je vous prie de croire que . . . (*A part.*) Sapristi! devant mon domestique! (*Haut.*) Je vous prie de croire qu'il n'était ni dans mes intentions . . . (*Il fait signe de sortir à Jean, qui a l'air de ne pas comprendre. A part.*) Ça m'est égal, je le mettrai à la porte ce soir. (*Haut.*) ni dans ma pensée . . . d'offenser un homme que j'estime et que j'honore!

LE COMMANDANT. Alors, monsieur, ce sont des excuses!

ARMAND (*vivement*). Oh! des regrets! . . .

PERRICHON. N'envenimez pas! n'envenimez pas! laissez parler le commandant!

LE COMMANDANT. Sont-ce des regrets ou des excuses?

PERRICHON (*hésitant*). Mais . . . moitié l'un . . . moitié l'autre . . .

LE COMMANDANT. Monsieur, vous avez écrit en toutes lettres sur le livre de Montanvert . . . le commandant est un . . .

Perrichon (*vivement*). Je retire le mot! il est retiré!

Le Commandant. Il est retiré . . . ici . . . mais là-bas! il s'épanouit au beau milieu d'une page que tous les voyageurs peuvent lire.

Perrichon. Ah! Dame! pour ça! à moins que je ne retourne moi-même l'effacer!

Le Commandant. Je n'osais pas vous le demander, mais puisque vous me l'offrez . . .

Perrichon. Moi?

Le Commandant. J'accepte.

Perrichon. Permettez . . .

Le Commandant. Oh! je ne vous demande pas de repartir aujourd'hui . . . non! . . . mais demain.

Perrichon et Armand. Comment!

Le Commandant. Comment? Par le premier convoi, et vous bifferez vous-même, de bonne grâce, les deux méchantes lignes échappées à votre improvisation . . . ça m'obligera.

Perrichon. Oui . . . comme ça . . . il faut que je retourne en Suisse?

Le Commandant. D'abord, le Montanvert était en Savoie . . . maintenant c'est la France!

Perrichon. La France, reine des nations!

Jean. C'est bien moins loin!

Le Commandant (*ironiquement*). Il ne me reste plus qu'à rendre hommage à vos sentiments de conciliation.

Perrichon. Je n'aime pas à verser le sang!

Le Commandant (*riant*). Je me déclare complétement satisfait. Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer!

Perrichon (*saluant*). Commandant... (*Le commandant sort.*)

Jean (*à Perrichon, tristement*). Eh bien! monsieur . . . voilà votre affaire arrangée!

Perrichon (*éclatant*). Toi, je te donne ton compte. Va faire tes paquets, animal!

Jean (*stupéfait*). Ah! bah! qu'est-ce que j'ai fait? (*Il sort à droite.*)

SCÈNE II.

ARMAND, PERRICHON.

PERRICHON (*à part*). Il n'y a pas à dire . . . j'ai fait des excuses! moi! dont on verra le portrait au Musée . . . mais à qui la faute? à ce M. Armand!

ARMAND (*à part, au fond*). Pauvre homme! je ne sais que lui dire.

PERRICHON (*à part*). Ah, ça! est-ce qu'il ne va pas s'en aller? Il a peut-être encore quelque service à me rendre . . . Ils sont jolis, ses services!

ARMAND. Monsieur Perrichon!

PERRICHON. Monsieur?

ARMAND. Hier, en vous quittant, je suis allé chez mon ami . . . l'employé à l'administration des douanes . . . Je lui ai parlé de votre affaire.

PERRICHON (*sèchement*). Vous êtes trop bon.

ARMAND. C'est arrangé! . . . on ne donnera pas suite au procès.

PERRICHON. Ah!

ARMAND. Seulement, vous écrirez au douanier quelques mots de regrets.

PERRICHON (*éclatant*). C'est ça! des excuses! encore des excuses! . . . De quoi vous mêlez-vous, à la fin?

ARMAND. Mais . . .

PERRICHON. Est-ce que vous ne perdrez pas l'habitude de vous fourrer à chaque instant dans ma vie?

ARMAND. Comment!

PERRICHON. Oui, vous touchez à tout! Qui est-ce qui vous a prié de faire arrêter le commandant? Sans vous, nous étions tous là-bas, à midi!

ARMAND. Mais rien ne vous empêchait d'y être à deux heures!

PERRICHON. Ce n'est pas la même chose!

ARMAND. Pourquoi?

PERRICHON. Vous me demandez pourquoi? Parce que... non! Vous ne saurez pas pourquoi! (*Avec colère.*) Assez de services, monsieur! assez de services! Désormais, si je tombe dans un trou, je vous prie de m'y laisser! j'aime mieux donner cent francs au guide . . . car ça coûte cent francs . . . il n'y a pas de quoi être si fier![22] Je vous prierai aussi de ne plus changer les heures de mes duels, et de me laisser aller en prison si c'est ma fantaisie.

ARMAND. Mais, monsieur Perrichon!

PERRICHON. Je n'aime pas les gens qui s'imposent . . . c'est de l'indiscrétion! Vous m'envahissez! . . .

ARMAND. Permettez . . .

PERRICHON. Non, monsieur! on ne me domine pas, moi! Assez de services! assez de services! (*Il sort par le pavillon.*)

SCÈNE III.

ARMAND, puis HENRIETTE.

ARMAND (*seul*). Je n'y comprends plus rien . . . je suis abasourdi!

HENRIETTE (*entrant par la droite, au fond*). Ah! monsieur Armand!

ARMAND. Mademoiselle Henriette!

HENRIETTE. Avez-vous causé avec papa?

ARMAND. Oui, mademoiselle.

HENRIETTE. Eh bien?

ARMAND. Je viens d'acquérir la preuve de sa parfaite antipathie.

HENRIETTE. Que dites-vous là? C'est impossible!

ARMAND. Il a été jusqu'à me reprocher de l'avoir sauvé au Montanvert . . . J'ai cru qu'il allait m'offrir cent francs de récompense.

HENRIETTE. Cent francs ! Par exemple !

ARMAND. Il dit que c'est le prix ! . . .

HENRIETTE. Mais c'est horrible ! . . . c'est de l'ingratitude ! . .

ARMAND. J'ai senti que ma présence le froissait, le blessait . . . et je n'ai plus, mademoiselle, qu'à vous faire mes adieux.

HENRIETTE (*vivement*). Mais, pas du tout ! restez !

ARMAND. A quoi bon ? c'est à Daniel qu'il réserve votre main.

HENRIETTE. Monsieur Daniel ! . . . mais je ne veux pas !

ARMAND (*avec joie*). Ah !

HENRIETTE (*se reprenant*). Ma mère ne veut pas ! elle ne partage pas les sentiments de papa ; elle est reconnaissante, elle ; elle vous aime . . . Tout à l'heure elle me disait encore : Monsieur Armand est un honnête homme . . . un homme de cœur, et ce que j'ai de plus cher au monde, je le lui donnerai . . .

ARMAND. Mais, ce qu'elle a de plus cher . . . c'est vous !

HENRIETTE (*naïvement*). Je le crois.

ARMAND. Ah ! mademoiselle, que je vous remercie !

HENRIETTE. Mais, c'est maman qu'il faut remercier !

ARMAND. Et vous, mademoiselle, me permettez-vous d'espérer que vous aurez pour moi la même bienveillance ?

HENRIETTE (*embarrassée*). Moi, monsieur ? . . .

ARMAND. Oh ! parlez ! je vous en supplie . . .

HENRIETTE (*baissant les yeux*). Monsieur, lorsqu'une demoiselle est bien élevée, elle pense toujours comme sa maman. (*Elle se sauve.*)

SCÈNE IV.

ARMAND, puis DANIEL.

ARMAND (*seul*). Elle m'aime ! elle me l'a dit ! . . . Ah ! je suis trop heureux ! . . . ah ! . . .

DANIEL (*entrant*). Bonjour, Armand !

ARMAND. C'est vous . . . (*A part.*) Pauvre garçon !

DANIEL. Voici l'heure de la philosophie . . . Monsieur Perrichon se recueille . . . et dans dix minutes nous allons connaître sa réponse. Mon pauvre ami !

ARMAND. Quoi donc ?

DANIEL. Dans la campagne que nous venons de faire, vous avez commis fautes sur fautes . . .

ARMAND (*étonné*). Moi ?

DANIEL. Tenez, je vous aime, Armand . . . et je veux vous donner un bon avis qui vous servira . . . pour une autre fois ! vous avez un défaut mortel !

ARMAND. Lequel ?

DANIEL. Vous aimez trop à rendre service . . . c'est une passion malheureuse !

ARMAND (*riant.*) Ah ! par exemple !

DANIEL. Croyez-moi . . . j'ai vécu plus que vous, et dans un monde . . . plus avancé ! Avant d'obliger un homme, assurez-vous bien d'abord que cet homme n'est pas un imbécile.

ARMAND. Pourquoi ?

DANIEL. Parce qu'un imbécile est incapable de supporter longtemps cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance ; il y a même des gens d'esprit qui sont d'une constitution si délicate . . .

ARMAND (*riant*). Allons ! développez votre paradoxe.

DANIEL. Voulez-vous un exemple ? monsieur Perrichon . . .

PERRICHON (*passant sa tête à la porte du pavillon*). Mon nom !

DANIEL. Vous me permettrez de ne pas le ranger dans la catégorie des hommes supérieurs ! (*Perrichon disparaît.*) Eh bien ! monsieur Perrichon vous a pris tout doucement en grippe.

ARMAND. J'en ai bien peur !

DANIEL. Et pourtant vous lui avez sauvé la vie. Vous croyez peut-être que ce souvenir lui rappelle un grand acte de dévouement ? Non ! il lui rappelle trois choses : Primo, qu'il ne sait

pas monter à cheval; secundo, qu'il a eu tort de mettre des éperons malgré l'avis de sa femme; tertio, qu'il a fait en public une culbute ridicule . . .

ARMAND. Soit, mais . . .

DANIEL. Et comme il fallait un bouquet à ce beau feu d'artifice, vous lui avez démontré, comme deux et deux font quatre, que vous ne faisiez aucun cas de son courage, en empêchant un duel . . . qui n'aurait pas eu lieu.

ARMAND. Comment?

DANIEL. J'avais pris mes mesures . . . Je rends aussi quelquefois des services . . .

ARMAND. Ah! vous voyez bien![28]

DANIEL. Oui, mais moi, je me cache . . . je me masque! Quand je pénètre dans la misère de mon semblable, c'est avec des chaussons et sans lumière . . . comme dans une poudrière! D'où je conclus . . .

ARMAND. Qu'il ne faut obliger personne?

DANIEL. Oh! non! mais il faut opérer nuitamment et choisir sa victime. D'où je conclus que le dit Perrichon vous déteste; votre présence l'humilie, il est votre obligé, votre inférieur! vous l'écrasez, cet homme!

ARMAND. Mais c'est de l'ingratitude! . . .

DANIEL. L'ingratitude est une variété de l'orgueil . . . C'est l'indépendance du cœur, a dit un aimable philosophe. Or, monsieur Perrichon est le carrossier le plus indépendant de la carrosserie française! J'ai flairé cela tout de suite . . . Aussi ai-je suivi une marche tout à fait opposée à la vôtre.

ARMAND. Laquelle?

DANIEL. Je me suis laissé glisser . . . exprès! dans une petite crevasse . . . pas méchante.

ARMAND. Exprès?

DANIEL. Vous ne comprenez pas? Donner à un carrossier l'occasion de sauver son semblable, sans danger pour lui, c'est un coup de maître! Aussi, depuis ce jour, je suis sa joie, son

triomphe, son fait d'armes! Dès que je parais, sa figure s'épanouit, son estomac se gonfle, il lui pousse des plumes de paon dans sa redingote . . . Je le tiens! comme la vanité tient l'homme . . . Quand il se refroidit, je le ranime, je le souffle . . . je l'imprime dans le journal . . . à trois francs la ligne!

ARMAND. Ah bah! c'est vous?

DANIEL. Parbleu! Demain je le fais peindre à l'huile . . . en tête-à-tête avec le mont Blanc! J'ai demandé un tout petit mont Blanc et un immense Perrichon! Enfin, mon ami, retenez bien ceci . . . et surtout gardez-moi le secret: les hommes ne s'attachent point à nous en raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent!

ARMAND. Les hommes . . . c'est possible . . . mais les femmes!

DANIEL. Eh bien! les femmes . . .

ARMAND. Elles comprennent la reconnaissance, elles savent garder au fond du cœur le souvenir du bienfait!

DANIEL. Dieu! la jolie phrase!

ARMAND. Heureusement, madame Perrichon ne partage pas les sentiments de son mari.

DANIEL. La maman est peut-être pour vous . . . mais j'ai pour moi l'orgueil du papa . . . du haut du Montanvert ma crevasse me protége!

SCÈNE V.

LES MEMES, PERRICHON, MADAME PERRICHON, HENRIETTE.

PERRICHON (*entrant accompagné de sa femme et de sa fille, il est très-grave*). Messieurs, je suis heureux de vous trouver ensemble . . . vous m'avez fait tous deux l'honneur de me demander la main de ma fille . . . vous allez connaître ma décision . . .

ARMAND (*à part*). Voici le moment!

PERRICHON (*à Daniel souriant*) Monsieur Daniel . . . mon ami!

ARMAND (*à part*). Je suis perdu !

PERRICHON. J'ai déjà fait beaucoup pour vous . . . je veux faire plus encore . . . Je veux vous donner . . .

DANIEL (*remerciant*). Ah ! monsieur !

PERRICHON (*froidement*). Un conseil . . . (*Bas.*) Parlez moins haut quand vous serez près d'une porte.

DANIEL (*étonné*). Ah ! bah !

PERRICHON. Oui . . . je vous remercie de la leçon. (*Haut.*) Monsieur Armand . . . vous avez moins vécu que votre ami . . . vous calculez moins, mais vous me plaisez davantage . . . je vous donne ma fille . . .

ARMAND. Ah ! monsieur ! . . .

PERRICHON. Et remarquez que je ne cherche pas à m'acquitter envers vous . . . je désire rester votre obligé . . . (*Regardant Daniel*) car il n'y a que les imbéciles qui ne savent pas supporter cette charge écrasante qu'on appelle la reconnaissance. (*Il se dirige vers la droite, madame Perrichon fait passer sa fille du côté d'Armand, qui lui donne le bras.*)

DANIEL (*à part*). Attrappe ! [24]

ARMAND (*à part*). Oh ! ce pauvre Daniel !

DANIEL. Je suis battu ! (*À Armand.*) Après comme avant, donnons-nous la main.

ARMAND. Oh ! de grand cœur !

DANIEL (*allant à Perrichon*). Ah ! monsieur Perrichon, vous écoutez aux portes !

PERRICHON. Eh ! mon Dieu ! un père doit chercher à s'éclairer . . . (*Le prenant à part.*) Voyons là . . . vraiment, est-ce que vous vous y êtes jeté exprès ?

DANIEL. Où ça ?

PERRICHON. Dans le trou !

DANIEL. Oui . . . mais je ne le dirai à personne.

PERRICHON. Je vous en prie. (*Poignées de main.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAJORIN.

MAJORIN. Monsieur Perrichon, j'ai touché mon dividende à trois heures . . . et j'ai gardé la voiture de monsieur pour vous rapporter plus tôt vos six cents francs . . . les voici !

PERRICHON. Mais cela ne pressait pas !

MAJORIN. Pardon, cela pressait . . . considérablement : maintenant nous sommes quittes . . . complétement quittes !

PERRICHON (*à part*). Quand je pense que j'ai été comme ça ! . . .

MAJORIN (*à Daniel*). Voici le numéro de votre voiture, il y a sept quarts d'heure. (*Il lui donne une carte.*)

PERRICHON. Monsieur Armand, nous resterons chez nous demain soir . . . et si vous voulez nous faire plaisir, vous viendrez prendre une tasse de thé . . .

ARMAND (*courant à Perrichon, bas*). Demain ! vous n'y pensez pas . . . et votre promesse au commandant ! (*Il retourne près d'Henriette.*)

PERRICHON. Ah ! c'est juste ! (*Haut.*) Ma femme . . . ma fille . . . nous repartons demain matin pour la mer de Glace !

HENRIETTE (*étonnée*). Hein ?

MADAME PERRICHON. Ah ! par exemple ! nous en arrivons ! pourquoi y retourner ?

PERRICHON Pourquoi ? peux-tu le demander ? tu ne devines pas que je veux revoir l'endroit où Armand m'a sauvé ?

MADAME PERRICHON. Cependant . . .

PERRICHON. Assez ! ce voyage m'est commandant . . . (*se reprenant*) commandé par la reconnaissance !

NOTES.

I.

1. *Mort.* — Past participle of the irregular verb *mourir*, to die. See Otto's French Grammar, Part I., p. 186, § 49.

2. *Accoururent.* — Third person plural preterit of the irregular verb *accourir*, to run, from *courir*. See Grammar, p. 184, § 41.

3. *Qui faisait retentir de ses cris les montagnes et les forêts.* — Who made the mountains and forests ring with her cries. *Faisait* is the third person singular imperfect of *faire*. See Grammar, p. 180, § 27.

4. *Après lui avoir fait leurs compliments.* — After paying their respects to her; or, more literally, after having made, &c. After a preposition the infinitive is used in French, where in English a present participle is found. See Grammar, p. 341, § 7. Notice that *après* is followed by the compound not the simple infinitive. *Fait* is the past part. of *faire*.

5. *Lionceau.* — Lion's cub, whelp.

6. *Tant de fiers animaux.* — So many proud animals. Adverbs of quantity must be followed by *de*. See Grammar, p. 42, § 2.

7. *Disait-il.* — Third person singular, imperfect tense, of *dire*, to say. *Dis* and *dit*, which occur several times below, are the second and third person singular, of the preterit, of the same verb. See Grammar, p. 172, § 7.

8. *Je saurai bien.* — I shall know very well how to. *Saurai* is the future tense of *savoir*, to know. See Grammar, p. 191, § 62.

9. *En attendant.* — In the mean while; literally, in or while waiting.

10. *Je veux.* — Present tense of *vouloir*, to wish. See Grammar, p. 191, § 64.

11. *Je prétends être.* — I claim the right to be *Prétendre*, from the Latin *præ-tendere*, to stretch out before, has retained in French its two significations, to lay claim rightfully or wrongfully to any thing. Hence, when referring to a person's words, *prétendre* may mean simply to assert, to declare, or, with an idea of blame, to pretend, since in either case the speaker claims what he says to be a fact.

12. *Je soutiens.* — Present tense of *soutenir*, to maintain, from *tenir*, to hold. See Grammar, p. 187, § 52.

13. *Qu'on m'avait fait une injustice, quand on me préféra le lion.* — That injustice was done me when the lion was preferred to me. *On*, formerly spelt *hom*, and later *om*, is from the Latin *homo*, and hence the same word etymologically as *homme*, man. This is why it is always singular, being used in the sense of man in general, one, people. It may sometimes be translated by we, you, they, but often by the passive, as in the present case.

14. *Tout autant que.* — Quite as much as, just as well as.
15. *Peut.* — The present tense of *pouvoir,* to be able. See Grammar p. 190, § 61.
16. *Fin.* — Shrewd.
17. *Léger à la course.* — Swift in running; literally, light in the race.
18. *Je puis m'en vanter aussi.* — I can boast of it too. For the use of *en,* see Grammar, p. 258, § 1. *Puis* is the present of *pouvoir.*
19. *Tu ne lui ressembles que.* — You only resemble him. *Ne* before the verb and *que* after it mean only, but.
20. *Tais-toi, maudit causeur.* — Hush, wretched chatterer. *Tais-toi* is the imperative singular of *taire.* See Grammar, p. 178, § 23. *Maudit,* literally cursed, from *maudire.*
21. *Sans entendre ce que tu dis.* — Without understanding what you say. *What,* meaning *the thing which,* is expressed by *ce qui* or *ce que;* literally, that which. *Entendre,* here translated to understand, also means to hear, to intend, to expect.
22. *Qui veulent.* — Present of *vouloir,* to wish. See Grammar, p. 191, § 64.

II.

1. The first campaign in Italy had closed, but Napoleon remained only a few days at Milan; and, on the 20th of May, 1796, before departing to advance towards the Adige, he raised still higher the courage of his soldiers by a new proclamation.
2. *Vous vous êtes précipités.* — You have rushed. The compound of the present; literally, you have precipitated yourselves. Reflective verbs are conjugated with *être,* not with *avoir.* See Grammar, p. 138.
3. *Milan est à vous.* — Milan belongs to you, or is yours.
4. *Dans toute la Lombardie.* — Throughout the whole of Lombardy. See Grammar, p. 76, § 2.
5. *Doivent.* — Present of *devoir,* to owe, p. 189, § 54.
6. *Le Tésin.* — Also spelled *Tessin,* the Ticino.
7. *N'ont pu.* — Have not been able. *Pu* is the past part. of *pouvoir,* p. 190, § 61. For the omission of *pas,* see Grammar, p. 291, § 5.
8. *Communes.* — Since the Revolution, France has been divided into *départements;* these are subdivided into *arrondissements,* which are again subdivided into *cantons;* and these are in turn divided into *communes,* each under a *maire,* so that *commune* corresponds pretty nearly to town or township.
9. *Mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire?* — But does there remain then nothing more for you to do?
10. *Su.* — The past part. of *savoir,* to know how, p. 191, § 62.
11. *Capoue.* — Allusion to the stay of Hannibal at Capua, which enervated his army and caused its ruin.
12. *Vois.* — Present of *voir,* to see, p. 192, § 65.
13. *Pris.* — The past part. of *prendre,* to take, p. 180, § 29.
14. *Y placer.* — To place there. For the use of *y,* see Grammar, p. 259, § 3.

15. *Elles feront époque dans la postérité.* — They will form an era in future years. *Feront* is the future of *faire*, p. 180, § 27.

16. *Qu'il a faits.* — Which it has made. *Faits* agrees with the direct object *que*. See Grammar, p. 363, § 3.

17. *Dans vos foyers.* — To your own homes; literally, firesides.

III.

1. *A faim.* — Is hungry. See Grammar, p. 51.

2. *J'ai six ans.* — I am six years old. See Grammar, p. 68, § 6.

3. *Hier, c'était fête au village.* — Yesterday was a holiday in our village.

4. *Gourmande.* — Dainty.

5. *N'allez pas croire que j'ignore.* — Do not think that I am ignorant; literally, do not go and believe. This use of the verb *aller* as an auxiliary is much more common than the similar use of *to go* in English. *To think*, used in its vague sense of to be of the opinion, is rendered in French not by *penser*, but by *croire*. *Penser*, through the Latin, is closely connected with *peser*, to weigh, and means to think, in the sense of to weigh in the mind, to consider the just relation of ideas.

6. *Je vais rire et chanter.* — I will laugh and sing. *Vais* is the present of *aller*, to go. This idiomatic future is explained in the Grammar on p. 203.

7. *L'on.* — *L'on* is often used instead of *on* after any word ending in a vowel sound as well as after *et*, *ou*, *si*, &c. See Grammar, p. 129.

8. *Eloigne-toi.* — Go off. The verb *éloigner*, to remove, is from the adverb of place, *loin*, far.

IV.

1. *Les hommes doivent s'aider.* — Men ought to help each other. For this use of the article, see Grammar, p. 219, § 4. *S'aider* is a reflective verb, but is here used reciprocally (to help each other), not pronominally (to help themselves).

2. *Meurt.* — Present of *mourir*, p. 186, § 49.

3. *Tant que vous serez désunis.* — As long as you are disunited. For this use of the future, see Grammar, p. 321.

4. *Qu'y a-t-il de plus faible?* — What is more feeble? For the use of *de*, see Grammar, p. 228, § 2.

5. *Quand paraît l'oiseau de proie.* — When a bird of prey appears. *Paraît* is the present of *paraître*, p. 178, § 24.

6. *S'assied.* — Present of *s'asseoir*, p. 192, § 66.

7. *Car nos frères c'est nous, et nous c'est nos frères.* — For we and our brothers are one and the same.

8. *Et ce sont ceux-là.* — And those are the ones; literally, it is those. For the use of *ce sont*, in the plural, see Grammar, p. 111, § 3.

9. *Dieu savait qu'il en serait ainsi.* — God knew that it would be thus. *En*, though not translated, is only an apparent expletive; it means about it, with regard to this thing, or in this respect.

10. *Fussent.* — Might be. Subjunctive after *afin que*. See Grammar, p. 333.

V.

1. *L'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires.* — The man for whom scientific and political history contend.

2. *Assez longtemps.* — Long enough.

3. *A en propager la conquête.* — To propagate their triumph. For this use of *en*, see Grammar, p. 241, § 9.

4. *Dompter la foudre et les tyrans.* — An allusion to the line often applied to Franklin in his lifetime: "*Eripuit cœlo fulmen sceptrumque tyrannis.*"

VI.

1. *Ducis.* — A tragic poet, born 1733, died 1816. He lived poor and independent, and took no part in the great political events of his time, but abandoned himself completely to his passion for poetry and for the stage. He is principally known for his translations, or, rather, weak imitations, of Shakespeare.

2. *Constamment.* — Steadfastly.

3. *Se rétablit.* — Was re-established. A reflective verb will often be best translated by using the passive voice in English.

4. *N'en avait nulle envie.* — Did not desire it in the least; literally, had no desire for it, that is, for being made a senator. *Nulle* is more emphatic than *pas de* or *point de* would be.

5. *Qui osât.* — Who dared. The subjunctive is often thus used in relative clauses, which do not contain a positive definite assertion.

6. *Il l'aborda.* — He accosted him.

7. *N'obtiennent.* — Notice that this and the following verbs are in the present tense. This change, in the midst of a narration, from past to present time, is very common, and gives vivacity to the style.

8. *Va.* — Present of *aller*, p. 194, § 69.

9. *Qu'on n'attrape guère.* — Which is seldom caught.

10. *Je me suis fait.* — I have become.

VII.

1. *Quand la bise fut venue.* — When winter came. *Bise*, literally, north wind, is poetically used for winter. *Venir* is conjugated with *être*, not *avoir*. See Grammar, p. 135, § 4. Hence in *fut venue*, literally, had come, the past part. agrees in gender and number with the subject *bise*. See Grammar, p. 363, § 2.

2. *Elle alla crier famine.* — She went to complain of her poverty; literally, to cry famine.

3. *Avant l'oût.* — Before harvest. *Oût*, or more properly *août*, usually means the month of August.

4. *Foi d'animal.* — Imitated from such phrases as *foi de gentilhomme*, upon the honor of a gentleman.

5. *Nuit et jour, à tout venant.* — Day and night, to all who came; literally, to every comer. See Grammar, p. 76, § 2.

6. *Ne vous déplaise.* — *Qu'il ne vous en déplaise* (may it not displease you), or, elliptically, *ne vous déplaise*, is used familiarly as a kind of excuse. It may be translated, according to circumstances, *if you please, by your leave*, &c.

VIII.

1. *Et n'en diffère guère que.* — And differs but little from it except. *Guère* formerly signified much, but is now used only with the negation, and hence means not much, but little.
2. *Font.* — Present of *faire*, to make, to cause, p. 180, § 27.
3. *Sort.* — Present of *sortir*, to go out, p. 184, § 40.
4. *A vivre.* — Its food.
5. *Elle ne s'en écarte guère.* — It does not go far away from it; i.e., from its hole.
6. *Y rentre.* — Re-enters it. For the use of *y*, see Grammar, p. 259.
7. *Va.* — Present of *aller*, to go, p. 194, § 69.
8. *De maisons en maisons.* — From house to house, from one house to another. Generally written with both nouns in the singular, *de maison en maison*.
9. *A moins qu'elle n'y soit forcée.* — Unless it is forced to do so; or, more literally, forced to it, i.e., to go from house to house. For the use of *ne* and the subjunctive after *à moins que*, see Grammar, p. 292, § 13, and p. 333.
10. *Fait.* — Present of *faire*.
11. *Moins de dégâts.* — Less damage, less havoc.
12. *Les mœurs plus douces.* — Gentler, quieter ways.
13. *Comment aimer en effet.* — In fact how can we love. For this use of the infinitive after *comment*, see Grammar, p. 339, § 4.
14. *Qui nous dressent des embûches.* — Who lay snares for us. *Dresser des embûches* is, literally, to lay an ambush, to set a trap.
15. *Auxquels.* — From whom. To escape from is *échapper à*, hence the use of *à* in the compound word *auxquels*.
16. *On la détruit à milliers.* — People destroy them by thousands, or they are destroyed by thousands. *La* here, as in the two preceding clauses, refers to *souris*, taken in a general sense and meaning the whole species of mice; hence it is singular. In English the plural seems preferable in this particular clause.
17. *Ils ont l'air vif.* — They look lively or bright. For this idiomatic use of *avoir*, see Grammar, p. 52.
18. *Il y en a de blanches sur tout le corps.* — There are some of them white all over their body. For this use of *de*, see Grammar, p. 228.
19. *On prétend.* — It is asserted. See I., note 11.
20. *Actuellement.* — At present, now. This adverb always refers to time, and never means actually, really. But the adjective *actuel* means the same as the English actual, and also refers to time, meaning present, for the time being.
21. *Viennent.* — Present of *venir*, to come, p. 187, § 51.
22. *Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il paraît que ce petit animal suit.* — So much at least is true; this little animal appears to follow. Literally, what there

is true about it, or with regard to this point, is that it appears that, &c. The use of *de* is similar to its use just above (note 18). *Suit* is the present of *suivre*, p. 174, § 9.

23. *Fuit.* — Present of *fuir*, to flee from, to avoid, to shun, p. 183, § 32.

24. *Inhabités.* — Uninhabited. *Habité* means inhabited, and the prefix *in* gives the negative sense.

25. *Lard.* — Bacon, not lard.

IX.

1. *Pour les faire vivre.* — To support them.

2. *Ou que je tombe malade.* — Or if I fall sick. For this use of *que*, see Grammar, p. 310, § 1.

3. *Que deviendront.* — What will become of. This is a common use of the verb *devenir;* as, *Que deviendrai-je?* what will become of me? Another example of it occurs in this piece: *Que deviendront-ils si je leur manque?* what will become of them if I fail them?

4. *Fût venue.* — Had come. Subjunctive after *bien que.* See Grammar, p. 333. *Venir* is conjugated with *être*, p. 135. Hence the past part. is feminine to agree with the subject *pensée*, p. 368, § 2.

5. *Il ne s'y était point arrêté.* — He had not dwelt upon it.

6. *Qu'il travaillait.* — As he was working.

7. *Vit.* — Preterit of *voir*, p. 192, § 65.

8. *S'étant approché.* — Having approached. Reflective verbs are conjugated with *être.* See Grammar, p. 138.

9. *Côte à côte.* — Side by side. *Côte* is, literally, rib. The usual word for side is *côté*, written with an accented *é*.

10. *Éclos.* — Past part. of *éclore*, to hatch, p. 198, § 74.

11. *Fut retourné.* — Had gone back. *Retourner* may be conjugated with *avoir* or with *être.* See Grammar, p. 136.

12. *Qui allaient et venaient.* — Who came and went. Notice the transposition of the verbs.

13. *Petits.* — Little ones. See Grammar, at bottom of p. 79.

14. *Se débattant vainement sous sa serre.* — Struggling vainly in its grasp. *Serre*, applied to a bird of prey, is, literally, talon.

15. *Que deviendront-ils.* — See note 3.

16. *De retour aux champs.* — On his return to the fields.

17. *Il s'achemina vers.* — He turned his steps towards. *S'acheminer*, from *chemin*, road, means, etymologically, to put one's self on the road, to start or set out for.

18. *Bien portants.* — In good health. The verb *se porter* is used, figuratively, referring to the health; as, *Comment vous portez-vous?* how do you do? *Je me porte bien*, I am well, in good health; *je me porte mal*, I am ill, in poor health.

19. *Indistinctement.* — Without distinction, impartially.

20. *Il y en eut pour tous.* — There was enough for all. *En* is, literally, some. See Grammar, p. 259.

21. *Les siens.* — His children.

22. *Meurs.* — Present of *mourir*, p. 186, § 49.

23. *Avant qu'ils soient en âge de.* — Before they are of an age to. Subjunctive after *avant que.* See Grammar, p. 333.

X.

1. *Lui tint à peu près ce langage.* — Spoke to him somewhat in this wise, or addressed him in nearly these words. *Tint* is the preterit of *tenir*, to hold, p. 187, § 52.

2. *Monsieur du corbeau.* — Mr. Raven. *De, du, de la*, or *des*, are prefixed to names, to indicate family nobility. The ridiculousness of assuming this *de*, by persons not entitled to it, is well shown by Molière in the following lines from *L'École des Femmes:* —

> "Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre,
> Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
> Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
> Et de monsieur de L'Isle en prit le nom pompeux."

3. *Que vous êtes joli!* — How pretty you are! See Grammar, p. 307, § 2.

4. *Sans mentir.* — Honestly; literally, without lying.

5. *Se rapporte à.* — Equals.

6. *Hôtes.* — Denizens. This is a poetical use of the word. In ordinary language, it may mean, according to the context, either host or guest.

7. *Ne se sent pas de joie.* — Is transported, or beside himself, with joy; literally, does not feel himself (loses consciousness of himself) for joy.

8. *S'en saisit.* — Seizes upon it, snaps it up. The verb being *se saisir de, en* is used. See Grammar, p. 258, § 1.

9. *Vit.* — Present of *vivre*, to live, p. 181, § 31.

10. *Vaut bien.* — Is well worth. *Vaut* is the present of *valoir*, p. 191, § 63.

XI.

1. *Ait jamais faite.* — Has ever made. *Faite* is feminine to agree with *que*. See Grammar, p. 363, § 3. For the use of the subjunctive after the superlative, see p. 332.

2. *Se fait.* — Becomes accustomed to.

3. *Il ne se laisse point emporter.* — He does not let himself be carried away.

4. *Il sait réprimer ses mouvements.* — He knows how to restrain his impulses. *Sait* is the present of *savoir*, p. 191, § 62.

5. *Il se précipite, se modère.* — He rushes forward, slackens his pace.

6. *Pour y satisfaire.* — In obedience to them; literally, to satisfy them. The verb being *satisfaire à, y* is used, and refers to *impressions*.

7. *Prévenir.* — From the Latin *præ-venire*, to go before, here means to anticipate, to forestall. It is the same word, etymologically, as the English, *prevent*, and has now, usually, the signification which the English word formerly had; as, "Your messenger prevented mine but an hour." — *Bp. Taylor*. It is seldom used in the sense of *to hinder*.

8. *Qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on le veut.* — The sense is: that is fully responsive to man's wishes and is always easily checked.

9. *Sert de toutes ses forces, s'excède.* — Serves with all his might, goes beyond his strength. *Sert* is the present of *servir*, p. 183, § 34.

10. *Verra.* — Future of *voir*, to see, p. 192, § 65.
11. *A la tête trop grosse.* — Has too large a head.
12. *Informes.* — Shapeless.
13. *Soutenu.* — Past part. of *soutenir*, from *tenir*, p. 187, § 52.
14. *Etat.* — Condition.
15. *Une juste grandeur.* — An appropriate size.
16. *Sa queue traînante et touffue.* — Its drooping and bushy tail.
17. *Maintien.* — Bearing.

XII.

1. *Jacques, Pierre, Mathieu, Jean.* — *Jacques* corresponds to the English James (Latin, Jacobus); *Pierre* is Peter; *Mathieu*, Mathew; and *Jean*, John. Proper names are often nearly alike in French and English. The exceptions which may occur in this book will generally be given.

2. *Je veux consulter aussi, moi.* — I want to consult too. For the use of *moi*, see Grammar, p. 255, § 2. *Veux* is present of *vouloir*, p. 191, § 64.

3. *Vis.* — Present of *vivre*, to live, p. 181, § 31.

4. *Parent.* — Etymologically and primarily, this word has the same signification as the corresponding English one. But it often means, as in the present instance, relative, relation; it has then a feminine form also, *parente.*

5. *Oh! que non!* — Oh! no indeed! For this use of *que*, see Grammar, p. 308, § 7.

6. *Mais enfin avez-vous à vous plaindre de quelqu'un?* — Well then, have you occasion to complain of any one? *Mais enfin*, literally, means but in fine. *Plaindre* is to pity; but *se plaindre* is to complain. *Avoir* is one of the verbs which govern the infinitive with *à*, see Grammar, p. 349; as, *avoir à faire*, to have (something) to do; *avoir à dire*, to be commissioned or impelled — to feel obliged — to say.

7. *Revenu à la maison.* — Having returned home, or when he got home. See Grammar, p. 370, § 3.

8. *Les uns prétendaient qu'il fallait . . . le lendemain.* — Some declared the hay must be got in that day, others that it must not be till the next day. For *prétendaient*, see I., note 11. *Fallait*, literally, it was necessary. See Grammar, p. 147 and 148. *Lendemain* means the day following the one spoken of, the morrow; its correlative is *la veille.* *Demain* means to-morrow; its correlative is *aujourd'hui.*

9. *Allait s'échauffer.* — Was on the point of growing hot.

10. *Le foin doit-il.* — Ought the hay. *Doit* is the present of *devoir*, p. 189, § 54.

XIII.

1. *Petit-maître.* — Foppish.

2. *Il court de fleurs en fleurs.* — He hastens from flower to flower. *Court* is the present of *courir*, to run, p. 184, § 41.

3. *Fit.* — Preterit of *faire*, to do, p. 180, § 27.

4. *Je n'ai point de talent, encore moins de figure.* — I have no talent, and of beauty still less. *Figure* is thus used absolutely for a fine appearance, personal attractions.

5. *Nul ne prend garde à moi.*—None take any notice of me. *Nul*, no, no one, always takes *ne* before the next verb. See Grammar, p. 57, § 8.

6. *Autant vaudrait n'exister pas.*—One might as well not exist; literally, it would be worth as much not to exist. *Vaudrait* is the conditional of *valoir*, p. 191, § 63.

7. *Aussitôt les voilà courants.*—They immediately begin running; literally, behold them running at once. As a general principle the present part. is invariable, unless it is used adjectively as in IX., note 18. This rule is rarely infringed, even in poetry.

8. *Dont ils ont tous envie.*—Which they all want or desire. For *avoir envie*, see Grammar, p. 51.

9. *Devient.*—Present of *devenir*, to become, from *venir*, p. 187, § 51.

10. *Survient.*—Comes up. Present of *survenir*, from *venir*, p. 187, § 51.

11. *Il ne fallait pas tant d'efforts.*—So many efforts were not needed. *Fallait* is the imperfect of *falloir*, to be necessary, p. 190, § 57.

12. *Il en coûte trop cher.*—It costs too dear. The mind will readily supply what *en* here stands for, though it cannot so easily be put into words. It might mean: It costs too much (in money, in pain, in blows, &c.). A somewhat similar use of *en* has been seen in IV., 9.

13. *Vivons caché.*—Let me live concealed. In French the imperative mode is defective, and having no first person singular, its place is supplied by the first person plural.

XIV.

1. *Vernet.*—Claude Joseph Vernet, born 1714, died 1789. He was the grandfather of Horace Vernet, the celebrated historical painter.

2. *Il n'y a presque pas une.*—There is scarcely one.

3. *Les deux années qu'il a mises.*—The two years which he has used, or which it has taken him. *Mises*, the past participle of *mettre*, agrees in number and gender with the direct object *que*. See Grammar, p. 363, § 8.

4. *On entend craquer les flancs d'un vaisseau qui s'entr'ouvre.*—We hear the sides of a vessel, which is splitting, crack. The prefix *entre*, like the Latin *inter*, sometimes expresses mutual or reciprocal action; as, *s'entr'aider*, to help each other. At other times it indicates partial action. Thus, *entr'ouvrir* usually means half or partly open; as, *laissez la porte entr'ouverte*, leave the door ajar. The *e* of *entre* is never elided, except in compound words. Thus we write *entre eux*, not *entr'eux*, as it is pronounced.

5. *Et détournent la vue.*—And turn away their eyes.

6. *Verrez.*—Future of *voir*, p. 192, § 65.

7. *De leur transparence.*—Some or a part of their transparency.

8. *Et s'éclairent.*—And light up.

9. *Jusqu'où l'horizon confine avec le ciel.*—To where the horizon touches the sky. *Jusqu'où*, which, compared with the English *to where*, seems natural enough, is here a violent ellipsis for *jusqu'à l'endroit où*, as far as the place where. *Confiner avec* means to touch in the sense of to border upon; as, *La France confine avec l'Espagne.*

10. *Qui peuvent tromper.*—Which can beguile. *Peuvent* is the present of *pouvoir*, p. 190, § 61.

11. *Se meuvent.* — Present of *mouvoir*, p. 190, § 58.
12. *Faites-en.* — Make of it. Imperative of *faire*, p. 180, § 27.
13. *Pris sur.* — Taken from. *Pris* is the past part. of *prendre*, p. 180, § 29.
14. *Il est impossible de rendre ses compositions; il faut les voir.* — It is impossible to describe his compositions; they must be seen.
15. *Tel que.* — Like.
16. *Fabriques.* — Fabrics. A term in painting, applied to edifices and ruins, which artists introduce to embellish their landscapes.

XV.

1. *Voyez.* — Imperative of *voir*, p. 192, § 65.
2. *Contrastée par.* — Contrasting with; or, to preserve the passive construction, as in the other clauses, set off by, brought out by.
3. *La trompe roulée.* — The curved proboscis.
4. *Elle.* — It; that is, his head.
5. *De voir, d'ouïr, etc.* — Of seeing, hearing, &c. See Grammar, p. 341, § 7.
6. *Entr'ouvre les glandes nectarées de son sein.* — A literal translation of this clause sounds rather strange, on account of the word *glandes*, which is not unpoetical in French. A free rendering would be: opens its honeyed depths.
7. *Pour en protéger les œufs.* — To protect its eggs. For this use of *en*, see Grammar, p. 241, § 9.
8. *Collés.* — Fastened; literally, pasted.
9. *Posé.* — Settled upon, or resting upon.
10. *Après s'être joué du chasseur.* — After mocking at the pursuer. *Se jouer de quelqu'un*, to mock, to laugh at, to make a fool of any one, being a reflective verb, is conjugated with *être*. See Grammar, p. 138.

XVI.

1. *Romance.* — Ballad, love-song. This poem is known by various other titles; such as, *Le Montagnard Émigré, La Patrie, Stances, etc.*
2. *Combien j'ai douce souvenance.* — How sweetly I remember. Notice that it is not *combien de douces souvenances*, how many sweet recollections. *Combien* is here equivalent to *comme* or *que*, and means how much. What a sweet recollection I have, is perhaps a more literal translation. The termination *ance* denotes duration, state; many words in *ance* are still met with in poetry, though elsewhere obsolete or but little used, except in the speech of the country people, where they are still common; as, *souvenance* for *souvenir*, *oubliance* for *oubli*. Notice that in the last stanza of this poem, the modern form *souvenir* is used.
3. *Te souvient-il.* — Do you remember; literally, does it recur to thee. The form commonly employed in prose is *te souviens-tu*, although primitively the verb *se souvenir* was always used impersonally; *il me souvient* corresponds to a Latin form *subvenit mihi*.
4. *Tous deux.* — Both of us.

5. *Que baignait la Dore.* — Which the Dore bathed. The Dore is a small stream in the centre of France.

6. *Et de cette tant vieille tour du More.* — And that very old Moorish tower. This use of *tant* would not be allowable in prose.

7. *Où l'airain sonnait le retour du jour.* — Where the bell sounded the return of day. *Airain*, literally, brass, is figuratively used for bell. Reference is here made to the bell, which, in Catholic countries, is rung for the *Angelus*, at about sunrise.

8. *Qu'effleurait l'hirondelle agile.* — Which the agile swallow grazed. *Effleurer* means to touch lightly in passing, to skim over a surface. It is derived from the old noun *fleur*, now found only in the expression *à fleur de*, even with, on a level with; as, *De grands poissons à fleur d'eau voyageant*, large fishes skimming along the surface of the water. — *Victor Hugo.*

9. *Compagne.* — Companion; the irregular feminine of *compagnon*.

XVII.

1. *Damas.* — Damascus.

2. *Qui venaient à la rencontre de.* — Who came to meet; literally, to the meeting of.

3. *Fondirent à l'improviste.* — Rushed suddenly. *Fondre*, from the Latin *fundere*, meant primitively to spread; hence its various meanings in their logical order: 1. to cause to spread; 2. to melt into (blend); 3. to melt down (dissolve); 4. to sink in, to give way, to fall; 5. to fall upon, to assail impetuously, to pounce upon. This last sense is modern.

4. *Les emmenèrent.* — Took them off. *Mener* is to lead or conduct; *porter*, to bear or carry. *Amener* (*à mener*) means to lead to, to bring, being the opposite of *emmener* (*en mener*), to lead from, to take away. A similar distinction exists between *apporter* (*à porter*) and *emporter* (*en porter*). In *emmener*, the first syllable is nasal (like *an*), by exception.

5. *Où ils devaient entrer à Acre.* — On which or when they were to enter Acre. *Où*, primitively an adverb of place, is also employed as an adverb of time. The idiomatic future formed by *devoir* before an infinitive is explained in the Grammar, p. 208.

6. *Et était étendu.* — And was lying.

7. *Tenu éveillé par la douleur de sa blessure.* — Kept awake by the pain of his wound.

8. *Encore une fois.* — Once more.

9. *Et parvint jusqu'à son coursier.* — And reached his steed.

10. *Poitrail.* — Chest. *Poitrail* differs from *poitrine* in being applied only to animals, especially to horses.

11. *Tiens!* — There! or here! The imperative of *tenir*, p. 187, § 52. For the use of *tiens* or *tenez*, as an exclamation of surprise, &c., see XXXVI., 4.

XVIII.

1. *Le pays de Genève.* — Geneva and its vicinity, the country about Geneva. For *pays*, see XX, note 2.

2. *Ravi d'admiration.* — Transported with admiration.

3. *Qu'il voit d'un coup d'œil.* — When he sees at a glance. *Que* is here used instead of repeating *lorsque.* See Grammar, p. 309, § 11.

4. *Peuplée d'habitations si riantes.* — Adorned with such cheerful homes, or filled with such gay habitations.

5. *La crête sourcilleuse.* — The lofty summits, or the cloud-capped, frowning crest.

6. *Ceignant.* — Present part. of *ceindre*, to gird, to enclose, to encompass, p. 175, § 14.

7. *Le couronnant de cet immense groupe de neiges.* — Crowning it with that immense group of snow-covered peaks.

8. *Un effet qu'aucune expression . . . qui ne l'a pas vu.* — An effect of which no words can give any conception to one who has not seen it.

9. *L'est peut-être encore davantage.* — Is perhaps still more so. For this use of *le*, see Grammar, p. 261, § 3.

10. *Physicien.* — Natural philosopher, physicist. A physician, doctor, is *un médecin.*

11. *En trouve là les masses centrales.* — Finds there its central masses. For this use of *en*, see Grammar, p. 241, § 9.

XIX.

1. *Ni la représentation ni l'appareil.* — Neither display nor fine dress. The former of these nouns refers to the state and parade which accompanies high rank; the latter, to the royal attire and decorations.

2. *Qu'il conduisait.* — Which he drove.

3. *Faire une promenade du matin.* — To take a morning drive. *Promener*, from *pro* and *mener*, has, for its first meaning, to lead forth; hence *promenade* (a leading forth) may be translated *walk, ride, drive, sail, excursion*, according to the context. *Promener*, not used reflectively, means to lead or conduct; as, *promener un enfant, un vieillard, un malade*, to take a child, an old man, an invalid, out for a walk or ride; *promener un cheval, un chien*, to walk a horse, to take a dog out for an airing. The various meanings of *se promener*, literally to lead one's self forth, correspond to those given above for *promenade.*

4. *Il fut surpris par la pluie comme il reprenait le chemin de la ville.* — He was caught in the rain as he turned back towards the city.

5. *Qui regagnait aussi.* — Who was also going back to.

6. *Cela ne vous gênerait pas prodigieusement.* — It could not be such a terribly great annoyance to you.

7. *Un garde-chasse de mes amis.* — A game-keeper, a friend of mine. See Grammar, p. 65, § 6.

8. *Où j'ai fait un fier déjeuner.* — Where I've had a famous breakfast. *Fier* is, literally, proud, but is used by careless speakers very much like

the English words *famous*, *precious*, &c. *Faire un déjeuner, un dîner, un souper*, is to take or eat a breakfast, dinner, supper.

9. *De si bon.* — That was so good. For this use of *de*, see Grammar, p. 228, § 2.

10. *Une soupe à la bière.* — Beer-soup. For this use of *à*, see Grammar, p. 233, § 5.

11. *Ah! bien, oui, une soupe; mieux que ça!* — Soup! no, indeed! better than that! *Ah! bien, oui!* is used in a very familiar style for a strong negation. *Ça* is a familiar contraction of *cela*.

12. *Choucroute.* — Sour-krout. This word is derived from the German *sauerkraut*, by a strange misconception of the meaning of the two parts of the German word. As *sauerkraut* is cabbage prepared in a certain way, it was natural, for those using it, to mistake the adjective *sauer*, pronounced *soor*, in some parts of Switzerland, for the noun *chou* (cabbage), so that if the word *choucroute* be analyzed, it virtually means *cabbage-cabbage*. There is a similar blunder in the formation, from the French *écrevisse*, of the English word *crayfish*, afterwards still farther corrupted into *crawfish*. The name of the American fish *alewife*, corrupted from an Indian word of a similar sound, is another instance of this tendency.

13. *Vous dit-on.* — I tell you.

14. *Tiré sur les plaisirs de Sa Majesté.* — Shot on the preserves of His Majesty. *Les plaisirs du roi*, or simply *les plaisirs*, is a term applied to all that extent of country where the chase is reserved for the king.

15. *Je vous en réponds.* — I warrant you it was; literally, I answer to you for that.

16. *Qu'on le descendît.* — To be set down. The subjunctive is used after *vouloir*. See Grammar, p. 327, §§ 3, 4.

17. *Celui dont.* — The person from whom.

18. *Monsieur est militaire.* — You are a soldier, sir. For the omission of the article, see Grammar, p. 222, § 1. It is customary to use the third person in addressing any one very respectfully or ceremoniously. It will be noticed that the emperor answers with a similar construction, *comme dit monsieur*, you are right, sir.

19. *Se rencognant.* — Shrinking back into a corner.

20. *Seriez-vous feld-maréchal?* — Can it be possible you are a field-marshal? The conditional is often thus used to express a mere surmise.

21. *Se confond en excuses.* — Made all sorts of apologies, was lost in apologies.

XX.

1. *A la grâce de Dieu.* — A very common expression, here used in the sense of, May God protect you, or have you in his keeping.

2. *Nous le chassons loin du pays.* — We drive far away from home. *Pays* means, primitively, a region, a natural physical division of country, hence often used for one's native village.

3. *Si tu n'allais pas revenir!* — Suppose you should not return! See Grammar, p. 316, § 8.

4. *Fais ta prière.* — Say your prayers. *Fais* is the imperative of *faire*, p. 180, § 27.

5. *Donne du cœur.* — Gives one courage. Compare the English expression, *take heart.*

6. *Cela te portera bonheur.* — That will make you prosper; literally, will bring you good luck.

7. *Elle pleura . . . l'enfant.* — She wept for the child. *La pauvre mère* is here merely parenthetical.

XXI.

1. *Il s'en sert.* — He makes use of it.

2. *Nullement à la portée des pauvres gens.* — Not at all within the reach of poor people. For the use of *des*, see note 18.

3. *Dont on jouit.* — Which people enjoy. The verb is *jouir de*, hence this construction.

4. *La Maison d'Or.* — One of the first restaurants in Paris, also called *Maison Dorée.*

5. *Parcourt.* — Walks through.

6. *Jusqu'à ce qu'il ait avisé quelques personnes de connaissance.* — Until he has caught sight of some people of his acquaintance. *De connaissance* is very frequently used instead of *de ma* (*ta, sa,* etc.) *connaissance.*

7. *En sa qualité d'Italien.* — As an Italian.

8. *Mon bon.* — My fine fellow.

9. *Il y a longtemps que je ne vous ai vu.* — It is a long time since I have seen you. Though no negative is used in English to correspond to the *ne* after *il y a*, etc., a slight change in the English sentence will show that there is really a negative idea; thus instead of it is a long time since I have seen you, the sentence might read, I have not seen you for a long time. For the omission of *pas* after *il y a*, see Grammar, p. 292, § 10.

10. *Se fient à leur facilité.* — Trust to their readiness.

11. *Je ne dis pas de mal de.* — I don't say any thing against.

12. *Qu'est-ce que c'est que ces côtelettes-là?* — What kind of cutlets are those? For remarks on *qu'est-ce que c'est que*, etc., see Grammar, p. 264, §§ 3, 4, 5.

13. *Côtelettes soubise, à la purée d'ognons.* — Many cookery terms such as *carpe à la Chambord*, etc., are usually left untranslated even in English cookery-books. Several *Soubises* are known in French history; to which of them belongs the honor of being associated with cutlets, I do not know. *Ognon* is often spelt *oignon*, the *i* being then silent. *A la purée d'ognons* means served up with onion sauce. See Grammar, p. 233, § 5.

14. *C'est comme si je chantais.* — It is like talking to the wind. *Chanter*, literally to sing, is also familiarly used in the sense of to talk nonsense, to talk without effect.

15. *Elles paraissent très-bien réussies.* — They seem to be quite a success.

16. *Un couvert.* — A knife and fork.

17. *Donnez-m'en encore un peu.* — Give me a little more of it.

18. *Des jeunes gens.* — Young men. *Gens* and *personnes* both mean people; but with *jeunes* prefixed, they generally mean, the former young men, the latter young ladies. The adjective and noun form in reality a compound word, since the partitive *des* is used, not *de*, as might be expected from the Grammar, p. 39, § 4. This is sometimes true of other

adjectives. *Des jeunes gens, des jeunes personnes, des petits garçons*, and *des pauvre gens* in note 2.

19. *Un potage à la bisque d'écrevisses.* — A kind of rich, strained soup, made of crawfish. Those curious in such matters may consult BELEZE, *Dictionnaire de la Vie Pratique.*

20. *Non pas.* — No indeed.

21. *Chambertin.* — One of the finest qualities of Burgundy wine.

22. *C'est pour avoir votre avis.* — We want to have your opinion.

23. *Il n'est pas mauvais.* — It's really very good. This phrase is a stronger expression of satisfaction than the literal translation of it would seem to warrant, being much stronger than *il est assez bon.*

24. *Croûte rôtie.* — The outside crisp; literally, roasted crust.

25. *Fait semblant.* — Pretends; literally, makes a pretence. Compare the English, makes believe.

26. *Il fait glisser sur son assiette.* — He slips upon his plate.

27. *Cuisse.* — Leg; literally, thigh.

28. *Soigné.* — Got up in the best style. *Soigné* is often used in very familiar conversation in the sense of good, excellent; thus, *un petit dîner soigné* might perhaps be translated a capital little dinner.

XXII.

1. *L'oiseau-mouche.* — The humming bird; literally, the fly-bird. In such compounds it is the second noun that is used adjectively, not the first, as in English.

2. *Pour la forme.* — As to form.

3. *Qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux.* — Which she has simply divided among the other birds.

4. *Légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure.* — Lightness, rapidity, agility, grace, and a rich garb; or light, rapid, brisk, graceful motions, &c.

5. *Ses habits.* — Its plumage.

6. *On le voit à peine toucher le gazon par instants.* — It is seen to light upon the turf for scarcely an instant at a time.

7. *Que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches.* — That all the species of humming birds are found.

8. *Que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux.* — Which the colors of these brillant birds emit.

9. *Sont au-dessous de la grande mouche asile pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur.* — Are not so long as the large horse-fly, nor so big as the humble-bee. *Grandeur* refers more particularly to the length and breadth, and *grosseur* to the circumference.

10. *A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus.* — Scarcely can their feet be seen, so short and small are they. The transposition after *à peine* is similar to that mentioned in the Grammar, p. 256, § 5.

11. *Se laissent emporter dans les airs.* — Let themselves be borne along through the air.

12. *Non seulement immobile, mais tout à fait sans action.* — This is more easily explained than translated. *Immobile* implies that the bird did not move from place to place, did not continue his flight, while *sans action*

refers to motion of any kind. It might perhaps be translated not only stationary, but entirely motionless.

13. *Les flattant de ses ailes.* — Caressing them with its wings.

14. *Les becqueter à coups redoublés.* — Peck at them repeatedly.

15. *Assouvi.* — Given vent to.

16. *Ils se livrent entre eux de très-vifs combats.* — They engage in very sharp combats together.

17. *Et qu'ils la trouvent fanée.* — And find it faded. See Grammar, p. 334, § 13.

18. *Ils le font entendre . . . tous prennent l'essor.* — They utter it in the woods from dawn until, at the first rays of the sun, they all take flight.

XXIII.

1. *Le bourgeois gentilhomme.* — An infatuated plebeian, rich but uneducated, who wishes to ape the manners of the aristocracy. *A bourgeois* is a man of the middle class, neither of a noble family nor yet the servant or serf of others. He is distinguished from the peasant by being the citizen of some large town and endowed with certain privileges; and from the soldier or clergy, by being engaged in trade, manufactures, or practical arts and sciences. *La bourgeoisie* corresponds to the English citizen class. *Bourgeois* is a title of respect, when used by a beggar, peasant, laborer, servant, apprentice, workman, clerk, or salesman. But uttered by the learned or aristocratic, it is quite the reverse; thus, *c'est un bourgeois* may mean he is a common man, without manners, taste, or education. The same distinctions apply to this word when used as an adjective: *c'est bourgeois,* that is vulgar, in bad taste; *un air bourgeois,* an undignified, commonplace air; *des discours bourgeois,* conversation which lacks learning, elegance, or deep thought. *Une occupation bourgeoise,* for a soldier or laborer, is an easy, inactive life. *Une maison bourgeoise* is a genteel house, with nothing grand, ancient, or lordly about it.

2. *Tout ce que je pourrai . . . et j'enrage que.* — Every thing I can, for I have the greatest possible desire to be learned, and I am furious to think that, or I am much vexed that.

3. *Veut dire.* — Means.

4. *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton.* — These words served in old works on logic to designate the different modes of regular syllogisms.

5. *Rébarbatifs.* — Repulsive; literally, stern, crabbed.

6. *Ne me revient point.* — Does not take my fancy, or, simply, does not please me.

7. *Je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.* — I want to get angry to my heart's content, when I have a mind to. A modern author would write *je veux me mettre,* instead of *je me veux mettre. Je veux* is very emphatic, often having the full force of a command; as, *je le veux,* it must be done, I insist upon it. *Je voudrais,* the conditional, is the polite form for expressing a wish or desire.

8. *Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?* — What sort of stuff does it treat of, that physics? literally, what nonsense does it talk about? This jocular use of *chanter,* which is very common in French, has already been noticed, XXI., 14.

9. *Les feux volants.* — Ignes fatui, will-o'-the-wisps, commonly called *feux follets.*
10. *Les éclairs, le tonnerre, la foudre.* — Lightning, thunder, thunder-bolts.
11. *Tintamarre . . . brouillamini.* — Bustle . . . hubbub.
12. *En philosophe.* — As or like a philosopher, philosophically.
13. *J'ai à vous dire.* — I must tell you. See XII., note 6.
14. *Ne font que marquer.* — Only show, or do nothing but mark.
15. *La mâchoire d'en bas . . . celle d'en haut.* — The lower jaw . . . the upper one.
16. *En rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre.* — By bringing the jaws still nearer together.
17. *Il n'y a rien de plus juste.* — Nothing could be truer.
18. *Fait justement comme.* — Is exactly like.
19. *La belle chose que de.* — What a fine thing it is. See Grammar, p. 307, § 3.
20. *Vous ne sauriez lui dire que U.* — You need only say U to him.
21. *Se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus.* — Is pronounced by striking the tip of the tongue against. La Fontaine's line, *du sac et du serpent il donna contre le mur,* he dashed the sack and the serpent against the wall; and such phrases as, *le navire donna contre un écueil,* the vessel struck upon a reef; *une balle se réfléchit quand elle donne contre la muraille,* a ball rebounds when it strikes the wall; and, *le vent donne dans les voiles,* the wind swells the sails, are examples of this use of *donner.*
22. *Appuyant.* — Resting or pressing.
23. *Que je vous veux de mal!* — How angry I am with you! The modern form would be, *que je vous en veux.* See XXX., 5.
24. *Jusqu'au haut du palais.* — To the very top of the palate.
25. *A fond.* — Thoroughly.
26. *Il faut que je vous fasse une confidence.* — I must tell you a secret.
27. *Grande qualité.* — High rank.
28. *Oui.* — Indeed it will.
29. *Sans que j'en susse rien.* — Without being in the least aware of it. *Susse* is the imperfect subjunctive of *savoir.*
30. *Bien arrangées comme il faut.* — Very properly arranged; literally, as it ought (to be). The expression *comme il faut* is very frequently used in the sense of suitable, proper, and also in many cases where it is difficult to render it in English; as, *un homme comme il faut,* a gentleman; *ce sont des gens très comme il faut.*
31. *Tout du premier coup.* — Off-hand.
32. *Je n'y manquerai pas.* — I will not fail. *Y* here means to do so, to comply with your request. The verb being *manquer à,* this construction is used.

XXIV.

1. *Veille.* — Literally, watch, vigil; here popularly used for evening. *Veillée* is also employed in this sense.
2. *Bien, dit-on, qu'il nous ait nui.* — Although they say he has injured us. For the use of the subjunctive after *bien que,* see Grammar, p. 333. In the next line *encor* is spelt without the final *e,* as it often is in poetry, to

avoid the additional syllable, *en-co-re*. The syllable formed by *e* mute must always be counted, in poetry, unless it ends a line or precedes a vowel.

3. *Voilà bien longtemps de ça.* — It is now a long while since then.

4. *Je venais d'entrer en ménage.* — It was just after my marriage; literally, I had just gone to housekeeping. For this idiomatic past, see Grammar, p. 203.

5. *Près de lui je me troublai.* — In his presence I became confused.

6. *Notre-Dame.* — The celebrated cathedral in Paris, commenced in the 12th century.

7. *Champagne.* — One of the former provinces of France. It now forms the departments of Marne, Haute Marne, Aube, Ardennes, and parts of other departments. It was called *Champagne* on account of its vast plains (*campi*). Notice that the name of the province is feminine; but the name of the wine is masculine, the word *vin* being understood.

8. *Tenir la campagne.* — To hold out against the enemy.

9. *J'entends frapper à la porte.* — I hear some one knock, or, I hear a knock, at the door. William Young, in his translation of Béranger, thus renders this and the preceding line: One night — as might be now — I heard a knock . . .

10. *Bon Dieu! — Dieu! mon Dieu! bon Dieu!* and other similar exclamations, are constantly recurring in French conversation. They have by no means the force they would seem to have if literally translated into English. *Heavens! Goodness! Good gracious! Oh dear! Dear me!* or any such exclamation, may be used to render them.

11. *S'asseoit.* — Present of *s'asseoir*, p. 192, § 66. This was the old spelling of the verb; at present it is more common to use the form *s'assied*.

12. *Je cours de tous ses malheurs sous Paris, venger la France.* — *Sous Paris* is, literally, under (the walls of) Paris; that is, before Paris. Young's version reads: —

> 'Neath Paris' walls to strike for France
> One last avenging blow.

13. *Par mer il est accouru.* — He has hastened to us by sea.

14. *L'étranger.* — Foreign nations, or simply the foe.

XXV.

1. *Pamplemousses.* — Literally, shaddocks.

2. *Une négresse marronne.* — A fugitive slave. *Marron* is also spelt *maron*. Scheler gives the following: "*Marron anc. simarron, de l'esp. cimarron, pr. sauvage; se dit aussi des animaux domestiques qui reprennent le chemin des bois.*"

3. *Un lambeau de serpillìaire.* — A strip of sarplier, or packing cloth.

4. *Il y a un mois que j'erre.* — For a month I have been wandering. For this use of the present tense, see Grammar, p. 313, § 4.

5. *Un riche habitant.* — A rich planter. *Habitant* and *habitation* are used in the French colonies for *planter* and *plantation*.

6. *Sachant.* — Present part. of *savoir*, p. 191, § 62.
7. *J'ai envie.* — I want. or I would like. See Grammar, p. 51.
8. *Qu'ils passèrent à gué.* — Which they forded.
9. *Morne.* — The name given to small, rounded mountains in the French colonies.
10. *Aux yeux enfoncés.* — With sunken eyes. *With*, when it means *having*, *provided*, or *furnished with*, is rendered by *à* and the article. See Grammar, p. 238, § 7.
11. *Ne fit pas grand compte.* — Did not pay much attention, take much notice.
12. *Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues.* — They had walked without food more than five leagues. *A jeun* is, literally, fasting. *Faire une distance* is to go or travel, over a distance: as, *faire une promenade*, to take a walk; *faire un voyage*, to perform a journey; *faire une lieue à cheval*, to ride a league. This use of *faire* is analogous to the English expression, *to make four miles an hour.* For the use of *de* instead of *que*, see Grammar, p. 230, § 8.
13. *Il exauce la voix.* — He hearkens to the voice. *Exaucer*, generally used in connection with prayer, means to hear favorably, to listen to.
14. *Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas.* — As they were looking around in every direction (on all sides) to see if they could not find.
15. *Aubier.* — Blea, or sap-wood; the whitish part which is between the bark and the body of a tree.
16. *Qu'il fait rebrousser les meilleurs haches.* — That the best axes make no impression upon it.
17. *L'idée lui vint de mettre le feu à.* — The idea occurred to him to set fire to.
18. *La nécessité donne de l'industrie.* — Necessity is the mother of invention; literally, necessity gives skill, ingenuity. The usual form of the proverb in French, *la nécessité est la mère de l'industrie.*
19. *Misérables.* — Destitute, needy.
20. *Qu'il assujettit sous ses pieds.* — Which he held firm under his feet.
21. *Moulinet.* — A little stick used for stirring chocolate.
22. *Où ils se doutaient bien.* — Into which they could not help suspecting; literally, strongly suspected. The adverb *bien* is often used merely to emphasize the verb to which it is joined. It is then frequently impossible to give an exact equivalent for it in English. It may sometimes be rendered by *indeed*, *surely*, *it is true*, *really*, *I must confess*, &c.
23. *Virginie revenait souvent sur cet objet.* — Virginia often recurred to this subject.
24. *Qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser.* — That before long they would calm. *Tarder* is, literally, to delay, to defer: as, *ne tardez pas à m'envoyer de l'argent*, do not delay sending me some money; *il tarde à venir*, he is a long time coming; *le printemps ne tardera pas à venir*, spring will soon be here.
25. *Ils se trouvèrent bien embarrassés.* — They were very much embarrassed. A common use of *se trouver.*
26. *Qui ne s'étonnait de rien.* — Whom nothing disconcerted or frightened.
27. *Case.* — Here means a small, wretched house; as, *les cases des nègres aux colonies*, the negro cabins in the colonies. "Uncle Tom's Cabin" is called in French, *La Case de l'Oncle Tom.*

28. *Il se flattait de monter ainsi la montagne.* — He fancied he could thus climb the mountain.
29. *Le jour baisse.* — Daylight is fading, or it is growing dark.
30. *Ajoupa.* — A kind of hut supported upon stakes hastily and roughly covered with branches, leaves, straw, or rushes.
31. *Avaient mis en sang.* — Had made bleed.
32. *Se chausser.* — To put on shoes, or shoes and stockings. *Se chausser* is a general word, which means to clothe the feet and legs with boots, shoes, socks, or stockings.
33. *Et se mit en marche.* — And started, or set off. *Se mettre en marche* is nearly synonymous with *se mettre en route,* which occurs towards the end of this piece.
34. *Doucement.* — Slowly.
35. *Le sentier frayé.* — The beaten path. *Frayé* is, literally, rubbed, worn.
36. *Paul fit asseoir Virginie, et . . . hors de lui.* — Paul found a seat for Virginia, and began running hither and thither, quite beside himself. *Se mettre à* is to put one's self to, to set to work, to begin. *Se prendre à* is used in a similar way, and may also be translated *to begin.* Thus we have on the next page, *et elle se prit à verser des larmes;* literally, and she betook herself to shedding tears.
37. *Mais les seuls échos.* — But the echoes only. For the unusual position of *seul,* see Grammar, p. 88, § 6.
38. *A plusieurs reprises.* — Again and again, or over and over; literally, at several resumptions; that is, several times separated by distinctly marked intervals.
39. *Qu'éprouvent maintenant nos mères.* — Which our mothers now endure.
40. *Elle se prit à.* — She began. For this use of *se prendre à,* see note 36 of this piece.
41. *Qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût.* — Who comes in the evening to kill deer, by lying in ambush for them. The preposition is omitted before *le soir.* See Grammar, p. 304, § 3.
42. *Serions-nous si près d'arriver?* — Can it be possible we are so near home? See XIX., note 20.
43. *Revenir de.* — Recover from, get over. In the expression, *je n'en reviens pas,* the *en* must stand for some such words as *de mon étonnement, de ma surprise, de mon émotion, de mon effroi.* It may sometimes be translated, *is it possible? how can that be?*
44. *Domingue.* — Domingo; the slave of Virginia's mother. Domingo is a Spanish name, meaning *Sunday.*
45. *Repris ses sens.* — Recovered his composure.
46. *Que vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées!* — How uneasy your mothers are! how astonished they were!
47. *N'a su nous dire.* — Could not tell us. *Savoir* is often used instead of *pouvoir* before an infinitive. See Grammar, p. 191, § 62, Rem. For the omission of *pas,* see p. 291, § 6.
48. *J'allais, je venais autour de l'habitation.* — I went back and forth about the plantation.
49. *A quêter sur vos pas.* — To search for you by following in your track.
50. *Calebasse.* — Calabash, a dried and hollow gourd used to contain liquids.
51. *Où est le temps.* — This construction is common in expressions of

regret, and may perhaps in this case be rendered by some such exclamation as, Oh for the time!

52. *Se fit voir.* — Showed itself, or appeared.
53. *Aux cris.* — Amid the cries.
54. *Au-devant d'eux.* — To meet them.

XXVI.

1. *Qui se plaît.* — Who loves to dwell or to be.
2. *De l'escabeau . . . s'empare.* — There the poor takes possession of the empty stool by the hearth.
3. *C'est là qu'un jour je vins m'asseoir.* — It is there that one day I seated myself. Here we might possibly translate the word *vins*, I came and sat down, though it would be rather awkward. But *venir* is often used in French where the verb *to come* would seem redundant in English, as in note 4 of XXXVII., *le plomb tous deux vint les atteindre,* the shot struck them both.
4. *En marche!* — On again!
5. *A dû finir.* — Had to end.
6. *Mais qu'en avril . . . la dédommage.* — But may the nightingale in April sing and make amends to her. *La* refers to *fermière.* The idea is, to make amends to her for the poorness of this little song.

XXVII.

1. *Les pourboires sur le Rhin.* — The *pourboires* upon the Rhine. *Pourboire,* literally "to drink," is used to designate the gratuity commonly given to servants, &c., in addition to the regular charge. In English this is sometimes called drink-money, but in translating the French word may be used. *Pourboire* corresponds to the German *Trinkgeld,* and to the Italian *buonamano.*
2. *Naturels.* — Natives.
3. *Charabia.* — A popular term, meaning the *patois* of the inhabitants of Auvergne, and, by extension, any other speech which is not understood.
4. *On débâche; un grand drôle prend sur la voiture.* — The tilt is turned back; a tall rascal takes from on the carriage, &c.
5. *L'hôte surgit et entame.* — The keeper or host suddenly appears and begins. *Surgir* is to spring up, to start up, to arise. *Entamer,* literally, to make the first cut into (a loaf, &c.), also means, when speaking of a negotiation, an affair, a discourse, a story, a conversation, &c., to enter upon, to begin.
6. *Vous tournez alentour.* — You stroll around it.
7. *Toujours remorqué par.* — Still in the wake of, still towed along by.
8. *La grille du chœur.* — The screen of the choir. *Chœur* here means choir in the sense that word has in architecture; viz., that part of a church separated from the nave by a railing or screen, and appropriated for the use of the clergy.
9. *Splendidement harnaché.* — Gorgeously tricked out, or rigged up. *Harnacher,* literally to harness a horse, means, when used familiarly and figuratively, to dress in a ridiculous manner, in colors which do not harmonize

10. *Votre cicérone empanaché et galonné.* — Your beplumed and belaced cicerone.
11. *Reste le sacristain.* — There remains the sacristain, or the sacristain is left. *Il* is often understood before this impersonal verb.
12. *Judas.* — A small opening made in a floor or ceiling in order to see what passes below; thus called because the one who looks through this peep-hole looks, so to speak, in a treacherous manner.
13. *Baragouiner tout à son aise.* — Stammer ahead in peace. *Baragouiner* is derived from the *Bas-breton bara*, bread, and *gwin*, wine; words which the French often heard in the mouth of the Bretons, and of which they made use, in the compound *baragouin*, to designate an unintelligible language. The verb *baragouiner* means to murder a language in pronouncing it, to alter its sounds so as to make them difficult to understand. *Baragouiner un discours* is to pronounce it unintelligibly.
14. *Croupe.* — Hip-roof. This term is applied, in architecture, to the rounded part of the roof which surmounts the apsis of a church.
15. *C'est pour la fabrique.* — It is for the church fund. *Fabrique* means all that belongs to a parish church: the funds, income, silverware, ornaments, &c. It is also used in the sense of church wardens.
16. *Vous vous gardez bien de demander.* — You take very great care not to ask. *Se garder de* is, literally, to guard one's self from; hence to be careful not to.
17. *Carte à payer.* — Bill. *Carte* alone, as well as *note* and *addition*, are used to denote a restaurant bill. *Mémoire, facture,* are used for other bills.
18. *Copeaux et balayures.* — Mere rubbish; literally, chips and sweepings.
19. *Qu'il s'agit de désenfler le plus vite possible.* — Which should be emptied as soon as possible. *Désenfler* means, literally, to reduce the swelling of. *Désenfler un ballon* is to let the gas out of, to empty, a balloon. *Agir* is, literally, to act. *S'agir* is used only in the impersonal form, and governs *de:* as, *l'affaire dont il s'agit*, the thing in question; *de quoi s'agit-il?* what is the matter? what is going on? *Il s'agit de votre vie,* your life is at stake. Analogous to the German *es handelt sich*, and to the Latin *agitur*, in such phrases as: *non nunc pecunia sed illud agitur quomodo,* &c. — TERENCE.
20. *Chacun s'y acharne de son côté.* — Each, in his own way, strives with all his might, or employs every effort, to accomplish this. For this figurative use of *acharner*, see XXXVI., 21.

XXVIII.

1. *Il en est une.* — There is one. It is a peculiarity of Xavier de Maistre to use *il est* where most prose-writers would employ *il y a*. But in poetry, *il est* is generally used instead of *il y a*.
2. *Le long des maisons d'un village.* — Along a village street.
3. *Craignant.* — Present part. of *craindre,* p. 175, § 15.
4. *Isba.* — A Russian peasant's house, usually composed of a single room, a good portion of which is taken up by an enormous stove. Although *isba* corresponds pretty nearly to thatched cottage, it does not, however, imply an idea of poverty. — *Author's note.*
5. *Lui firent peu d'accueil.* — Gave her but little welcome.
6. *On ne se met pas en route.* — People do not set out.

7. *La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir.* — In vain the young girl protested that this was all she had; literally, all her having. Littré in his "*Dict. de la Langue Française*" thus explains the locution *avoir beau*, to do uselessly. "*Avoir beau* means *avoir beau champ, beau temps, belle occasion; avoir beau faire* is properly to have every thing favorable for doing a thing. That is its ancient and natural sense. But by an irony easy to understand *avoir beau* has assumed the sense of *avoir le champ libre* (to have the field or stage clear), to be allowed to do whatever you please and yet to accomplish nothing. *Vous avez beau dire* is, primitively, it is well for you to say; then you can say, you are at liberty to say, but that will do no good." In a similar way we may explain the use of *fine* and *pretty* in such English expressions as: it is fine for you to talk so; that is a pretty thing for you to say.

8. *De s'aller coucher.* — The natural position of *se* would be before *coucher;* but when an infinitive is governed by another verb, the pronoun referring to this infinitive may be placed before either verb. It is, however, more conformable to general custom to place it before the verb that governs it.

9. *Avant de monter sur le poêle où elle devait passer la nuit.* — Before climbing upon the stove where she was to pass the night. For this idiomatic future see Grammar, p. 203. The Russian stoves, made of earthen ware, are very large; and the peasants in that country, having no bed, sleep dressed, either upon the benches which are ranged all round the inside of their cottage, or upon the stove, which is the most spacious, and at the same time the warmest place. — *Author's note.*

10. *Assignation.* — Generally, assignment, an order to pay from a certain fund the sum assigned; but its use here is different. The author tells us in a note that "gold and silver coin being very rare in Russia, people generally use only copper coin (kopecks) and *assignation*, which are bills of 5, 10, 25, 50, and 100 roubles."

11. *Ils se mirent à.* — They began to.

12. *N'étaient pas faits pour.* — Were not calculated to, were not of a kind or nature to.

13. *Peignait.* — Imperfect of *peindre*, p. 175, § 14.

14. *Visiteuse.* — Searcher, inspector. *Visiteur* is never used in the sense of the English *visitor;* but custom-house officers, whose duty it is to search for contraband articles, are called *visiteurs.*

15. *L'emportant sur.* — Getting the better of.

16. *De lui trouver.* — To find in her. *De* is the preposition preceding the infinitive *trouver*, of which *lui*, referring to *la vieille*, is the indirect object.

17. *Chtchi.* — Russian soup made of sour cabbage and salted meat. *Kvasse*, in the same sentence, is a kind of small beer made of rye meal. — *Author's note.*

18. *Ne sachant trop.* — Scarcely knowing. *Trop* is here used in a sense akin to its ancient, its primitive signification of *very, much;* as in the phrase, *pas trop mal*, not very badly.

19. *Fait quelques verstes.* — Gone a few rods. *Verste* is, literally, a verst This use of *faire* has already been explained, XXV., 12.

XXIX.

1. *Le fendeur à la bonne hache.*—The woodman with the good axe. *Fendeur* is, literally, a cleaver, a splitter. For this use of *à*, see XXV., 10. A few lines below, *à* is used in the same way: *un chien bâtard à poil frisé*, a mongrel dog with curly hair.

2. *Si ce n'est au museau qu'il avait couleur de feu.*—Except on the muzzle, which was flame color.

3. *Que les pauvres gens eurent si grand'peine à vivre.*—When it was so hard for poor people to keep alive. For the apostrophe in *grand'peine*, see XXXV., 7.

4. *Tant que . . . venu.*—Until the grand master of the wolf-hounds is come. *Louvetier* is a wolf-hunter, the head of a wolf-hunting train, or a person who keeps such a train.

5. *Ils ont assez de quoi marcher.*—They have space enough. *De quoi*, followed by an infinitive, signifies what is capable of, or, as here, what is necessary for, the action expressed by the verb: *une telle imposture a de quoi me surprendre*, such an imposture is surprising to me (capable of surprising me); *nous avons de quoi vivre*, we have enough (what is necessary) to live upon; *donnez-moi de quoi écrire*, give me writing materials. *Il a de quoi* is a popular expression for he has means, he is well off, in easy circumstances. *De quoi* is also used substantively; as, *j'ai consommé mon petit de quoi*, I have used up my scanty means.

6. *Qui ne demande qu'à trotter.*—Who likes nothing better than to run about.

7. *Mon Dieu, qu'il est attardé!*—Dear me, how late he is! See XXIV., 10.

8. *Va jusque devers la butte pour savoir si.*—Go as far as the hill and see whether. *Devers* is here used instead of *vers* in the sense of *towards, in the direction of*. Littré says, although this word is antiquated, it is so well authorized that it may still be freely employed.

9. *Mordienne, pardienne.*—These are countrified forms of the oaths *mordieu* and *pardieu*, but are used as mere interjections by those who have not the least idea of their meaning.

10. *Tu as pris par un autre chemin.*—You took or came by another road.

11. *Il avait beau crier.*—In vain he cried. See XXVIII., 7.

12. *Elle s'était jetée devant.*—She had rushed forward.

13. *Renversa le loup roide mort.*—Stretched the wolf stark dead on his back.

14. *Courtil.*—A little garden adjoining a peasant's house.

15. *Qui n'allit . . . mangit.*—Who went but once to the wood and whom the wolf ate. *Allit* and *mangit* are provincial forms for *alla* and *mangea*. In the same sentence *le chien à Brisquet* is a popular form for *le chien de Brisquet*.

XXX.

1. *Calabre.*—Calabria, the most southern province of what was formerly the kingdom of Naples.

2. *Car il m'en arrive des unes et des autres.*—For I meet with both; literally, for both happen to me.

8. *C'est du noir, prenez-y garde.* — It is gloomy, take care. *Y* here means *about it*; the verb being *prendre garde à*, this construction is used.

4. *Méchantes gens.* — Wicked people. For the anomalous use of the feminine adjective with *gens*, see Grammar, p. 207, § 6.

5. *Et en veulent surtout aux Français.* — And are particularly set against the French. *En vouloir à* is a violent ellipsis for *vouloir du mal à quelqu'un de quelque chose*, to wish harm to some one for, or on account of, something (an injury, &c.); *de quelque chose* being represented by *en*, while *du mal* is now entirely omitted, though in XXIII., 23, we see that this was not always the case in Molière's time. *En vouloir à* may be translated, according to the context, to be vexed or angry with, to find fault with, to have a grudge or spite against, to have evil designs upon, &c.

6. *Cela serait long.* — Would take a long time.

7. *Suffit qu'il nous haïssent à mort.* — Suffice it to say that they hate us mortally, or with deadly hatred.

8. *On passe fort mal son temps.* — One has a very hard time of it.

9. *Tant qu'il fit jour.* — As long as it was light. See Grammar, p. 147, § 3.

10. *Mais comment faire?* — But what could we do? For this use of the infinitive, see Grammar, p. 339, § 4.

11. *Ne se fit pas prier.* — Required no urging, or didn't wait to be asked twice; literally, did not cause himself to be begged.

12. *Nous voilà mangeant et buvant, lui du moins.* — So we began to eat and drink, at least he did. This use of *voilà* has already occurred, XIII., note 7.

13. *Il était de la famille.* — He made himself quite at home.

14. *Que j'aurais dû prévoir.* — Which I ought to have foreseen. The English verb *ought*, being defective, has no form corresponding to the past part. *dû*. This deficiency gives rise to various constructions which may all be reduced to a single one in French, *devoir* forming a compound tense by means of its past part. *dû* and the auxiliary *avoir*, like any other complete verb. The same is the case with *pouvoir* and *vouloir*: *nous aurions dû dire*, we should have said; *vous avez dû voir*, you must have seen; *il aurait pu parler*, he could have spoken; *j'aurais voulu être là*, I wish I had been there.

15. *Imaginez un peu!* — Just imagine!

16. *Il fit le riche.* — He played the rich man; that is, put on the airs, assumed the tone, of a rich man. *Faire un personnage* is to play a part, on the stage, or in real life; hence, by extension, to pretend to be, to act as if one were this or that.

17. *Priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît.* — Begging them earnestly to take great care of it, to put it.

18. *Une soupente élevée de sept à huit pieds.* — A loft raised seven or eight feet; literally, between seven and eight feet. *Sept ou huit* would be good French, but would mean either just seven or just eight. Thus seven or eight persons, *sept ou huit personnes*; but seventy or eighty persons, *de soixante-dix à quatre-vingt personnes*.

19. *Dieu!* — Goodness! See XXIV., 10.

20. *En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez.* — Imagine if you can what was my distress.

21. *Masquant avec ses doigts le trop de lumière.* — Shading with her hand the excess of light.

22. *Venu.* — Having come. See Grammar, p. 370, § 3.
23. *Je vous crois assez de pénétration.* — I think you have sufficient penetration.

XXXI.

1. *J'ai touché le faîte.* — Since I have reached the summit. Compare the use of *faîte* alone, in the following example from Sainte-Beuve: *Son adresse et son étoile le portèrent tout d'un coup au faîte,* his skill and good luck raised him all at once to the top of the ladder.
2. *Plus de goguettes.* — No more merriment.
3. *Je promène ma dignité.* — I give my dignity an airing. For this use of *promener*, see XIX., 3.
4. *Par bon ton.* — So as to be fashionable.
5. *Au poids de l'or . . . la faculté.* — At an extravagant price I am treated, I alone maintain or support the doctors. *Faculté,* when used alone, always refers to the medical faculty.

XXXII.

1. *Qu'elles aient réussi à se mettre d'accord.* — Till they have succeeded in coming to an agreement. For this use of the subjunctive, see Grammar, p. 334, § 14.
2. *J'ai eu beau me retourner de tous côtés.* — In vain I turned in every direction. For explanation of *avoir beau*, see XXVIII., 7.
3. *Enfin, à bout de patience.* — At last, my patience exhausted.
4. *Dès leur réveil.* — As soon as they awoke.
5. *Les uns sont allés se perdre* — Some have disappeared from sight. *Aller* is here used, as it was in III., 6, somewhat redundantly, as we have already seen is often the case with *venir*. See XXVI., 3.
6. *Occupe depuis quelques jours.* — Has occupied for the last few days. For this use of the present, see Grammar, p. 313, § 4.
7. *Pour être plus matinal . . . un fort brave homme.* — Because he is an earlier riser than suits my laziness, is none the less a very worthy man. For the use of *ne* before *conviendrait*, see Grammar, p. 293, § 14. *Brave,* standing before the noun it qualifies, means *worthy*, not *brave*. See Grammar, p. 83, § 7.
8. *Sort de chez le tourneur.* — Comes from the turner's shop.
9. *Maudire qui.* — To curse one who.
10. *Pour compenser . . . de tout à l'heure.* — To atone for my recent ill-natured feeling. *Mouvement,* when referring to the soul, means impulse, transport.
11. *Chez lui.* — In his room.
12. *Je veux . . . visite de voisinage.* — I want to be the first to pay him a neighborly call.
13. *Aussi j'avais mis une sourdine à ma chanterelle.* — So I had put a check upon my singing. *Sourdine,* in musical instruments, is something that checks the sound. *Chanterelle* is, literally, the first or treble string. This word occurs in several proverbial expressions; as, *je vous ferai baisser la chanterelle,* I'll make you lower your tone.
14. *Bon chrétien.* — A good fellow.

15. *J'aime pas.* — Properly *je n'aime pas.* *Ne* and *il* are often incorrectly omitted by careless speakers. *Il* is thus omitted before *faut* near the end of the paragraph.

16. *Quand on mange du même air.* — When people breathe the same air . Popular and unusual.

17. *On n'est pas fait pour se tourner le dos.* — They ought not to turn their backs upon each other.

18. *Sans vous commander.* — If you please.

19. *Ai-je fait observer.* — I observed. To observe, in French, is *faire observer* (to cause to be observed), as to remark is *faire remarquer* (to cause to be remarked).

20. *Pendant tout le tremblement.* — During the whole war. *Tremblement* is thus very familiarly used in the sense of fuss, mess, ado. In the next line, *comme qui dirait,* meaning, as one might say, is also quite familiar.

21. *Un ancien . . . des maréchaux.* — A veteran of Fontenoy, fixed up in my style, but a knowing one who could have taught marshals a thing or two. *Remontrer à quelqu'un sa faute, son devoir,* is to point out to any one his fault, his duty; hence, *en remontrer* is to teach another, to give him instructions of any kind, but especially on matters belonging to his profession, trade, or province.

22. *Les gens de rien n'arrivaient pas à la vapeur.* — Common people did not rise at railroad speed.

23. *L'autre.* — A common expression used to designate Napoleon I. It originated, under the Bourbons, among those who did not wish to call him the usurper, and scarcely dared to call him the emperor.

24. *Mais fallait le voir.* — But you ought to have seen him. For the omission of *il,* see note 15.

25. *Croix de Saint-Louis.* — The decoration of the chivalric order of Saint Louis, established by Louis XIV., in 1693, in favor of officers who distinguished themselves either in the army or navy. The national assembly abolished the orders of chivalry by the constitution of 1791, preserving only the cross of Saint Louis as a military decoration, but the convention suppressed it, and replaced the ancient distinctions by the arms of honor; and in 1802, Bonaparte, then first consul, instituted the present civil and military decoration of the Legion of Honor. — CHERUEL, *Dict. des Institutions de la France.*

26. *Que je lui réponds.* — I reply. Other examples of the same construction occur in this piece. In the next sentence we find one: *qu'il reprend,* continues he; and about a page further on there are two: *que je repris,* I answered; and *qu'il acheva,* he added. *Que* is here a mere expletive, unless it be accounted for by some such phrase as *was the thing.* This use of *que* should not be imitated.

27. *Ça me fit quelque chose.* — That moved me, produced an effect upon me.

28. *Que je partais.* — That I was about to start. *Partir* and *arriver* are thus idiomatically used: *je pars,* I am on the point of starting; *je partais,* I was on the point of starting, &c.; *j'arrive,* I have just come; *j'arrivais,* I had just come, &c.

29. *Sans emphase.* — With simplicity. Littré defines *emphase* as an exaggeration in expression, tone, voice, or gesture. Hence *parler avec emphase* is to speak in an unnatural, bombastic manner; while *parler avec force* is to speak emphatically, with energy.

80. *Désintéressement d'amour-propre.* — Self-forgetfulness.

81. *Chez laquelle.* — Where. *Chez* is used by extension in the sense of *among, in*; as, *Une coutume reçue chez les anciens*, a custom practised among the ancients; *Vous serez fameux chez la postérité*, you will be famous with posterity. — CORN. *Chez elle toutes les grâces sont réunies*, all the graces are to be found in her; *ce n'est pas une habitude chez moi de le faire*, I am not in the habit of doing so.

32. *Sort à l'instant de.* — Has just left.

33. *Un peu fortes en couleur.* — Rather highly colored.

34. *Une noblesse qui obligeait.* — A kind of nobility which imposed obligations. An allusion to the common saying, *noblesse oblige*, rank has its duties. Although the imperfect is used in English, the present tense would naturally be expected here in French.

35. *Prenait le dessus.* — Got the upper hand.

36. *Se débrouiller.* — Take care of themselves; literally, disentangle themselves (from the difficulty in which they are).

37. *Il me prenait bien . . . d'éreinter l'hôte.* — I must confess, I felt a longing to beat the owner soundly. *Bien* is here used as in XXV., 22, to emphasize the verb. *Démangeaison* is, literally, an itching, from the verb *démanger*. *Éreinter* is, literally, to break the back, from *rein*, the reins, the loins. *Éreinté* is familiarly used in the sense of tired out physically; as, *je suis éreinté*, I am tired to death, I am used up.

38. *Il ne s'agissait pas seulement.* — It was not sufficient. For the explanation of the verb *s'agir*, see XXVII., 19.

39. *Qui m'ont mangé le bras.* — That destroyed my arm.

40. *C'est simple comme bonjour.* — It's a very simple thing.

41. *Une fois en mesure de réemboîter le pas.* — As soon as I was able to march again. *Emboîter le pas* means to lock up in marching.

42. *Pour avoir . . . à mon aise.* — I was none the more at my ease on account of having a leg the less to nourish. Compare with note 7.

43. *Que je l'avais tiré de la bagarre.* — That I had got him out of the fray. *Bagarre* is thus familiarly used, as in *se tirer de la bagarre*, to get out of a scrape.

44. *Place au feu et à la chandelle.* — A comfortable home. This is an old military term, used to express the right to enjoy certain privileges, at a halting-place.

45. *Pas mal de fermes.* — A good many, a good lot of farms. *Pas mal* is also used idiomatically in the sense of pretty well.

46. *Restait à savoir.* — It remained to be seen. The omission of *il* before the impersonal verb *rester* has already been noticed, XXVII., 11.

47. *Il s'agit de se conduire.* — You must behave. See XXVII., 19.

48. *Prendre ses invalides.* — Find a pleasant retreat. *Invalides* is thus used to denote an honorable retreat, a recompense which crowns long services. This use of the word is derived from *l'Hôtel des Invalides* at Paris where old and disabled soldiers are cared for.

49. *Encore quelques charges à fond.* — A few more hearty charges. *A fond* means fully, thoroughly, to the bottom. *Charger à fond, faire une charge à fond*, is used in speaking of a troop which attacks another with impetuosity. In the same sentence *poignet*, literally the wrist, is figuratively used for strength.

50. *Ça me soutenait le moral.* — That kept my courage up. *Le moral* (masc.) is the mind, the spiritual faculties as opposed to the physical. Is

must not be confounded with *la morale* (fem.), morality. This explains the exact force of the military words *demoralize* and *demoralization*, which are derived from *le moral*, not from *la morale*.

51. *Et nous envoya une mitraille de cailloux.* — And sent us a volley of pebbles. *Mitraille* was, anciently, all kinds of pieces of broken metal. It now means grape-shot.

52. *Un peu.* — I should think so! *Un peu* is used, in very familiar language, as a disdainful affirmation, and corresponds to the interjectional use of the English *rather*.

53. *Ruinés à la Bourse.* — Ruined by speculation. *La bourse*, literally the purse, is the name given in France to the Exchange, and, by extension, to the speculations carried on there.

54. *Un professeur d'humanités.* — A college professor, or, more exactly, a professor in a French *collége* or *lycée* who teaches the high branches of Greek and Latin literature. The classes engaged in this study are called *classes des lettres*, and rank above the *classes de grammaire*, and below the so-called *classe de philosophie*, which is the last year in a French college. For a somewhat similar use of *humanities* in English, see Webster's Dictionary.

55. *Tout ça . . . le prix Montyon.* — These people could not have competed for the Montyon prize. *Ça*, a contraction of *cela*, is often familiarly used when speaking of persons, sometimes contemptuously, but not always. The Montyon prize, known as *le prix de vertu*, is one of the four annual prizes of ten thousand francs each, instituted by Montyon "*en faveur d'un Francais pauvre qui aura fait dans l'année l'action la plus vertueuse.*"

56. *Pour cause de réforme.* — Because I was disabled. Compare the military expression *être en réforme*, to be invalided, and *il vient d'obtenir son congé de réforme*, he has just obtained an honorable discharge from the army as being incapable of serving. Notice that *réformer*, to pension off, to put upon half pay, has the acute accent, while *reformer*, to reform, has none.

57. *Voilà deux mois que.* — It is now two months since. *Voilà* here takes the place of *il y a*.

58. *Encore avait-elle.* — And besides it had. For the position of *elle*, see Grammar, p. 256, § 5.

59. *Une occupation bourgeoise.* — See XXIII., 1.

XXXIII.

1. *La première affaire à laquelle il avait assisté.* — The first engagement at which he was present. This particular phrase might possibly be translated in which he took part, since a secondary meaning of *assister* is to assist, to help; but its primary and common signification is to be present at, to attend. Assist, used in this sense, is a gallicism found in Prescott and other English writers.

2. *Croix.* — This word, when thus used alone, generally refers to the Cross of the Legion of Honor, unless something in the context indicates the contrary. See XXXII., 25.

3. *Se détacha en noir sur le disque éclatant.* — Stood out, a black mass, against the bright disk. *Se détacher*, in painting, means to stand out in

relief, to be brought out, to be apparent, detached, projected. The cause of this projection is often alluded to by adding such phrases as *en noir*, *en clair* (in light, clearness). *A. parut se détachant en clair sur le fond sombre*, A. appeared standing out in bold relief from the dark background.— GAUTIER. *Eclatant* is from *éclat*, see note 10 of this piece.

4. *Il en coûtera bon.*—It will cost us dear. The force of *en* in *en coûter* is explained XIII., 12.

5. *Mais le sommeil me tint rigueur.*—But still sleep refused to come. *Tenir rigueur à quelqu'un* is to treat any one with rigor, to bear him a grudge, to use him harshly, to be severe upon a person, hence not to accede to his wishes. Figuratively, it is applied to things which offer resistance, as in our example.

6. *La fatigue l'avait emporté.*—Fatigue had prevailed.

7. *A couvert du feu des Russes par un pli de terrain.*—Sheltered from the fire of the Russians by the inequality of the ground. *Un pli de terrain* is a hollow, a natural furrow or depression in the surface of the land.

8. *Rue de Provence.*—Provence St., in Paris. In French the words *rue*, *place*, *avenue*, etc., precede the name instead of following as in English; as, *Place Louis XV.*, *Faubourg Saint-Antoine.*

9. *Vous allez en voir de grises.*—You are going to have hot work, or you'll have a rough time of it. *Grises* here agrees with some feminine noun represented by *en*. *Gris*, gray, in speaking of the weather, means raw, gloomy; hence it is used figuratively, as in this sentence, in the sense of rough, unpleasant, disagreeable.

10. *Un assez gros éclat m'enleva mon shako.*—A pretty large splinter knocked off my shako. This is the primary meaning of *éclat*, viz., a portion detached from a hard body by a sudden force; as, *Il fut blessé d'un éclat de pierre*, he was hurt by a splinter of rock. Such a rupture being generally accompanied by a sudden and violent noise, this sound is also called *éclat*. By further extension, this word is applied to the intensity with which vivid light, and consequently a polished surface, a bright color strikes the eye; also to magnificence and splendor of every kind. The meanings of *éclatant* correspond to those of *eclat*.

11. *Je vous fais mon compliment.*—I congratulate you.

12. *Vous en voilà quitte pour la journée.*—You are safe now for the day. For the difference between *jour* and *journée*, *matin* and *matinée*, &c., see LAFAYE, *Dictionnaire de Synonymes.*

13. *Non bis in idem.*—A Latin proverbial expression usually employed in the sense: No man can be tried a second time on the same charge. Hence, it is used with the meaning of "Lightning never strikes twice in the same place," or the same thing will not occur again.

14. *Que le four chauffe pour moi.*—That something is brewing for me. In the Middle Ages the common oven (*four banal*) belonging to the feudal lord was used in turn by his dependants; hence *ce n'est pas pour vous que le four chauffe* meant the oven is not being prepared for you, or it is not your turn to bake bread, now used by extension in speaking of a person's turn for doing any thing, generally something disagreeable. The expression may sometimes be translated, these things are not for you, we are not working for you.

15. *Je fis l'esprit fort.*—I played the sceptic. For this use of *faire*, see XXX., 16. *Esprit fort* generally means *free-thinker*.

16. *Plus fort qu'on ne l'aurait attendu.* — Louder than could have been expected. For this use of *ne*, see Grammar, p. 293, § 14.

17. *Voilà la danse qui va commencer.* — Now the fun is going to begin. *Entrer en danse* is familiarly used, especially among soldiers, in the sense of beginning an enterprise, entering upon a battle; as, *notre régiment entra le premier en danse*, it was our regiment who began or opened the dance, who got into action first. *Commencer* or *mener la danse* means to be the first to do or suffer something disagreeable.

18. *Je n'ai presque plus de souvenir net.* — I have hardly any other distinct recollections.

19. *Corps à corps.* — Hand to hand.

20. *Le plus ancien capitaine.* — The senior captain.

21. *Voici monsieur qui est arrivé d'hier.* — Here is a gentleman who arrived yesterday. *De*, in *d'hier*, has the same force it has in the phrase *d'aujourd'hui en huit*, a week from to-day.

XXXIV.

1. *J'ai de l'amour.* — I am in love. *Tic-tac* is simply an onomatopœia to imitate the sound of a mill-wheel.

2. *Quand retombent . . . d'argent clair.* — When the wavy and silvery-bright stream falls again in little drops. *Moire* is the word used to denote a certain watered appearance given to silks and some other stuffs.

3. *Ma mie.* — My love, my darling, for *m'amie*, my friend. In old French the masculine forms *mon, ton, son*, were not used for *ma, ta, sa*, before a word beginning with a vowel or silent *h*, but the *a* was simply elided. *M'amie*, later written, through ignorance, *ma mie*, is a remnant of this.

4. *De soie . . . joliment.* — I would provide her handsomely with silks and nice clothes. *Nipper* means to supply or fit out with clothes; as, *son père l'a bien nippée avant de la marier*, her father supplied her well before he married her. *Joliment*, like handsomely, has acquired in familiar language the meaning of plentifully, abundantly.

5. *Il faut savoir user le gain.* — One should know how to spend his profits.

6. *Au clair de la lune, comme chez Pierrot, j'ai rêvé.* — An allusion to a very popular French song beginning, *Au clair de la lune, mon ami Pierrot.*

XXXV.

1. *Quel est celui de vous qui ne se rappelle?* — Which one of you does not remember? In such phrases as this, where the interrogation is merely a strengthened affirmation, *ne* alone is used instead of *ne . . . pas* after the interrogatives *qui* or *quel . . . qui.*

2. *C'en est fait!* — It's all over! The idea is: No more reading to-night!

3. *S'effacent devant le vague de l'air.* — Grow indistinct in the evening dimness.

4. *Tout à l'heure.* — Just now. This phrase may signify an immediate past or an immediate future. It means, literally, quite at the hour; that is, near to the time of speaking, either just before or just after it.

5. *La côte est rude.* — The hillside is steep, or hard to climb.
6. *Vous aurez beau faire.* — All your exertions will be useless. See XXVIII., 7.
7. *Grand'mère.* — The apparent elision of an *e* in the expressions *grand'-mère, grand'chose, grand'peine, grand'messe*, etc., arises from the fact that anciently French adjectives derived from Latin adjectives of two terminations, as *grandis-e*, did not add an *e* mute for the feminine. Later, however, *grand* became *grande* before feminine nouns, but not in the above mentioned, and a few other expressions. The printers of the XVI. century, thinking an elision had taken place, inserted the apostrophe, which subsequent usage has sanctioned. *D* is silent in all the above combinations.
8. *Même au fond de ses terres.* — Even in the seclusion or retirement of the country.
9. *Qui vous sera plus sensible.* — Which will have more effect upon you.
10. *Quand elle vous demandera le soir la confession de votre journee.* — When she asks of you, in the evening, an account of your day.
11. *Estelle et Némorin.* — A pastoral romance by Florian.
12. *Corinne.* — A novel by Mme. de Staël.
13. *Bernardin de Saint-Pierre.* — The author of Paul and Virginia.
14. *Millevoye.* — A French poet, of great sweetness and delicacy, who died of consumption in 1816, when only thirty-four years old.
15. *Atala.* — An Indian tale by Chateaubriand.

XXXVI.

1. *Martigny.* — A small town in the canton of Valais, Switzerland.
2. *Que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos.* — That it was children who came and plundered his orchard. *Aller faire le dégât* is a military term, meaning to go and plunder, to commit depredations. For the use of *c'étaient* in the plural, see Grammar, p. 111, § 3.
3. *Vers les onze heures.* — Towards eleven o'clock. The *s* of *les* must not be linked to the *o* of *onze.*
4. *Tiens.* — Imperative of *tenir.* To be translated by any exclamation of astonishment that renders the feelings of the speaker; as, why! what! how! bless me! is it possible! Later in this piece we twice find *tiens* employed in making or urging an offer. It is also used simply to attract attention, hark, hark ye. See XVII., 11.
5. *Et se jeta à plat ventre contre terre.* — And threw himself flat upon the ground.
6. *Et se mit à y faire une consommation.* — And began to make a meal there. *Se mettre à* is to set about, to begin. A common but secondary meaning of *consommation*, from which the author here starts, is given by Littré as, *ce qu'on a bu ou mangé dans un café.*
7. *En homme qui s'y connaît.* — Like a man who understood such matters. *Se connaître à* means to be a good judge of, to understand well; *je m'y connais*, I understand my business, I know what I'm about.
8. *A nous deux l'ours; deux hommes valent mieux qu'un.* — We'll hunt the bear together; two men are better than one.
9. *C'est selon.* — That is according to circumstances, or that depends. In this common expression some word as *le cas* is understood.

10. *Un peu.* — That I shall, or rather. See XXXII., 52.

11. *Roide.* — Sometimes spelt and generally pronounced *raide;* literally, stiff. Its use here is familiar, and it means both quickly and surely.

12. *Nous deux, dis?* — Both of us, eh? *Dis* here means won't you say so? The imperative *dis, dites,* is often used to call special attention to an assertion or a request.

13. *De faire à nous deux.* — To go partners.

14. *Et s'appuyant . . . par.* — And leaning against the rock, soon became so undistinguishable from the stone on account of.

15. *Qui avait le vent mauvais.* — Who did not scent well; literally, who had a poor scent.

16. *Appuyé.* — Resting; literally, leaning. *Appuyer* being an active transitive verb, its present part. expresses not a state or condition, but an action, the direct object of which must be mentioned: thus, *appuyant l'échelle contre le mur,* leaning the ladder against the wall; or, as in note 24: *s'appuyant contre le roc,* leaning (himself) against the rock. On the contrary, *appuyé* or *étant appuyé* (see Grammar, p. 370, § 3) here expresses the state or condition of Francis; he, being leaned, that is supported, upon his knees and left hand, saw, &c. The same is the case with all those reflective verbs of which the second pronoun is the object; as, *en s'asseyant,* while in the act of taking a seat, while sitting down; but *assis dans un fauteuil,* seated, or while sitting, in an arm-chair.

17. *Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin.* — Two seconds more, and he would have run against the barrel of the neighbor's rifle, *not* he was about to run against, or on the point of running against. See Grammar, p. 316, § 9. This peculiar use of the imperfect is common to French and Latin. Compare the analogous phrases: *Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort,* if I had said a word, you would have been put to death (Voltaire); and *Si per L. Metellum licitum esset, matres illorum, uxores, sorores veniebant* (Cic. *Verr.* 5, 49). A similar construction is sometimes possible in English, as shown in the next paragraph; *il était perdu,* he was lost.

18. *Aspira bruyamment le vent.* — Snuffed the air noisily.

19. *Avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses demandes de secours aux hommes: à moi!* — Had collected together all the strength of his lungs, all his entreaties for aid from men: help! The preposition *à* is thus used in cries; as, *au feu!* fire! *au voleur!* thief! *au secours! à l'aide! à moi!* help!

20. *Au fur et à mesure qu'il approchait.* — As he approached. *Fur,* from the Latin *forum,* meant, in old French, price, value, measure. So that *au fur et à mesure* means proportionally and comparatively.

21. *Acharné à sa proie.* — Madly intent upon his prey. *Acharner* means, primitively, to give a foretaste of flesh to dogs and birds in order to excite them; hence its now common figurative use for excite, madden; *acharné* is inveterate, unrelenting, desperate.

22. *Bourrer avec son poitrail.* — Strike violently with his chest against, &c. *Bourrer* is, literally, to ram; hence to strike with force. For synonymy of *poitrail* and *poitrine,* see XVII., note 10.

XXXVII.

1. *Le chien du Louvre.* — This dog belonged to one of those who fell during the three days in July, 1830, and were buried near the royal palace of the Louvre.

2. *Que ton front se découvre.* — Let thy brow be uncovered.

3. *Son ami.* — His friend; that is, the dog.

4. *Le plomb tous deux vint les atteindre.* — The shot struck them both. For the omission of *vint* in the translation, see XXVI., 3.

5. *Des morts voici le char qui roule.* — Here is the hearse passing by. *Le char des morts*, literally the chariot of the dead. *Qui roule* has here the force of a present part. See Grammar, p. 357, § 4. The same construction occurs near the end of this piece: *Qui siffle*, whistling.

6. *L'œil abattu, l'oreille basse.* — With downcast eye and drooping ear.

7. *Tout en boitant.* — Limping.

8. *Ennui.* — Like the word *gêne*, *ennui* has lost much of its primitive force. It now generally means *tedium, bore;* but it has here its stronger and older meaning, *grief.*

9. *Qui l'attire.* — Which beckons him.

10. *Quand sur ces touffes . . . au point du jour.* — When upon these clusters of immortelles, dew-drops glitter at day-break.

XXXVIII.

1. *Était mort à la peine.* — Had worked himself to death. *Mourir à la peine* is to fall in the midst of an attempt, to perish while struggling hard to accomplish any purpose.

2. *Par en haut.* — From up the street.

3. *Faut-il qu'on trouve des.* — Can there be such.

4. *Chemise blanche.* — Clean shirt; *blanche* in this connection does not necessarily mean *white,* — it means *clean, not worn since washed; une chemise propre* means a shirt still clean, which may have been worn however.

5. *Arrive!* — Come on! come along! The imperative of *arriver* is thus popularly used as: *Arrivez, mais arrivez donc!* come, why don't you come! *Arrivez donc, nous vous attendons,* do come, we are waiting for you.

6. *Fourneau de fonte.* — Cast-iron stove. In Lorraine, where the scene of this story is laid, *fourneau,* which properly means furnace, is frequently used instead of *poêle.*

7. *Restez couvert.* — Don't take off your cap.

8. *Autant . . . paraissait grave et sévère.* — Father Vassereau, dressed in a chestnut coat and large black vest, appeared just as grave and severe as mother Balais did grand and magnificent.

9. *Toute l'école dégringolait des bancs, et se sauvait.* — The whole school scrambled down from the benches and were off. The last words of this paragraph, *jusqu'à la maison,* mean until they reached their homes.

10. *Le nez en l'air.* — His head raised.

11. *Ça marche?* — All is going well? *Faisait-elle,* just below, means said she. The verb *faire* is often thus used to avoid a too frequent repetition of *dire*; hence *fit-il,* said he, *fit-elle,* said she.

12. *Pierrailles.* — Literally pebbles, small stones, is here used in the sense of stony ground.

13. *La bonne santé passe encore avant les quatre règles.* — Good health is worth still more than the four rules.

14. *Nous étions déjà . . . et ses pleurs.* — We still heard her loud cries and sobs, even when we were far off down the street, running.

15. *Les pâturages au fond à perte de vue.* — Pastures extending back as far as the eye can reach.

16. *Il a fait son tour de France.* — He has made his tour of France. An allusion to the ancient customs of apprentices who travelled for a certain time before they finally settled as *masters* in their trade.

17. *Madame Balais et moi . . . de causer.* — Madame Balais and I have business together, and must talk it over.

18. *Mêle-toi de ce qui te regarde.* — Attend to your own affairs, mind your own business.

19. *Tu te mêles d'ajuster.* — You are trying your hand at shooting. *Ajuster*, in carpentery, corresponds exactly to the English word to *shoot*, to plane straight or fit by planing, — a workman's term. "Two pieces of wood that are shot; that is, planed or pared with a chisel." — *Webster's Dict.*

20. *L'autre.* — See XXXII., 23. In the same line *tu n'as pas encore deux clefs dans le dos* refers to the keys which are the heraldic marks of the high dignity of chamberlain.

21. *Et traitait mon ouvrage de savate.* — And called my work a bungling job. *Traiter*, followed by an injurious term, means to call; as, *traiter quelqu'un de coquin*, to call one a rogue. *Savate* is, literally, an old shoe; *saveter*, to cobble, to botch, and *savetier*, a cobbler, an awkward workman.

22. *Est-ce qu'une pièce de cinq francs ne t'irait pas, pour faire le garçon.* — Wouldn't a five franc piece suit you, to spend in having a good time. *Faire le garçon* is, literally, to act like a young man, independently.

23. *Puisque nous sommes en train . . . tout à fait bien.* — Since we're in for expense, the thing might as well be done in the very best style. *Faire de la dépense* means to spend a great deal of money.

24. *D'en avoir reçu.* — Of getting well thrashed. *En* stands for some word meaning blows, a beating. A few lines further on, *tu as reçu ton compte*, means you have got what you deserve.

XXXIX.

1. *Les Djinns.* — The name given by the Arabs to evil spirits or demons. An excellent translation of this poem into verse may be found in Longfellow's "Poets and Poetry of Europe," on page 496.

2. *Brame.* — It moans. *Bramer* is a hunting term applied to the cry of deer, and corresponds to the English word *to bell.*

3. *Qui porte un éclair au flanc.* — Which bears a thunderbolt concealed within it. *Flanc*, in poetic language, means womb, bosom, depths.

4. *Mon front chauve.* — My gray head; literally, bald forehead.

XL.

1. *Certain penchant musard.* — A certain disposition to idle time away. *Musard* is applied to a person who is in the habit of musing; hence, by

extension, to a loiterer, idler, trifler; as, *c'est un vrai musard,* he is a downright dawdler.

2. *Le logement fait peu.* — The kind of dwelling makes little difference.

3. *L'homme fournit sa carrière.* — Man is engaged in doing his life-work. *Carrière* is a race ground, and, by extension, any space to be gone over. One meaning of *fournir* is to finish out, to complete. *Fournir la carrière* is a technical term in horsemanship, meaning to run over the entire race-course; hence, it is figuratively used in the sense of accomplishing an undertaking, or finishing some piece of work. In the next line, *tout à l'heure encore* means even a short time before. See XXXV., 4.

4. *Le temple de Saint-Pierre.* — *Temple* is the word usually applied in French to a Protestant church. This story is an extract from *La Bibliothèque de mon Oncle,* one of Töpffer's *Nouvelles Genevoises.* The scene is laid in Geneva, and the lake mentioned below is Lake Leman.

5. *Et d'où devait sortir . . . s'y fut prêtée.* — And whence there might have come a poet, if my nature had had the slightest bent in that direction.

6. *Si possible.* — If possible. An unusual construction.

7. *Un reste éteint de vie décolorée.* — The dying remnant of a blighted life.

8. *De mourir comme Millevoye.* — An allusion to the early death of Millevoye. See XXXV., 14.

9. *Mais voici qu'à ce propos.* — But behold at this point. A few lines below, *je tiendrai ce propos,* means I shall speak thus, or use such language. Töpffer entitled one of his works *Menus Propos d'un Peintre Genevois,* Gossip of a Genevese Painter.

10. *Venant à surgir . . . sur les fronts honnêtes.* — Happening to start from or spring out of their hiding-places make a blush pass over honest brows.

11. *Fit une battue dans son propre cerveau.* — Explored his own brain. *Battue* is a hunting term, and means the action of beating the woods or copses to drive out the game. Figuratively, it means to explore a tract of land; hence, by extension, its use in our example. The man here referred to is *le duc de la Rochefoucauld,* of whose book M. de Sacy says: *Je tiens les maximes pour un mauvais livre; j'éprouve en les lisant un malaise, une souffrance indéfinissable; je sens qu'elles me flétrissent l'âme et me rabaissent le cœur.*

12. *Prend l'idée de tirer parti des mauvaises herbes.*—Takes it into his head to turn the weeds to account; literally, to draw some profit from the weeds.

13. *Bien fou Gall, qui prétend.* — Very foolish is Gall, who claims. *Fou* means mad, insane, and never stupid, idiotic; hence it can but seldom be translated by foolish. For this use of *prétendre,* see I., 11. Joseph Francis Gall, the great phrenologist, was born in 1758, and died in 1828.

14. *Je tiens ceci d'un visiteur des morts, lequel.* — I have this information from an inspector of corpses, who. No burial can take place in France or Switzerland unless a permit be granted by an officer, appointed by government, generally a physician, whose duty it is to see that life is really extinct. *Tenir de quelqu'un* means to receive from any one; as, *je tiens ceci de bonne part, de bonne source,* I have this from good authority. For this use of *lequel* instead of *qui,* see Grammar, p. 126, § 6. In this same sentence, *il s'en tenait à ce signe* may be translated he confined him-

self to this sign, he depends upon this sign alone. *S'en tenir à*, thus used, means to attach importance to, to hold or adhere to.

15. *Qu'il n'y eût plus envie aucune de paraître.* — That there was no longer the least desire of presenting a good appearance.

16. *Eucharis, Galatée, Estelle.* — For *Eucharis* see note 22 of this piece. *Galatée* and *Estelle* are the heroines of two pastoral romances by Florian.

17. *Précieuses.* — Affected. *Précieux* primitively conveyed no disparaging idea when applied to persons or manners. It was about synonymous with elegant. About the middle of the 17th century the name *précieuses* was assumed by a set of literary and cultivated ladies who sought to introduce reforms in the manners and language of the period and to become the rulers of taste. It was the over-elegance of these, and principally of their imitators, that Molière ridiculed in 1659 in his comedy of *Les Précieuses ridicules*, since which time the word *précieux* has acquired its sense of affected, unnatural.

18. *Et ma novice imagination se chargeait de le leur garder fidèle.* — And my unsophisticated imagination took it upon itself to preserve it faithful to them.

19. *Télémaque, Mentor, Calypso, Eucharis.* — These are all allusions to Fénelon's romance entitled *Télémaque*. Telemachus was the only son of Ulysses and Penelope. After the fall of Troy, he went in search of his father, accompanied by Minerva in the form of an old man called Mentor. They stopped for a while at the island of Calypso, one of the Oceanides, or ocean nymphs, where Telemachus fell in love with Eucharis, a nymph attendant upon Calypso.

20. *Fut bien heureux d'en être quitte pour avoir bu l'onde amère.* — Was very lucky to get off with drinking the briny wave.

21. *A part moi.* — Within myself, in my own mind. Anciently written *à par moi*, by myself. The forms *par moi*, *par soi*, also occur in old French. The latter correspond exactly to the Latin *per se*, the German *bei sich*, and the English *by himself*.

22. *Qui donne de mon côté.* — Which overlooks me. *Donner sur*, applied to a door or window, means to look out into, to open upon. *De mon côté* simply indicates direction, signifying toward me.

23. *Tiennent des propos cruels.* — Utter cruel sentiments. See note 9.

24. *C'était . . . que mon maître.* — My master was, now I think of it, an odd man. For this use of *que*, see Grammar, p. 307, § 5.

25. *Nous n'avions garde de les lire.* — We were careful not to read them. *Encore enjambions-nous*, in the next line, means and even then we skipped. *Enjamber* is, literally, to stride over. For the position of *nous*, see Grammar, p. 256, § 5.

26. *Le fou rire.* — Immoderate, uncontrollable laughter, especially when indulged in without sufficient cause.

27. *J'étais . . . sur ma distraction.* — I was, on such occasions, roughly called to order, and soundly rated for my inattention. *Distraction* means inattention to present things, absent-mindedness, abstraction, never being used in the sense of the corresponding English word. The same is true of *distrait*, absent-minded, not distracted.

28. *Cet âge est sans pitié.* — A quotation from *Les Deux Pigeons*, La Fontaine's Fables, l. IX., 2.

29. *De loupe ni de bourgeon.* — *Loupe*, a magnifying glass, is also a med-

ical term meaning wen. In the same way *bourgeon* has the double signification of bud and pimple. With regard to the two proper names which follow, *Cicero* is said to have derived his surname from the fact that one of his ancestors had on the end of his nose a little excrescence in the shape of a pea (*cicer*), while Nasica was a surname in the Scipio family, meaning having a large or pointed nose. The concluding phrase of this paragraph, *vous auriez une affaire*, may be translated you will get into trouble, *affaire* being here used in the sense of something difficult, embarrassing, disagreeable; a quarrel. About a page further on, we find *je le tirais d'affaire*, I helped him out of the difficulty.

30. *Berquin* (1749–1791). — The author of several excellent books for the young, who was surnamed *L'Ami des Enfants*, from the title of his most popular work.

31. *A quoi tiennent pourtant les choses! . . . je ne l'entrevoyais même pas.* — Upon what trifles things do depend! If he had decided upon the former course, my discovery would never have been made, I should not even have caught a glimpse of it. *C'est fait de* or *c'en est fait de* is applied to a person or thing whose case is desperate, and may often be translated by the familiar phrase, It's all up with or over with. The imperfect *entrevoyais* is used instead of the conditional, as explained in note 17 of XXXVI.

32. *La plus belle conquête*, etc. — See the opening clause of *Le Cheval*, p. 20, of this Reader.

33. *Il se tut à l'ouïe d'une personne qui passait.* — He stopped or left off speaking on hearing a person passing.

34. *Elzévir.* — The Elzevirs were celebrated publishers in Holland in the 16th and 17th centuries. The Elzevir editions are highly prized.

35. *Serait entré*, etc. — A transposition will make smoother English; thus, I was to say that during my absence that infamous neighbor's cat had entered the room and upset, &c. Other examples of the same construction follow, and may be translated thus: *j'aurais motivé mon absence sur*, I should explain my absence by; *j'aurais avoué avoir perdu*, I should confess to having lost; *j'aurais supposé y avoir été*, I was to suppose that I had been there; and *ce qui aurait jeté*, which would cast. This use of the conditional, which explains itself from the many examples here found together, is *very common* in French. *A ma portée*, which occurs in this paragraph, means within my reach, accessible to me.

36. *Sur ce motif.* — My motive being.

37. *Pour avoir une contenance.* — To look unconcerned; literally, in order to have a (suitable) bearing, air, look. *N'avoir point de contenance* is to appear embarrassed, to be put out of countenance. The concluding words of this paragraph, *car il s'agissait de nez*, may perhaps be translated, for this had something to do with the nose. See XXVII., 19.

38. *C'est le chat.* — This is a popular and not very polite way of replying to a personal excuse, the truth of which one doubts; as, *le verre, ce n'est pas moi qui l'ai cassé — non, c'est le chat!* I didn't break the glass — oh, of course not! It may sometimes be translated by the ironical expression, that's a likely story! In fact, *c'est le chat* is really equivalent to I don't believe you! or, that's a fib!

39. *Pour la bonne règle.* — To conform to my duty. *En bonne règle* means according to law, usage, or propriety.

40. *J'en étais là,* etc. — I had got so far when the vender of little cakes happened to pass through the street. A few lines further on, *je me fis un scrupule de* means I had scruples about.

41. *Ne tirait . . . pour son affaire.* — Gathered from this circumstance no impression adverse to his interests. The concluding words of this sentence, *ma gourmandise,* implies no blame, but means simply my love for good things. Compare this with the way in which adjective *gourmand,* dainty, is used in III., second stanza.

42. *Sans . . . tranquillement.* — Except for this inconceivable stupidity, I should have quietly learned my lessons. Another example, like that in note 31, of the imperfect used for the conditional, explained XXXVI., 17.

XLI.

1. *A la cantonade.* — Outside. This word, from the Italian *contonata,* formerly denoted one of the sides or corners of the theatre; now it is used for the interior of the slips or slides. *Parler à la cantonade* is to speak to a person supposed to be behind the scenes.

2. *Quand je te disais que nous avions le temps!* — Didn't I tell you we had time enough!

3. *Bourgeois!* — Sir! See XXIII., 1.

4. *Va pour vingt sous.* — Twenty sous then.

5. *A la bonne heure.* — See note 10.

6. *Mon père a manqué de se tuer.* — My father almost killed himself, came near killing himself. Compare the familiar English expression, just missed.

7. *Les éperons n'y sont pour rien.* — The spurs had nothing to do with it.

8. *Comment donc!* — Assuredly! The words express surprise that it should be considered necessary to ask such a question.

9. *Bouilly* (1763–1790). — He wrote several plays and also moral tales for young people.

10. *Par exemple!* — Certainly not! *Par exemple,* when used as an exclamation, expresses wonder, surprise, and generally a dissent or denial of a previous assertion; hence it is, in many cases, exactly the opposite of *à la bonne heure,* seen a few pages back, which expression generally denotes the satisfaction or approbation of speaker, his assent to what has just been said or done. Both of these phrases are gallicisms, difficult to render into idiomatic English. *Par exemple* may often be translated by Well! Indeed! What an idea! How can you say — or how can you think of such a thing? How can you? Of course not! &c. *Well and good,* which is generally given as the meaning of *à la bonne heure,* in many cases gives an awkward turn to the English sentence, and often does not at all render the force of the French, which must be translated, according to the context, by some such exclamation as, Good! That's right! I am glad of that! &c.

11. *Car ma femme a beau dire, ça ne tient pas à mes éperons!* — For in spite of what my wife says, it was not on account of my spurs.

12. *De me mettre à vos ordres.* — To devote my services to you.

13. *Le récit de Théramène.* — An allusion to the long recital by Théramène, who recounts the death of Hypolite in Racine's *Phèdre.*

14. *Est-il bête, cet animal-là!* — Isn't that creature stupid!

15. *Je ne lui en veux pas à ce garçon.* — I bear the fellow no grudge. See XXX., 5. Madame Perrichon's indignant exclamation, *il ne manquerait plus que ça!* may be freely translated, that would cap the climax. *Mais je lui trouve un petit air pincé*, in the next speech, means but I think he has an affected way.

16. *Que j'entendrais parler de lui.* — That I should hear from him.

17. *C'est bien fait!* — Good for him! Serves him right!

18. *Je te retrouve!* — You are yourself again.

19. *Pas de banque! pas de réclame!* — No charlatanism! no puff!

20. *Tiens! il n'y a qu'une course!* — Why, I have only got one place to go to, or one tramp to take. *Course* means a walk, ride, &c., taken on account of business. It may often be translated errand.

21. *Oh! ce pauvre bourgeois!* — Ah! my poor master! See XXIII., 1.

22. *Il n'y a pas de quoi être si fier.* — There is no occasion for being so proud about it. This use of *de quoi* is quite similar to that explained in note 5 of XXIX.

23. *Vous voyez bien!* — There, you see!

24. *Attrape?* — Thus defined by Littré: *Sorte d'interjection par laquelle on exprime qu'une personne vient d'être l'objet d'une malice.* Daniel thus indicates that he is the object of Perrichon's spite. It might perhaps be translated, that hit was meant for me, or now I've got it, or take that!

TESTIMONIALS.

NEW YORK, February, 1865.

I have used "Otto's French Grammar" since its publication, and consider it the best book on the subject. It is based on the most modern grammars published in Paris; it is thorough, and full of idiomatical expressions that can be found in no other work.

LUCIEN OUDIN, A.M.
Instructor of the French Language, N. Y. Free Academy.

I have used "Otto's German Grammar." I consider it a very good book; its abundant vocabularies, and its fulness in idioms, are especially useful. The appendix, also, is very valuable, containing, as it does, some of the most popular and characteristic German poems, which may be turned to many uses.

Feb. 1, 1865 ADOLPH WERNER,
Professor of German, New-York Free Academy.

WASHINGTON UNIVERSITY ST. LOUIS, JAN. 2, 1865.

It gives me great pleasure to inform you that I have introduced your edition of "Otto's German Grammar" in my classes in this University, and that I regard it as the very best German grammar, for school purposes, that has thus far come to my notice. Your German editions of the "Immensee," "Vergissmeinnicht," and "Irrlichter," are great favorites among my pupils; and your "College Series of Modern French Plays," edited by Mr. Ferdinand Bôcher of Harvard College, I regard as very useful for the recitation-room, and for private reading.

Yours very truly,
B. L. TAFEL, *Ph. D.*
Professor of Modern Languages and Comparative Philology in Washington University.

ENGLISH HIGH SCHOOL,
BOSTON, March 31, 1866.

After a six months' trial, we conclude that Otto's French Grammar, revised by Bôcher, is superior in all respects to any other of which we have knowledge.

Very respectfully yours,

E. HUNT,
WILLIAM NICHOLS, Jr.,
ROBERT EDWARD BABSON,
THOMAS SHERWIN, Jr.,
Teachers in English High School.

I fully and emphatically indorse the above opinion respecting Otto's French Grammar.

JOHN D. PHILBRICK,
Superintendent of Public Schools

STATE NORMAL SCHOOL.
SALEM, Mass, April 3, 1866.

We are using in our school several of your publications with much satisfaction. This is especially the case with Otto's French Grammar. As a class text-book, this grammar is, in my opinion, the best in the market.

For the excellence of your school-books, both as to matter and typographical beauty, you richly merit the gratitude of teachers and pupils.

Yours truly,

D. B. HAGAR.

CAMBRIDGE, April 6, 1866.

Otto's French Grammar, revised by Bôcher, which we have been trying with a class in our "shorter course of study," has been adopted for all our French classes, in place of Fasquelle's book. We can heartily indorse the testimonial from the teachers in the Boston High School.

Yours truly,

W. J. ROLFE,
Master of Cambridge High School

25c.; Trois Proverbes, 30c.; Valerie, 20c ; Le Collier de Perles, 30c. The three last named have vocabularies.

French Plays for Children. With Vocabularies. 12mo. Paper. La Vieille Cousine; Les Ricochets 25c; Le Testament de Madame Patural; La Demoiselle de St. Cyr, 25c.; La Petite Maman; Le Bracelet, 25c.; La Lotterie de Francfort; Jeune Savante, 25c.

Student's Collection of Classic French Plays. 12mo. Paper.
Corneille. Le Cid. With notes by Prof. E. S. Joynes.................. $ 50

Delille. Condensed French Instruction. 18mo.................. 60

Fisher. Easy French Reading. With Vocabulary. 16mo.......... 1 00

Fleury. Histoire de France, 12mo.................................. 1.50

— **Ancient History.** Translated by S. M. Lane, with notes, for translation into French. 12mo.. 90

Gasc. Translator, (English into French)............................ 1.25

Gengembre. French Instructor. 12mo................................ 1.25

Gengembre. French Reader. 8vo.. 1.50

Gibert. Introductory French Manual. 12mo.......................... 1.00

James and Mole French-English Dictionary. 8vo. Hf. roan...... 2.25

Maistre, X. de Œuvres Competes.. 1.50

Maistre, X. de. Voyage autour de ma Chambre. 12mo. Paper....... 50

New Year's Day. (With Vocab.) For Translation into French. 18mo. Paper.. 25

Musset. Un Caprice. Comedie. 12mo. Paper.......................... 30

Otto. French Conversation Grammar. 12mo. Roan.................. 1.75

French Reader to the above. By F. Bôcher..........................

Key to Otto's French Grammar. 12mo. Paper.......................... 75

Parlez-vous Francais? or, Do You Speak French? 16mo. Bds...... 60

Racine. Œuvres Choisies, (Berenice, Bajazet, Mithridate, Iphigenie, Phedre, Esther, Athalie.) 18mo. Bds.............................. 1.00

L. PYLODET'S FRENCH SERIES.

Beginning French. 16mo. Boards... 60

Beginner's French Reader. A Companion to "Beginning French." With illustrations. 16mo. Bds.. 60

Beginner's Second French Reader.......................................

— **Third French Reader**...

Gouttes de Rosee. Petit Trésor poétique des Jeunes Personnes. 18mo.. 75

La Litterature Française Classique. 12mo......................... 1.75

La Litterature Française Contemporaine. 12mo.................. 1.50

Mere L'Oie. Poésies, Chansons et Rondes Enfautines. Avec Illustrations. 8vo. Fancy Boards.. 50

Riodu. Lucie. French and English Conversations. 12mo............ 75

Sadler. Translating English into French. With Notes and Vocabulary. 12mo.. 1.25

French-English Dictionary. By Smith and Nugent. 18mo.......... 1.50

St. Pierre. Paul et Virginie, et La Chaumière Indienne. 18mo. Boards.. 50

Witcomb and Bellenger's Guide to French Conversation. 18mo.. 75

☞ *See continuation of this Catalogue at the end of this book.*

☞ *Catalogue continued from the beginning of this book.*

GERMAN.

The prices are for paper covers, unless otherwise expressed.

Andersen. Bilderbuch ohne Bilder. With Notes. 12mo........ $ 50
— Die Eisjungfrau, etc. With Notes. 12mo.............. 50
Evans. Abriss der Deutshen Literaturgeschichte. 12mo. Cloth. 1 50
Eichendorff. Aus dem Leben eines Taugenichts. 12mo........ 75
Elz. Er ist nicht eifersuchtig; Benedix, Der Weiber feind; Müller, Im Wartesalon Erster classe. (Three comedies, each in one act.) 50
Follen's German Reader. 12mo. Cloth........................ 1.50
Fouque. Undine. With Vocab. 12mo. 50
Freiligrath's Neuere Gedichte.................................. 75
German Ballad Book. By Prof. L. Simonson. With Notes. 16mo. Cloth.. 1.50
Goethe. Egmont. With Notes.................................. 50
— Faust. With Notes. 12mo.................................. 75
— Iphigenie auf Tauris. With Notes. 12mo.................. 40
— Herrman and Dorothea. With Notes. 12mo.................. 40
Grimm. Venus von Milo. Raphael and Michael Angelo. 12mo........ 75
Heyse. Anfang und Ende. 12mo.................................. 40
— Die Einsamen. 12mo.. 40
James. German-English Dictionary. 8vo. Half roan.............. 2.25
Jensen. Die Braune Erika. With Notes. 12mo.................... 40
Koerner. Zriny. With Notes. 60
Krauss' Introductory German Grammar. 12mo. Cloth.............. 1.00
Lessing. Minna von Barnhelm. With Notes. 12mo.................. 50
— The Same, in English, with German Notes. 12mo................ 50
— Emilia Galotti. 12mo.. 40
Mugge. Riukan Voss. 12mo.. 40
— Signa die Seterin. 12mo.. 40
Nathusius. Tagebuch eines Armen Fraeuleins. 12mo.................. 75
Otto's German Conversation Grammar. 12mo. Roan.................. 1.75
— Evans' German Reader. With Notes and Vocab. By Prof. E. P. Evans. 12mo. Roan.. 1.50
— Key to Otto's German Grammar. Paper.......................... 75
— Beginning German. With additional Reading Matter. By L. Pylodet. 16mo. clo. 1.00
Prinzessin Ilse. With Notes. 12mo................................ 50
Putlitz. Was Sich Der Wald Erzahelt. 12mo........................ 50
— Badekuren. With Notes. 12mo.................................... 50
— Das Herz Vergessen. With Notes. 12mo............................ 50
— Vergissmeinnicht. With Notes. 12mo.............................. 40
Schiller. Jungfrau von Orleans. With Notes. 12mo.................. 50
— Wilhelm Tell. With Notes. 12mo.................................. 50
— Wallenstein's Lager. " 12mo.................................... 50
— Die Piccolomini. " 12mo.. 50
— Wallenstein's Tod. " 12mo.. 50
— Wallenstein. 12mo. Cloth.. 1.50
— Maria Stuart. With Notes. 12mo.................................. 60
Sprechen Sie Deutsch? or, Do You Speak German? 18mo. Boards.. 60

